

**HISTOIRE**  
**D E S**  
**REVOLUTIONS**  
**D E**  
**PORTUGAL.**

Par M. l'ABBÉ DE VERTOT,  
de l'ACADEMIE ROYALE des  
Inscriptions & Medailles.



**A L O N D R E S,**  
Chez ABRAHAM VANDENHOECK Libraire François  
à la Tête de Virgile dans le Strand.

**MDCCXXX.**

10







# P R E F A C E.

**Q**UOIQUE l'Histoire de la Conjuración de Portugal ait déjà paru, on peut dire qu'on trouve dans les différentes Editions qu'on en a fait depuis comme un Ouvrage nouveau par les differens morceaux que l'Auteur a jugé à propos d'y ajoûter, & qui en sont même la cause ou des suites necessaires; & c'est cette augmentation d'événemens qui a engagé à substituer le titre de *Révolutions* à celui de *Conjuración*, d'ailleurs moins convenable dans une entreprise dont les Chefs n'avoient pour objet que de rendre la Couronne à un Prince qu'ils en regardoient comme l'héritier légitime. L'Auteur remonte som-

## P R E F A C E.

mairement jusqu'aux commence-  
mens de cette Monarchie, il passe  
à la funeste révolution qui arriva  
sous le regne de Dom Sebastien. On  
voit de quelle maniere les Castillans  
sous le regne de Philippe II. se ren-  
dirent maîtres de cet Etat, avec  
quelle heureuse temerité un petit  
nombre de Fidalques & de Gentils-  
hommes Portugais les en chassèrent  
sous le regne de Philippe IV. de  
nouvelles conjurations formées par  
les partisans & les créatures de ce  
Prince pour y rétablir son autorité;  
enfin l'Auteur après avoir fait voir  
le Duc de Bragance sur le trône,  
descend jusques à l'abdication du  
Roi Alphonse VI. son fils, & à la  
Régence de Dom Pedre pere du  
Roi qui regne aujourd'hui.

On verra dans cet ouvrage un  
Prince qu'on croit du Sang de nos  
Rois, & sorti d'un petit fils de Hu-  
gues Capet, signaler son zèle &  
son courage contre les Maures, les  
chasser d'une partie du Portugal, se  
faire de ses conquêtes un Etat Sou-  
verain,

## P R E F A C E.

verain, & devenir la tige de la Maison Royale qui regne aujourd'hui si glorieusement; les Successeurs conserverent les Etats qu'il leur avoit laissez par de nouvelles conquêtes, & après avoir souvent triomphé de la puissance & de la valeur des Castillans leurs voisins, portèrent leurs armes en Asie & en Afrique, y faire des établissemens confiderables, & ce qu'on ne peut trop estimer y faire connoître le vrai Dieu dont les Barbares ignoroient jusqu'au S. Nom.

Le Roi Dom Sébastien à leur exemple, ne trouvant plus d'Infidèles à combattre dans ses Etats, les va chercher jusques en Afrique, passe la Mer avec une poignée de Soldats, & entreprend avec plus de zèle que de prudence de détrôner un Souverain grand Capitaine, qui se trouvoit à la tête de soixante mille hommes, & qui le fit périr sous l'effort de ses armes. Sa Couronne passe sur la tête de Dom Henri son grand-oncle, Prince âgé

## P R E F A C E.

de soixante & sept ans, Prêtre, Cardinal & Archevêque d'Evora, & qui ne regna que 16. mois. Sa mort fait éclater les prétentions de différens Princes qui se portoient pour ses héritiers. Philippe II. Roi d'Espagne le plus puissant de tous, décide la question par la force des armes, il se rend Maître du Portugal par la valeur du fameux Duc d'Albe le plus grand Capitaine des Castillans ; & les Successeurs de Philippe gouvernent ce nouvel Etat comme un Pays de conquête.

Les Portugais, Nation brave, courageuse & impatiente du joug étranger, s'en délivre par une Conspirarion de la Noblesse, le Duc de Bragance est porté sur le trône, & sans être ni Soldat, ni Capitaine, il s'y maintient par sa prudence, par la douceur de son Gouvernement, & sur-tout par l'habileté & les sages conseils de la Reine sa femme. Cette Princesse après sa mort fait éclater sa capacité dans le grand art de régner pendant une Régence

## P R E F A C E.

tumultueuse & encore plus agitée par des intrigues de Cour que par les armes des Castillans; enfin on verra un fils peu reconnoissant, qui à la faveur de sa Majorité l'éloigne du Gouvernement, mais qui dans la fuite pert luy-même son autorité par l'habileté d'un Frere, qui sur des raisons autorisées par les Loix & soutenues du crédit & de la force de ce Prince, le priva de sa liberté, de sa couronne, & luy enleva jusqu'à la Reine sa femme, qu'il épousa depuis.

Tels sont les sujets qu'on traite dans cet Ouvrage, qu'on a tirez d'Historiens Portugais & Espagnols; on les a préferéz aux Etrangers & sur-tout dans les endroits où les Ecrivains partisans de la Cour d'Espagne conviennent de bonne foy des avantages que remportèrent les Portugais dans cette fameuse révolution. On ose esperer que les Lecteurs équitables n'en exigeront pas davantage d'un Ecrivain qui n'est  
ni



## P R E F A C E.

ni Castillan, ni Portugais, & qui n'a nul intérêt à louer ou à blâmer que celui de la vérité, & qui naît du fond même des événemens qu'il rapporte.

---

## E R R A T A.

Pag	Ligne	lisez
9,	30, Arabes	<i>Alarbes</i>
70,	20, Courtier	<i>Courier</i>
74,	26, on	<i>ou</i>
85,	11, que	<i>qui</i>
101,	10, accourt	<i>accourut</i>
108,	4, réuner	<i>réunir</i>
135,	6, Lisbonue	<i>Lisbonne</i>







# HISTOIRE

DES

REVOLUTIONS

DE

# PORTUGAL.



LE PORTUGAL fait partie de cette vaste étendue de païs qu'on nomme les Espagnes, & dont la plupart des Provinces portent le titre de Royaume ; celui de Portugal est situé à l'Occident de la Castille, & sur les rivages de l'Océan, les plus au couchant de l'Europe : ce petit Etat n'a au plus que cent dix lieues de longueur & cinquante dans sa plus grande largeur ; le terroir en est fertile, l'air sain, & les chaleurs

B

ordi-

ordinaires sous ce climat se trouvent tempérées par des vents rafraichissans, & par des pluies fécondes. La Couronne est héréditaire, l'autorité du Prince absoluë, il se sert utilement du redoutable Tribunal de l'Inquisition, comme du plus sûr instrument de la politique. Les Portugais sont pleins de feu, naturellement fiers & présomptueux, attachez à la Religion, mais plus superstitieux que dévots, tout est prodige parmi eux, & le ciel, si on les en croit, ne manque jamais de se déclarer en leur faveur d'une maniere extraordinaire.

On ignore quels furent les premiers habitans du país, leurs Historiens les font descendre de la postérité de Tubal; on ne peut guères remonter plus haut, même avec le secours de la fable, chaque Nation a sa chimere au sujet de son origine: ce qui est de certain, c'est que les Carthaginois & les Romains se disputèrent l'empire de ces Provinces, & l'ont possédé successivement. Les Alains, les Suèves, & les Vandales, & toutes ces Nations barbares, qui sous le nom général des Gots, inonderent l'Empire vers le commencement du cinquième siècle, s'empare-

s'emparerent de toutes les Espagnes. Le Portugal eut quelquefois des Rois particuliers, & quelquefois aussi il se trouva réuni sous la domination des Princes qui régnoient en Castille.

Ce fut au commencement du huitième siècle, & sous le règne de RODERIK, le dernier des Rois Gots, que les Maures, ou pour mieux dire, les Arabes sujets du Caliphe, Valid Almanzor, passèrent d'Afrique en Espagne & s'en rendirent les maîtres. Le Comte Julien, Seigneur Espagnol, les introduisit dans le pays & facilita leur conquête, pour se vanger de l'outrage que Roderik avoit fait à sa fille. 712.

Ces Infidèles étendirent leur domination depuis le Détroit jusqu'aux Pyrénées, si on en excepte les montagnes des Asturies, où les Chrétiens se réfugièrent sous le commandement du Prince Pélage, qui y jeta les fondemens du Royaume de Léon ou d'Oviédo. 717.

Le Portugal suivit la destinée des autres Provinces d'Espagne, il passa sous la domination des Maures; ces Infidèles y établirent différens Gouverneurs, qui après la mort du Grand Almanzor, se rendirent indépendans & s'érigèrent en petits Souverains.

L'émulation & la différence d'intérêt les défunit, & le luxe & la mollesse acheverent de les perdre.

HENRI Comte de Bourgogne, & issu de Robert Roi de France, les chassa du Portugal vers le commencement du XII. siècle. Ce Prince animé du même zèle, qui forma en ces tems-là tant de Croisades, étoit passé en Espagne dans le dessein d'y signaler son courage contre les Infidelles. Il s'y distingua par une valeur extraordinaire. Alphonse VI. Roi de Castille & de Léon lui confia le commandement de ses armées. On prétend que le Prince François défit les Maures en dix-sept batailles rangées, & qu'il les chassa d'une partie du Portugal. Le Roi de Castille, pour attacher à sa fortune un si grand Capitaine, lui donna en mariage une des Princesses ses filles, appelée Thérèse, & ses propres Conquêtes pour dot & pour récompense, le Comte les étendit par de nouvelles victoires. Il en forma un petit Etat, & sans être Roi & sans en avoir pris le titre, il jeta les fondemens de celui de Portugal.

Le Prince Alphonse son fils succéda à sa valeur & à ses Etats, il les augmenta

augmenta même par de nouvelles Conquêtes. Ce sont des Héros qui fondent les Empires, & des lâches qui les perdent. Les soldats du Comte Alphonse le proclamèrent Roi après une grande victoire qu'il avoit remportée contre les Maures, & ce Prince laissa cet auguste titre à ces descendants. 1139.

Il y avoit près de cinq cens ans que la Couronne étoit dans la Maison de ce Prince, quand le Roi Dom Sébastien monta sur le Trône, il étoit né posthume & fils du Prince Dom Jean, qui étoit mort avant le Roi Dom Jean III. son Pere, fils du Grand Roi Emanuel.

Dom Sébastien n'avoit guères plus de trois ans quand il succéda au Roi son ayeul; on confia pendant sa minorité la régence de l'Etat à Catherine d'Autriche son ayeule, fille de Philippe premier, Roi de Castille, & sœur de l'Empereur Charles-Quint. Dom Aléxis de Menezès, Seigneur, qui faisoit profession d'une piété singulière, fut nommé pour Gouverneur du Prince, & le Pere Dom Louis de Camara de la Compagnie de JESUS fut chargé du soin de ses études. 1557.



De si sages Gouverneurs n'oublièrent rien pour former de bonne heure ce Prince à la piété, & pour lui inspirer en même tems des sentimens pleins de gloire, & dignes d'un Souverain ; mais on porta trop loin des vûës si nobles & si chrétiennes. Menezès n'entretenoit Dom Sébastien que des Conquêtes que les Rois ses prédécesseurs avoient faites dans les Indes & sur les côtes d'Afrique. Le Jésuite de son côté, lui représentoit à tout moment, que les Rois qui ne tenoient leur Couronne que de Dieu seul, ne devoient avoir pour objet du gouvernement, que de le faire régner lui-même dans leurs Etats, & sur tout dans tant de païs éloignez où son nom même n'étoit pas connu. Ces idées sérieuses & guerrières mêlées ensemble, firent trop d'impression sur l'esprit d'un jeune Prince naturellement impérieux & plein de feu, il ne parloit plus que d'entreprises & de projets de conquêtes, & à peine eut il pris le Gouvernement de ses Etats, qu'il songea à porter lui-même ses armes en Afrique. Il en conféroit incessamment, tantôt avec des Officiers & souvent avec des Missionnaires & des Réli-



Religieux, comme s'il eût voulu joindre le titre d'Apôtre à la gloire de Conquérant.

La Guerre Civile qui s'étoit allumée dans le Royaume de Maroc, lui parut une occasion favorable pour signaler son zèle & son courage. Mulëi Mahamet avoit succédé à Abdala son pere, dernier Roi de Maroc ; mais Mulëi Moluc son oncle paternel, prétendit qu'il n'avoit pas dû monter sur le Trône à son préjudice, & contre la disposition de la Loi des Chérifs, qui appelloit successivement à la Couronne les freres du Roi préférablement à ses propres enfans. Ce fut le sujet d'une guerre sanglante entre l'oncle & le neveu ; Mulëi Moluc Prince plein de valeur, & aussi grand Politique que grand Capitaine, forma un puissant parti dans le Royaume & gagna trois batailles contre Mahamet, qu'il chassa de ses Etats & de l'Afrique.

Le Prince dépouillé passa la mer & vint chercher un azile dans la Cour de Portugal ; il représenta à Dom Sebastien, que malgré sa disgrâce, il avoit encore conservé dans son Royaume un grand nombre de partisans

secrets, qui n'attendoient que son retour pour se déclarer ; qu'il apprenoit d'ailleurs que Moluc étoit attaqué d'une maladie mortelle qui le consumoit insensiblement ; que le Prince Hamet frere de Moluc étoit peu estimé dans sa nation ; que dans cette conjoncture il n'avoit besoin que de quelques troupes pour paroître sur les frontières ; que sa présence feroit déclarer en sa faveur ses anciens sujets ; & que si par son secours il pouvoit recouvrer sa Couronne, il la tiendrait à foi & à hommage de celle de Portugal, & même qu'il la verroit avec plus de plaisir sur sa tête, que sur celle d'un Usurpateur.

Dom Sébastien qui n'avoit l'esprit rempli que de vastes projets de conquêtes, s'engagea avec plus d'ardeur que de prudence à marcher lui-même à cette expédition ; il fit des caresses extraordinaires au Roi Maure, & lui promit de le rétablir sur le Trône à la tête de toutes les forces du Portugal. Il se flatoit d'arborer bien-tôt la Croix sur les Mosquées de Maroc ; envain les plus sages de son Conseil tâcherent de le détourner d'une entreprise si précipitée ; son zèle, son courage,

rage, la présomption, défaut ordinaire de la jeunesse & souvent celui des Rois ; les flatteurs même inséparables de la Cour des Princes, tout ne lui représentoit que des victoires faciles & glorieuses. Ce Prince entêté de ses propres lumières, ferme l'oreille à tout ce que ses Ministres lui purent représenter ; & comme si la souveraine puissance donnoit une souveraineté de raison, il passa la mer malgré les avis de son Conseil, & il entreprit avec une armée, à peine composée de treize mille hommes, de détrôner un puissant Roi, & le plus grand Capitaine de l'Afrique.

Moluc, averti des desseins & du débarquement du Roi de Portugal, l'attendoit à la tête de toutes les forces de son Royaume. Il avoit un corps de quarante mille hommes de cavallerie, la plupart vieux soldats & aguerris, mais qui étoient encore plus redoutables par l'expérience & la capacité du Prince qui les commandoit, que par leur propre valeur. A l'égard de son Infanterie, à peine avoit-il dix-mille hommes de troupes réglées, & il ne faisoit pas grand fonds sur ce nombre infini d'Arabes & de

Milices qui étoient accourus à son secours, mais plus propres à piller qu'à combattre, & toujours prêts à fuir ou à se déclarer en faveur du victorieux.

Moluc ne laissa pas de s'en servir pour harceler l'armée Chrétienne ; ces Infidelles, répandus dans la campagne, venoient à tous momens escarmoucher à la vûe du Camp, & ils avoient des ordres secrets de lâcher pied devant les Portugais pour les tirer des bords de la mer où ils étoient retranchez, & pour entretenir par une peur simulée la confiance téméraire de Dom Sébastien. Ce Prince plus brave que prudent, & qui voyoit tous les jours que les Maures n'osoient tenir devant ses troupes, les tira de ses retranchemens, & marcha contre Moluc, comme à une victoire certaine ; le Roi barbare s'éloigna d'abord, comme s'il eût voulu éviter d'en venir à une action décisive, il ne laissoit paroître que peu de troupes, il fit même faire différentes propositions à Dom Sébastien, comme s'il se fût défié de ses forces & du succès de cette guerre. Le Roi de Portugal, qui croyoit qu'il lui seroit plus difficile de joindre les ennemis que de les vaincre, s'attacha  
à

à leur poursuite, mais Moluc ne le vit pas plutôt éloigné de la mer & de sa Flote, qu'il fit ferme dans la plaine, & il étendit ensuite ce grand corps de cavallerie en forme de croissant pour enfermer toute l'armée Chrétienne. Il avoit mis le Prince Hamet son frere à la tête de ce corps ; mais comme il n'étoit pas prévenu en faveur de son courage, il lui dit que c'étoit uniquement à sa naissance qu'il devoit ce commandement, mais que s'il étoit assez lâche pour fuir, il l'étrangleroit de ses propres mains, & qu'il falloit vaincre ou mourir.

Il se voyoit mourir lui-même, & sa foiblesse étoit si grande qu'il ne douta point qu'il ne fût arrivé à son dernier jour, il n'oublia rien dans cette extrémité pour le rendre le plus beau de sa vie. Il rangea lui-même son armée en bataille, & donna tous les ordres avec autant de netteté d'esprit & d'application, que s'il eût été en parfaite santé. Il étendit même sa prévoyance jusqu'aux événemens qui pouvoient arriver par sa mort, & il ordonna aux Officiers dont il étoit environné, que s'il expiroit pendant la chaleur du combat, on en cachât avec soin la



nouvelle, & que pour entretenir la confiance des soldats, on feignît de venir prendre ses ordres, & que ses Aides de Camp s'approchassent à l'ordinaire de sa litiere comme s'il eût été encore en vie. Il se fit ensuite porter dans tous les rangs de l'armée; & autant par signes & par sa présence, que par ses discours, il exhorta les Maures à combattre généreusement pour la défense de leur Religion & de leur patrie.

La bataille commença de part & d'autre par des décharges d'artillerie. Les deux Armées s'ébranlerent ensuite & se chargerent avec beaucoup de fureur, tout se mêla bien-tôt. L'Infanterie Chrétienne, soutenue des yeux de son Roi, fit plier sans peine celle des Maures, la plupart composée de ces Arabes & de ces Vagabonds dont nous venons de parler. Le Duc d'Aveïro poussa même un corps de cavallerie qui lui étoit opposé, jusqu'au centre & à l'endroit qu'occupoit le Roi de Maroc; ce Prince voyant arriver ses soldats en désordre & fuyant honteusement devant un ennemi victorieux, se jetta à bas de sa litière, & plein de colere & de fureur,  
il



il vouloit, quoique mourant, les ramener lui-même à la charge. Ses Officiers s'opposoient en vain à son Passage ; il se fit faire jour à coups d'épée : mais ces efforts achevant de consommer ses forces, il tomba évanoui dans les bras de ses Ecuyers : on le remit dans sa litiere, & il n'y fut pas plutôt, qu'ayant mis son doigt sur sa bouche, comme pour leur recommander le secret, il expira dans le moment & avant même qu'on eût pu le conduire jusqu'à sa tente.

Sa mort demeura inconnue aux deux partis ; les Chrétiens paroissoient justes-là avoir de l'avantage, mais la Cavallerie des Maures qui avoit formé un grand cercle, se resserrant à mesure que les extrémités s'aprochoient, acheva d'envelopper la petite armée de Dom Sébastien. Les Maures chargerent ensuite de tous côtez la Cavallerie Portugaise. Ces troupes accablées par le nombre tomberent, en se retirant, sur leur Infanterie, & elles y porterent avec la crainte, le désordre & la confusion.

Les Infidèles se jetterent aussi-tôt le cimenterre à la main, dans ces bataillons ouverts & renversez, & ils vain-

vainquirent fans peine des gens étonnez & déjà vaincus par la frayeur générale. Ce fut moins dans la fuite un combat qu'un carnage, les uns se mettoient à genoux pour demander la vie, d'autres cherchoient leur salut dans la fuite ; mais comme ils étoient enveloppez de tous côtez, ils rencontroient par tout l'ennemi & la mort. L'imprudent Dom Sébastien périt dans cette occasion, soit qu'il n'eût pas été reconnu dans le désordre d'une fuite, ou qu'il eût voulu se faire tuer lui-même pour ne pas survivre à la perte de tant de gens de qualité, que les Maures avoient massacrez, & que lui-même avoit pour ainsi dire entrainez à la boucherie. Muleï Mahamet, auteur de cette guerre, chercha son salut dans la fuite, mais il se noya en passant la rivière de Mucazen. Ainsi périrent dans cette journée trois grands Princes, & tous trois d'une maniere différente : Moluc par la maladie, Mahamet dans l'eau, & Dom Sébastien par les armes.

Le 4. Août  
1578.

Le Cardinal Dom Henri son grand oncle lui succéda ; il étoit frere de Jean III. son ayeul, & fils du Roi Emmanuel :

manuel ; mais comme ce Prince étoit Prêtre, & d'ailleurs infirme & âgé de plus de soixante & sept ans, ceux qui prétendoient à la Couronne, ne la regardoient sur sa tête que comme en dépôt, & chacun en particulier tâcha de le faire déclarer en sa faveur.

Les prétendans étoient en grand nombre, & la plupart sortis du Roi Emanuel quoiqu'en différens degrés. Philippe II. Roi d'Espagne, Catherine de Portugal, femme de Dom Jacques Duc de Bragance, le Duc de Savoye, celui de Parme, Antoine Grand Prieur de Crato, n'oublioient rien pour faire valoir leurs droits. On publia différens Ecrits au nom de ces Princes, & dans lesquels les Jurisconsultes tâchoient de régler l'ordre de la succession, suivant les intérêts de ceux qui les faisoient travailler. Philippe étoit fils de l'Infante Isabelle, fille aînée du Roi Emanuel.

La Duchesse de Bragance sortoit du Prince Dom Edouard fils, du même Roi Emanuel. Le Duc de Savoye étoit fils de la Princesse Béatrix, sœur cadette de l'Impératrice, & le Duc de Parme avoit pour mere Marie  
de

de Portugal, fille cadette du Prince Edouard, & sœur de la Duchesse de Bragance. Le Grand Prieur étoit fils naturel de Dom Louïs Duc de Beja, second fils du Roi Emanuel & de Violente de Gomez, dite la Péllicane, l'une des plus belles personnes de son tems, & qu'Antoine son fils prétendoit que le Prince avoit épousée secrètement. Catherine de Médicis se mit aussi sur les rangs & demandoit cette Couronne comme issue d'Alphonse III. Roi de Portugal, & de Mathilde Comtesse de Boulogne. Le Pape même voulut tirer quelque avantage de ce que le Roi étoit Cardinal, comme si la Couronne eût été un Bénéfice dévolu à la Cour de Rome. On eut peu d'égard à ces prétentions étrangères, la plupart destituées de forces pour les faire valoir.

On vit bien que cette grande succession regardoit principalement le Roi d'Espagne & la Duchesse de Bragance. Cette Duchesse étoit aimée des Portugais, son mari fortoit, quoiqu'en ligne indirecte, des Rois de Portugal, & elle prétendoit la Couronne de son chef; parce qu'elle étoit Portugaise, & que par les loix fondamentales

mentales du Royaume, les Princes étrangers en étoient exclus. Philippe convenoit d'un principe qui donnoit l'exclusion aux Ducs de Savoye & de Parme, mais il ne prétendoit pas qu'un Roi des Espagnes pût être censé étranger en Portugal; d'autant plus que ce petit Royaume avoit été plus d'une fois sous la domination des Rois de Castille; ils avoient l'un & l'autre leurs partisans; le Cardinal Roi étoit obsédé par leurs sollicitations: il n'osa toucher à cette grande affaire, & peut-être qu'il se fâcha d'entendre parler si souvent de son successeur, il vouloit vivre & régner, & il renvoya à une Jonte la discussion des droits des prétendans, dont on ne devoit décider qu'après sa mort.

Ce Prince ne régna que dix-sept —  
mois, sa mort remplit le Portugal de 1580.  
troubles & de division, chacun pre-  
noit parti entre les prétendans suivant  
son inclination; les plus indifférens  
attendoient le jugement de la Jonte,  
que le feu Roi avoit établie par son  
Testament. Mais Philippe, qui n'ig-  
noroit pas que de si grands intérêts  
ne se terminoient pas par l'avis des  
Juris-



Jurifconsultes, fit entrer en Portugal une puissante armée, & commandée par le fameux Duc d'Albe, qui décida l'affaire en sa faveur.

Il ne paroît point que le duc de Bragance se mit en état de soutenir ses droits par la voye des armes, il n'y eut que le Grand Prieur qui fit tous ses efforts pour s'opposer aux Castillans, la populace l'avoit proclamé Roi, & il en portoit le titre, comme s'il l'eût reçu des Etats du Royaume. Ses amis leverent quelques troupes en sa faveur, mais le Duc d'Albe les tailla en pièces, tout ploya devant un aussi grand Capitaine que le Général Espagnol. Les Portugais, peu unis entr'eux, sans Généraux, sans troupes réglées & sans autres forces que leur animosité naturelle contre les Castillans, furent défaits en différentes occasions; la plupart des Villes, dans la crainte d'être exposées au pillage, firent leur traité particulier. Philippe fut reconnu pour le Souverain légitime: ce Prince prit possession de ce Royaume comme petit neveu & héritier du Roi défunt, quoique le droit de conquête lui parût le plus sur: ce fut au moins celui qui régla sa conduite

Etats de  
Tomar

1581.



duite & celle de ses successeurs. Philippe III. & Philippe IV. son fils & son petit-fils traitèrent dans la suite les Portugais, moins comme des sujets naturels, que comme des peuples soumis par les armes & par le droit de la guerre, & ce Royaume devenoit insensiblement Province d'Espagne, comme il avoit été autrefois, sans qu'il parût que les Portugais fussent en état de songer à se soustraire de la domination Castillanne. Les Grands du Royaume n'osoient paroître dans un éclat conforme à leur dignité, ni exiger tous les droits dûs à leur rang, de peur d'exciter les soupçons des Ministres Espagnols, dans un tems où il suffisoit d'être riche, ou considéré par sa naissance & par son mérite, pour être suspect & persécuté. La Noblesse étoit comme reléguée dans ses maisons de campagne, le peuple étoit accablé d'impôts.

Le Comte Duc d'Olivares, Premier Ministre de Philippe IV. Roi d'Es-<sup>1640.</sup>pagne, croyoit qu'on ne pouvoit trop affoiblir de nouvelles conquêtes: il favoit qu'une antipathie ancienne & comme naturelle rendroit toujours, quoiqu'il

quoiqu'il pût faire, la domination Espagnole odieuse aux Portugais; qu'ils ne verroient jamais qu'avec indignation les Charges & les Gouvernemens remplis par des étrangers, ou par des gens souvent tirez de la poussiere; mais qui avoient le mérite d'être entièrement dévoüez à la Cour. Ainsi il prétendoit avoir assuré l'autorité, de son Maître, en laissant les Grands sans emploi, en tenant la Noblesse éloignée des affaires, & rendant peu à peu le peuple si pauvre, qu'il n'eût pas la force de tenter aucun changement. Outre cela, il tiroit de ce Royaume tout ce qu'il y avoit de jeunes gens & d'hommes propres à porter les armes, & les faisoit servir dans les guerres étrangères, de peur que ces esprits inquiets ne troublassent la tranquillité du Gouvernement.

Mais cette Politique, qui auroit pu réussir, portée jusques à certain point, eut un effet tout contraire, ayant été poussée trop loin, tant par la nécessité des affaires où se trouva alors la Cour d'Espagne, que par le caractère du premier Ministre, qui étoit naturellement dur & inflexible. On ne gardoit plus de mesures en Portugal, on ne daignoit

daignoit pas même employer les prétextes ordinaires pour exiger de l'argent du peuple ; il sembloit que ce fussent des contributions que l'on fît payer dans un país ennemi, plutôt qu'un légitime tribut qu'on levât sur des Sujets. Les Portugais n'ayant plus rien à perdre, & ne pouvant espérer de fin ni d'adoucissement à leurs miseres, que dans le changement de l'Etat, songerent à s'affranchir d'une domination qui leur avoit toujours paru injuste, & qui devenoit tyrannique & insupportable.

Marguerite de Savoye, Duchesse de Mantoue, gouvernoit alors le Portugal en qualité de Vice-reine : mais ce n'étoit qu'un titre éclatant, auquel la Cour n'attribuoit qu'un pouvoir fort borné. Le secret des affaires, & presque toute l'autorité, étoient entre les mains de Miguel Vasconcellos Portugais, qui faisoit la fonction de Secrétaire d'Etat auprès de la Vice-reine, mais en effet Ministre absolu & indépendant. Il recevoit directement les ordres du Comte-Duc, dont il étoit créature, & auquel il étoit devenu agréable & nécessaire par l'habileté qu'il avoit de tirer incessamment

ment des sommes considérables de Portugal, & par un esprit d'intrigue, qui faisoit réussir ses plus secrètes intentions, il faisoit naître des haines & des inimitiez entre les Grands du Royaume, qu'il fomentoit habilement par des graces & des distinctions affectées, qui faisoient d'autant plus de plaisir à ceux qui les recevoient, qu'elles excitoient le dépit & la jalousie des autres.

Ces divisions, qui s'entretenoient entre les premières Maisons, faisoient la sûreté & le repos du Ministre, persuadé que tant que les Chefs de ces Maisons seroient occupez à satisfaire leurs haines & leurs vengeances particulières, ils ne songeroient jamais à rien entreprendre contre le gouvernement présent.

Il n'y avoit dans tout le Portugal que le Duc de Bragance, qui pût donner quelque inquiétude aux Espagnols. Ce Prince étoit né d'une humeur douce, agréable, mais un peu paresseuse : son esprit étoit plus droit que vif ; dans les affaires il alloit toujours au point principal ; il pénétrait aisément les choses auxquelles il s'appliquoit, mais il n'aimoit pas à s'appliquer. Le Duc Théodose son pere, qui

qui étoit d'un tempérament impétueux & plein de feu, avoit tâché de lui laisser comme par succession, toute sa haine contre les Espagnols, & les lui avoit toujours fait regarder, comme des usurpateurs d'une Couronne qui lui appartenoit. Il avoit fait son possible pour lui inspirer toute l'ambition que doit avoir un Prince, qui pouvoit espérer de remettre cette Couronne sur sa tête, & toute l'ardeur & le courage nécessaires pour tenter une si haute & si périlleuse entreprise.

Dom Juan avoit pris à la vérité tous le sentimens du Duc son pere ; mais il ne les avoit pris que dans le degré que lui permettoit son naturel tranquille & modéré. Il haïssoit les Espagnols, mais non pas jusques à se donner beaucoup de peine pour se venger de leur injustice. Il avoit de l'ambition, & il ne désespéroit pas de monter sur le Trône de ses Ancêtres ; mais aussi il n'avoit pas sur cela une si grande impatience, que le Duc Théodose en avoit fait paroître. Il se contentoit de ne pas perdre de vûe ce dessein, sans hazarder mal à propos, pour une Couronne fort incertaine, une vie agréable & une fortune  
toute



toute faite, qui étoit des plus éclatantes qu'un particulier pût souhaiter.

Ce qui est de constant, c'est que s'il eût été précisément tel que l'avoit souhaité le Duc Théodose, il n'auroit point du tout été propre à parvenir où il le destinoit. Le Comte-Duc le faisoit observer de si près, que si sa vie oisive & voluptueuse n'eût été qu'un effet de son habileté, on l'auroit bien tôt pénétré, & si on l'eût pénétré, c'étoit fait de son repos & de sa fortune. La Cour d'Espagne ne l'auroit jamais souffert si puissant, & ne lui auroit jamais permis de passer sa vie au milieu de son país.

La plus fine Politique n'eût pu lui faire tenir une conduite plus sage envers les Espagnols, que celle qu'il tenoit par un panchant tout naturel. Sa naissance, ses grands biens, les droits qu'il avoit à la Couronne, n'étoient pas des crimes ; mais selon les loix de la Politique, il étoit assez criminel, puis qu'il étoit redoutable. Il le voyoit bien, il savoit qu'il n'avoit qu'un parti à prendre, & il le prit autant par inclination que par raison. Il falloit, pour diminuer son crime, c'est à-dire, pour se faire moins redouter,

douter, & pour être moins suspect aux Espagnols, qu'il ne se mêlât d'aucune affaire, & qu'il ne fût & ne parût occupé que de divertissemens & de plaisirs. Il faisoit parfaitement bien ce personnage : on ne voyoit à Villaviciosa, séjour ordinaire des Ducs de Bragance, que parties de chasse, que fêtes, que gens propres à goûter & à faire goûter tous les plaisirs d'une campagne délicieuse. Enfin, il sembloit que la nature & la fortune avoient conspiré, l'une à lui donner des qualitez proportionnées aux conjonctures des affaires de ce tems-là ; l'autre à disposer les affaires d'une manière qui pût faire valoir ses qualitez naturelles. En effet, elles n'étoient pas assez brillantes pour faire craindre aux Espagnols, qu'il voulût un jour entreprendre de se faire Roi ; mais elles étoient assez solides pour donner aux Portugais l'espérance d'un Gouvernement doux, sage, & plein de modération, s'ils vouloient eux-mêmes entreprendre de le faire leur Souverain.

Sa conduite ne pouvoit causer aucun soupçon ; mais une affaire qui arriva quelque tems auparavant, &

dans laquelle il n'avoit aucune part, avoit commencé de le rendre un peu suspect au premier Ministre. Le Peuple d'Evora, réduit au desespoir par quelques nouvelles impositions, s'étoit soulevé, & dans la chaleur de la sédition, il étoit échappé aux plus échauffez, parmi des plaintes contre la tyrannie des Espagnols, des vœux publics pour la Maison de Bragance. On reconnut alors, mais un peu tard, combien Philippe II. avoit manqué contre ses véritables intérêts, en laissant dans un Royaume nouvellement conquis, une Maison aussi riche, & dont les droits à la Couronne étoient si évidens.

Cette considération déterminâ le Conseil d'Espagne à s'assurer du Duc de Bragance, ou du moins à l'éloigner du Portugal. On lui offrit d'abord le Gouvernement du Milanès, qu'il refusa, en représentant qu'il n'avoit pas assez de santé, ni assez de connoissance des affaires d'Italie, pour se bien acquiter d'un emploi si important & si difficile.

---

Le ministre fit semblant d'entrer  
1640. dans ses raisons ; mais il chercha un  
Moi. nouveau moyen pour l'attirer à la  
Cour.

Cour. Le voyage que le Roi devoit faire sur les frontieres d'Arragon, pour punir la révolte des Catalans, lui servit de prétexte pour l'engager à faire ce voyage. Il lui écrivit pour l'exhorter de venir à la tête de la Noblesse de son pays, se joindre aux troupes de Castille dans une expédition qui ne pouvoit être que glorieuse, & où le Roi commanderoit en personne. Mais comme le Duc étoit en garde contre tout ce qui venoit de la Cour, il démêla aisément l'artifice, & se dispensa du voyage, sous prétexte de la grande dépense que sa naissance & son rang l'eussent obligé de faire, & qu'il n'étoit pas, disoit-il, en état de soutenir.

Ces refus redoublent commencerent à alarmer le Ministre. Quelque idée qu'il se fût faite de l'humeur tranquille & pacifique du Duc de Bragance, il craignit qu'on ne l'eût fait appercevoir des droits qu'il avoit à la Couronne, & que la tentation de régner dans son pays, ne l'emportât sur tout le penchant qu'il avoit pour la tranquillité.

Ainsi concevant de quelle importance il étoit au Roi de se rendre maître

tre de la personne de ce Prince, il n'oublia rien pour y réussir. Mais comme il étoit dangereux alors d'employer la force ouverte, à cause de l'affection extraordinaire que les Portugais avoient toujours eue pour la Maison de Bragance, il résolut de l'éblouir à force de caresses, & de l'attirer par tous les dehors d'une amitié sincère & d'une confiance parfaite.

La France & l'Espagne étoient en guerre ; la Flote Françoisé avoit paru sur les côtes de Portugal : cela fournit au Ministre un prétexte favorable à ses desseins. Il falloit dans ce Royaume un Général pour commander les troupes qui étoient destinées pour la défense des côtes où les François pouvoient faire quelques décèntes. Il lui en envoya la Commission, mais accompagnée de tant d'agréments, & revêtue d'une autorité si absolue, soit pour fortifier les Villes qui en avoient besoin, augmenter, ou changer les Garnisons ; & disposer des Vaisseaux qui se trouvoient dans les Ports, qu'il sembloit par une confiance aveugle, lui livrer le Royaume entier en sa puissance. Mais le piège n'en étoit que mieux caché. Il avoit  
envoyé



envoyé en même tems un ordre secret à Dom Lopez Ozorio, qui commandoit la Flote d'Espagne, d'entrer dans les Ports où il apprendroit que seroit le Duc, comme si la tempête l'eût obligé d'y relâcher en croisant dans ces mers : & cet Espagnol devoit l'attirer sur ses Vaisseaux, en lui donnant quelque fête, & l'enlever aussitôt en Espagne. Mais la fortune en ordonna autrement : une violente tempête surprit l'Amiral Espagnol, fit périr plusieurs de ses Vaisseaux, & dissipa le reste, sans qu'il pût aborder en Portugal.

Le Comte-Duc ne se rebuta pas pour ce mauvais succès : il lui sembloit que le hazard seul & la fortune avoient sauvé le Duc de Bragance, qui ne pouvoit manquer d'être arrêté, si Dom Lopez eût pu arriver dans les Ports du Royaume, comme il l'avoit projeté. Il tourna l'artifice d'un autre côté, il écrivit à ce Prince en des termes pleins de la confiance la plus intime, & comme s'il eût partagé avec lui le ministere & le gouvernement de l'Etat. Il se plaignoit par sa lettre du malheur de la Flote, dans un tems où les ennemis étoient re-

doutables ; qu'ayant perdu ce secours qui couvroit les côtes de Portugal, le Roi fouhaitoit qu'il vifitât exactement toutes les Places & les Ports de ce Royaume, où les François pouvoient faire quelque infulte. & lui envôyoit en même tems une Ordonnance de quarante mille ducats pour lever quelques nouvelles troupes s'il en étoit befoin, & fournir aux frais de fon voyage. Cependant les Gouverneurs des Citadelles, qui étoient la plupart Efpagnols, avoient un ordre fecret de s'affurer de fa perfonne, s'ils en trouvoient l'occafion favorable, & de le faire paffer aufsitôt en Efpagne.

Le Duc de Bragance trouvant toutes ces marques de confiance trop empreffées, & trop peu conformes à la conduite ordinaire du Miniftre, pour être finceres, s'en défia, & le fit tomber dans le piège même qu'il lui tenoit. Ce Prince lui écrivit pour l'affurer qu'il acceptoit avec bien de la joye l'emploi de Général que le Roi lui donnoit, & qu'il efperoit, par fon application & fon zèle pour fon fervice, juftifier fon choix, & mériter la grace dont il l'avoit honoré. Cependant, comme il commençoit à envifager

sager de plus près, qu'il n'étoit pas impossible de remonter sur le Trône de ses Peres, il se servit du pouvoir de sa Charge pour placer ses amis dans les emplois & dans les postes où ils lui pouvoient être un jour plus utiles. Il employa l'argent d'Espagne à se faire de nouvelles créatures, & lorsqu'il visita les Places, il se fit toujours si bien accompagner, qu'il fit perdre l'espérance qu'on avoit de se rendre maître de sa personne.

L'autorité, dont on l'avoit revêtu faisoit murmurer hautement toute la Cour d'Espagne. Comme on ne pénétrait point les raisons du Ministre, qui n'étoient connues que du Roi, on vouloit rendre sa conduite suspecte au Prince, parce qu'il étoit alié de la Maison de Bragance. On disoit qu'il y avoit de l'imprudence à confier toute l'autorité de Général des troupes de Portugal à un homme qui pouvoit avoir de trop hautes prétentions sur ce Royaume; que s'étoit armer ses droits, & l'exposer à la tentation de tourner ses armes contre son Souverain. Mais le Roi fut d'autant plus affermi dans sa résolution, qu'il s'aperçut qu'on étoit bien éloigné de

pénétrer son secret. Ainsi le Duc de Bragance, à la faveur de son nouvel emploi, parcourut librement tout le Portugal, & ce fut dans ce voyage, qu'il jetta les premiers fondemens de son élévation. Il avoit un équipage magnifique, qui lui attiroit les yeux des peuples dans tous les lieux où il passoit ; il écoutoit tout le monde avec beaucoup de douceur & de bonté, il réprimoit l'insolence du soldat, & en même temps combloit de louanges les Officiers ; il les gagnoit par toutes les récompenses dont il étoit maître ; son honnêteté charmoit la Noblesse ; il la recevoit avec des distinctions obligeantes, & selon le mérite & la qualité de chacun : enfin, il répandoit des biens par tout où il passoit, & il s'acquéroit encore plus d'amis par les graces qu'on espéroit de lui, que par celles qu'il faisoit. De sorte que ceux qui le voyoient, croyoient ne souhaiter que leur bonheur en faisant des vœux pour son élévation.

Les Partisans de ce Prince de leur côté n'oublioient rien pour établir sa réputation. Pinto Ribeiro, Intendant de sa maison, étoit celui de tous qui  
tra-

travailloit le plus efficacement à donner le branle aux affaires, & à réduire dans un plan exact, les vues qu'il avoit pour la grandeur de son Maître. C'étoit un homme actif, vigilant, consommé dans les affaires, & qui avoit une passion violente pour l'élévation du Duc ; sans doute parce qu'il se flatoit d'avoir un jour beaucoup de part au Ministère, s'il pouvoit venir à bout de le faire régner. Ce Prince lui avoit avoué plusieurs fois, qu'il profiteroit avec plaisir d'une occasion qui pût le mettre sur le Trône, mais qu'il n'étoit point résolu de tenter cette entreprise comme un simple aventurier qui n'auroit rien à perdre ; que cependant il pouvoit toujours ménager les esprits, & lui acquérir de nouvelles créatures, pourvu qu'il ne l'engageât à rien, & qu'il parût qu'il n'avoit aucune part à ce qu'il pourroit traiter.

Pinto travailloit depuis long-tems dans Lisbonne avec beaucoup d'application à remarquer les mécontents, & à en faire de nouveaux. Il répandoit secrètement des plaintes contre le Gouvernement présent, tantôt avec chaleur, tantôt avec des manières



plus retenues, selon le caractère & la qualité des personnes avec qui il se trouvoit. Mais la haine que les Portugais portoient aux Espagnols étoit si générale, qu'il n'avoit pas même besoin de cette précaution, & il n'y avoit point de Portugais, qui ne fut capable d'un fécet, qui avoit pour objet la perte d'un Espagnol. Pinto faisoit souvenir les gens de qualité, des Emplois honorables qui avoient été autrefois dans leurs Maisons, quand le Portugal étoit gouverné par ses Princes naturels. Mais rien ne touchoit davantage le corps de la Noblesse, que l'arriere-ban que le Roi avoit convoqué pour passer en Catalogne. Pinto leur faisoit envisager cette expédition comme un exil, dont ils ne reviendroient qu'avec bien de la peine ; qu'outre la grande dépense, ils auroient à souffrir les hauteurs ordinaires des Espagnols, & que la politique d'Espagne, ayant un intérêt fécet à perdre les plus braves, on les exposeroit toujours aux occasions où il y auroit plus de péril à effuyer, sans leur laisser aucune part à la gloire.

S'il

S'il se trouvoit avec des Bourgeois & des Marchands, il crioit contre l'injustice des Espagnols, qui avoient ruiné Lisbonne & tout le Portugal, en transférant le commerce des Indes à Cadix. Il ne les entretenoit jamais que de la misere extreme où ils étoient réduits sous une domination si tyrannique, & de la felicité des \* peuples qui s'en étoient si généreusement dé-  
 livrez.

\* *Hollandois, Catalans.*

Enfin, il faisoit souvenir le Clergé, en combien de rencontres on avoit violé ses privilèges & les immunités de l'Eglise, que les Bénéfices & les Dignitez les plus considérables du Royaume étoient la proie des étrangers, au lieu de servir de juste récompense au mérite & à la capacité des Portugais naturels.

Avec ceux qu'il savoit être mécontents, il tournoit habilement le discours sur les qualitez de son Maître, pour sonder les inclinations. Il se plaignoit de la vie oisive où ce Prince paroissoit enseveli, qu'il étoit fâcheux que celui qui pouvoit seul remédier efficacement à tant de désordres, eut si peu d'affection pour son pays, & même tant d'indifférence pour sa propre

pre grandeur : & remarquant que ces discours faisoient impression, il alloit jusques à flater les uns du glorieux titre de Libérateurs de la Patrie, excitant l'indignation de ceux qui avoient été maltraitez par les Espagnols, laissant entrevoir de grandes espérances à d'autres dans le changement de l'Etat.

Il fut ménager si heureusement les esprits, qu'après s'être assuré de plusieurs en particulier, il assembla enfin un nombre considérable de Noblesse, & à la tête se trouva l'Archevêque de Lisbonne.

Ce Prélat étoit d'une des meilleures  
 † *d'Acugna* Maisons du Royaume, † savant, habile dans les affaires, aimé du peuple, mais haï des Espagnols, qu'il haïssoit réciproquement, parce qu'ils lui préféroient l'Archevêque de Brague,  
 \* *Dom Sébastien de Mattos de Norognia.* \* créature de la Vice-reine; qu'ils avoient fait Président de la Chambre d'Opaço, à qui ils donnoient quelque part dans les affaires du Gouvernement.

Parmi les gens de qualité qui formèrent cette Assemblée, Dom Miguel d'Almeida s'y fit distinguer. C'étoit un vénérable Vieillard, qui avoit acquis

quis une considération extraordinaire par son mérite; il faisoit gloire d'aimer sa patrie plus que sa fortune; il étoit indigné de la voir comme réduite en servitude par des usurpateurs. Il s'étoit soutenu toute sa vie dans ces sentimens, avec beaucoup de courage & de fermeté, sans que les prieres de sa famille, & les conseils de ses amis, l'eussent pu obliger d'aller au Palais, & de faire sa Cour aux Ministres d'Espagne. C'étoit par cette fermeté qu'il leur étoit devenu fort suspect. Ce fut aussi le premier sur qui Pinto jetta les yeux pour se déclarer un peu plus ouvertement, sachant bien qu'il ne couroit aucun risque avec un homme de ce caractère, qui d'ailleurs étoit d'un grand poids pour attirer la Noblesse dans son parti.

Dom Antoine d'Almada, intime ami de l'Archevêque, s'y trouva aussi avec Dom Louis son fils, Dom Louis d'Acugna, neveu de ce Prélat, & qui avoit épousé la fille de Dom Antoine d'Almada; le Grand Veneur Mello; Dom Georges son frere, Pierre Mendoze, Dom Rodrigo de Saa Grand Chambellan, & plusieurs Officiers de la Maison Royale, dont les Charges étoient

étoient devenuës des titres inutiles, depuis que le Portugal avoit perdu ses Rois naturels.

\* *Conostagio.*

Dans cette Assemblée, l'Archevêque naturellement éloquent, donna une idée affreuse de l'état du Royaume, depuis que les Espagnols en étoient les maîtres. Il représenta que Philippe II. pour assurer sa conquête, avoit fait périr un nombre infini de Noblesse, qu'il n'avoit pas épargné les Ecclésiastiques, témoin ce fameux Bref d'absolution \* qu'il avoit obtenu du Pape, pour deux mille Prêtres & Religieux qu'il avoit fait mourir pour assurer son usurpation. Que depuis ces malheureux tems, les Espagnols n'avoient point changé de Politique, qu'ils avoient sous différens prétextes, fait périr plusieurs personnes de mérite, qui ne pouvoient être accusez que d'aimer trop leur pays, qu'il n'y avoit personne dans l'Assemblée, dont la vie & les biens fussent en sureté ; que la Noblesse étoit méprisée, les Grands reculez du Gouvernement, sans emplois & sans considération ; que l'Eglise n'avoit eu que d'indignes Ministres depuis que Vascellos faisoit des Bénéfices la recompense



compense de ses créatures ; que le peuple étoit accablé d'impôts, les campagnes sans Laboureurs, & les Villes désertes par les soldats qu'on prenoit par force, pour les envoyer en Catalogne. Que les ordres qu'on avoit reçus d'y faire passer la Noblesse, sous prétexte de l'arrière-ban, étoit le dernier coup de la Politique du Ministre, qui se vouloit défaire des Gentils hommes, seul obstacle dans le Royaume à ses pernicieux desseins ; que le moindre mal qui leur en pouvoit arriver, étoit un exil très-long ; qu'ils vieilliroient comme malheureux étrangers dans le fond de la Castille, pendant que de nouvelles Colonies s'empareroient de leurs biens comme dans un pays de conquête ; que l'idée funeste de tant de malheurs lui feroit souhaiter la mort, plutôt que de voir la ruine entière & la destruction de son pays, s'il n'espéroit qu'un si grand nombre de gens de mérite, ne se feroient pas assemblez inutilement.

Ce discours renouvela dans l'Assemblée le fâcheux souvenir de tous les maux que l'on souffroit depuis long-tems. Chacun s'empressoit de donner des exemples de la cruauté de  
Vas-

Vasconcellos Les uns avoient perdu leurs biens par ses injustices : il avoit enlevé à d'autres des Charges & des Gouvernemens héréditaires, pour y placer ses créatures : plusieurs avoient gémi long-tems dans les prisons pour satisfaire aux soupçons des Espagnols : quelques-uns regrettoient encore leurs peres, leurs freres, ou leurs amis retenus à Madrid, ou envoyez en Catalogne, comme de malheureux ôtages de la fidélité de leurs Compatriotes. Enfin, il n'y en avoit aucun, qui dans l'intérêt général ne trouvât une injure particulière à venger. Le voyage de Catalogne excitoit sur tout leur colere & leur indignation. Ils voyoient que ce n'étoit pas tant le besoin qu'on pouvoit avoir de leur secours, que le dessein de les ruiner, qui engageoit la Cour d'Espagne à leur faire faire un si long voyage. Ces considérations jointes à l'espérance de se venger de tant d'outrages qu'ils avoient reçus, acheverent de les déterminer à prendre des mesures pour secouer surement un joug qui leur paroissoit si pesant ; & n'envifageant point d'adoucissement dans leurs maux, ils se reprocherent leur patience,

tiſſance, comme une baſſeſſe & une lâcheté, & convinrent enfin de la néceſſité preſſante de chaſſer les Eſpag-nols, mais ils ſe partagerent ſur l'eſpèce du Gouvernement qu'ils devoient choiſir.

Une partie de l'Affemblée panchoit à un Gouvernement Républicain, à peu près ſemblable à celui de Hollande : l'autre partie ſouhaitoit un Roi ; & entre ceux-ci, quelques-uns propoſèrent le Duc de Bragance ; d'autres le Marquis de Villareal, & d'autres enfin le Duc d'Aveïro, tous trois Princes du Sang Royal de Portugal : & chacun prenoit ſon parti ſelon ſon inclination & ſes intérêts particuliers. Mais l'Archevêque, qui étoit dévoué à la Maïſon de Bragance, ſe ſervant habilement de toute l'autorité de ſon caractère, leur remontra avec beaucoup de force, que le choix du Gouvernement n'étoit point arbitraire ; qu'ils ne pouvoient en conſcience rompre le ſerment de fidélité qu'ils avoient fait au Roi d'Eſpagne, ſi ce n'étoit pour rendre juſtice à l'héritier légitime de la Couronne, que tout le monde ſavoit qu'elle appartenoit au Duc de Bragance, & ainſi qu'il

qu'il falloit se déterminer ou à le reconnoître pour leur Roi, ou à rester pour jamais sous la domination d'Espagne.

Ensuite il leur fit envisager la puissance, les grands biens & le nombre considérable des vassaux de ce Prince, dont presque le tiers du Royaume relevoit ; que dans le dessein de chasser les Espagnols, ils ne pouvoient raisonnablement espérer d'y réussir, s'ils ne l'avoient à leur tête, & que pour l'y engager, ils devroient lui offrir la Couronne, quand d'ailleurs il n'y auroit pas des droits incontestables comme premier Prince du Sang. De là il passa à ses bonnes qualitez, il fit valoir sa prudence, sa sagesse, & sur tout la douceur & la bonté qui paroissent dans sa conduite. Enfin, il fut tourner si heureusement les esprits, qu'il les ramena tous au point de le souhaiter pour leur Roi ; & ils convinrent avant que de se séparer, qu'on n'oublieroit rien pour l'engager dans ce dessein. L'Assemblée se sépara, & on demeura d'accord des jours & de l'heure que l'on se rassembleroit, pour délibérer sur les moyens qui pouvoient

voient faciliter un prompt & heureux succès.

Pinto voyant les esprits disposez en faveur de son Maître, lui écrivit secrètement de s'approcher de Lisbonne, afin d'encourager les Conjurez par sa présence, & de prendre avec eux des mesures précises pour l'exécution de leur dessein. Cet homme habile remuoit tous les ressorts de cette affaire, sans paroître y avoir plus de part qu'un simple particulier, qui auroit été animé seulement par le zele du bien public. Il faisoit semblant de douter que son Maître y voulût entrer, à cause de la répugnance naturelle qu'il avoit pour les entreprises hazardeuses, & qui demandent beaucoup de suite & d'application Il faisoit naître sur cela certaines difficultez qui ne servoient qu'à éloigner le soupçon qu'on eut pu prendre, qu'il s'entendoit avec son Maître, & telles néanmoins, que n'étant pas assez grandes pour les décourager, n'étoient propres au contraire qu'à exciter leur ardeur, & à les engager davantage.

Sur l'avis de Pinto, le Duc partit quelques jours après de Villaviciosa,  
&



& arriva à Almada, qui est un Château proche de Lisbonne, comme s'il y fût tombé naturellement dans le cours des visites qu'il faisoit de toutes les Places fortes du Royaume. Il avoit un équipage si magnifique, & il étoit accompagné d'une escorte si nombreuse de gens de qualité & d'Officiers de guerre, qu'il ressembloit plutôt à un Roi qui prend possession de son Royaume, qu'à un simple Gouverneur de Province qui visite les Places de son Gouvernement. Il se trouva si près de Lisbonne, qu'il ne put se dispenser d'aller rendre ses devoirs à la Vice-reine. Lorsqu'il entra, la grande cour du Palais & toutes les avenues se trouverent remplies d'un nombre infini de peuple, qui s'empressoit pour le voir passer: toute la Noblesse se rendit auprès de lui pour l'accompagner chez la Vice-reine. Ce fut une fête publique dans toute la Ville, & il se répandit dans tous les esprits tant de joye de le voir, qu'il sembloit qu'il ne manquât ce jour-là qu'un Héraut au peuple pour le proclamer Roi, ou à lui-même assez de résolution, pour oser mettre la Couronne sur sa tête.

Mais

Mais ce Prince étoit trop sage & trop habile pour commettre un si grand dessein aux faillies d'un peuple léger & inconstant : il savoit combien il y a loin de ces vains applaudissemens où le peuple s'abandonne aisément, à ces mouvemens constants qui sont nécessaires pour soutenir une entreprise de cette nature. Ainsi après avoir pris congé de la Vice-reine, il se retira à Almada, sans vouloir même descendre à l'Hôtel de Bragance, ni passer par la Ville, de peur de faire de la peine aux Espagnols, que les empressements du peuple n'avoient déjà que trop alarmez.

Pinto ne manqua pas de faire observer à ses amis la timide précaution de son Maître ; il leur représenta qu'il falloit profiter de son séjour à Almada pour s'expliquer avec lui, & lui faire même une espèce de violence pour l'engager à recevoir la Couronne, & assurer par là le salut de l'Etat. Les Conjurez ayant approuvé cet avis, on le chargea d'obtenir de son Maître une heure favorable pour lui en faire la proposition. Il n'eut pas de peine à en accepter la commission. Le Duc de Bragance consentit à cette entrevue,

vûe, à condition néanmoins qu'il n'y auroit au plus que trois Conjurez qui conféreroient avec lui, n'ayant pas trouvé à propos de s'expliquer devant plus de monde.

Ainsi Miguel d'Almeïda, Antoine d'Almada & Mendoze se rendirent chez lui la nuit ; & ayant été introduits secrètement dans le Cabinet du Prince, d'Almada, qui portoit la parole pour les autres, lui représenta vivement le malheureux état du Royaume, où toutes les conditions avoient également à souffrir de l'injustice & de la cruauté des Castillans ; que lui-même, tout grand Prince qu'il étoit, n'étoit pas à couvert de leurs attentats ; qu'il étoit trop éclairé pour ne pas s'apercevoir avec quelle application le Ministre cherchoit à le perdre ; qu'il n'avoit d'asyle pour échaper à ses mauvais desseins, que le Trône, & que pour l'y porter, il étoit chargé de lui offrir les services d'un nombre considérable de gens de qualité, qui sacrifieroient leurs biens avec plaisir, & qui étoient tout prêts d'exposer leurs vies pour ses intérêts, & pour venger la Nation de la tyrannie des Castillans.

Il lui dit ensuite, que l'on n'étoit plus au tems de Charles-Quint & de Philippe II. où les Espagnols donnoient des loix, se faisoient craindre presque dans toute l'Europe : Que cette Monarchie, qui embrassoit autrefois de si vastes desseins, avoit bien de la peine à présent à conserver son ancien domaine, attaquée & souvent battue par les François & les Hollandois qui lui faisoient la guerre ; que la Catalogne seule occupoit toutes ses forces ; qu'elle étoit sans troupes considérables, sans argent, & gouvernée par un Prince foible, qui étoit gouverné lui-même par un Ministre odieux à tout le Royaume.

Il lui fit envisager l'alliance & la protection qu'il pouvoit espérer des Princes de l'Europe, ennemis naturels de la Maison d'Autriche ; que la Hollande & la Catalogne lui apprennoient ce qu'il devoit attendre d'un grand Ministre, \* dont le génie sublime & élevé sembloit n'être appliqué qu'à la ruine de la Maison d'Autriche. Que la Mer lui ouvroit un chemin assuré pour en recevoir les secours nécessaires. Enfin, que le Royaume se trouvant délivré de la plupart des garnisons

\* Le Cardinal de Richelieu.

garnisons Castellannes, que le Roi d'Espagne avoit été obligé de retirer de Portugal pour grossir son armée de Catalogne, il ne pouvoit jamais trouver de conjonctures plus favorables pour faire valoir ses droits légitimes, pour mettre ses grands biens, sa Maison & sa vie en sûreté, & pour délivrer son pays d'un esclavage & d'une tyrannie insupportable.

Ce discours étoit, comme l'on peut juger, fort au goût du Duc de Bragance: mais se renfermant dans le caractère froid & modéré qui lui étoit naturel, il ménagea tellement les termes de sa réponse aux Députés, qu'il sembloit, ni leur ôter rien de leur espérance, ni aussi l'augmenter.

Il leur dit, qu'il convenoit avec eux de l'état déplorable où les Espagnols avoient réduit le Royaume, & que lui-même n'étoit pas sans danger; qu'on ne pouvoit trop louer le zèle qu'ils faisoient paroître pour le bien de leur patrie, & qu'il leur étoit en particulier bien obligé des vûes favorables qu'ils avoient pour ses intérêts: mais après tout, qu'il doutoit qu'il fût encore tems de songer à des remèdes aussi violens que ceux qu'on lui proposoit,



proposoit, & qui avoient toujours des suites terribles, quand ils ne réussissoient pas entièrement.

A cette réponse, qu'il ne voulut pas faire plus positive, il ajouta des manières si caressantes & des remerciemens si honnêtes, à chacun d'eux en particulier, qu'ils jugerent bien que leur députation avoit été agréablement reçue ; mais qu'après tout, ils ne devoient guères attendre que le Prince fit d'autres pas dans cette entreprise, que d'y donner son consentement, quand ils l'auroient mise en état, que le succès n'en fût plus douteux.

Après avoir pris de nouvelles mesures avec Pinto, il s'en retourna aussi-tôt à Villaviciosa, avec des inquiétudes qu'il n'avoit point encore éprouvées, & qui ne lui permirent pas de sentir les plaisirs qu'il avoit goûtés jusques-là dans une vie privée.

Il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il communiqua à la Duchesse sa femme les propositions qu'on lui avoit faites. Cette Princesse étoit Espagnole de naissance, sœur du Duc de Medina-Sidonia, Grand d'Espagne & Gouverneur d'Andalousie. Elle étoit née

D

avec

avec une forte inclination pour tout ce qui paroïssoit grand, & cette inclination étoit peu à peu devenue une passion démesurée pour la gloire & pour l'élévation. Le Duc son pere, qui s'étoit apperçu qu'on ne devoit pas moins attendre de son esprit que de son courage, avoit pris soin de cultiver un si beau naturel avec une application singuliere. Il avoit mis auprès d'elle des personnes habiles, qui lui avoient inspiré des sentimens pleins de cette ambition que l'on regarde dans le monde comme quelque chose de noble, & comme la premiere vertu des Princes. \* Elle s'étoit appliquée de bonne heure à démêler les différens caracteres des hommes, & deviner, par les dehors les plus fins & les plus délicats, les sentimens les plus cachez de ceux qu'elle voyoit; & par cette attention, elle étoit devenue si habile & si pénétrante, qu'il

---

\* Ad hæc politicas artes, bonos & malos regiminis dolos, dominationis arcana, humani latibula ingenii, non modò intelligere mulier, sed & pertractare quoque ac provehere, tam naturâ quàm disciplinâ mirificè instructa fuit. *Caëtan. Passar. de Bello Lusitan.*

n'y eut rien de caché pour elle dans le cœur des Courtisans les plus dissimulez. En un mot il ne lui manquoit ni courage pour entreprendre les choses les plus difficiles, pourvu qu'elles lui parussent grandes & glorieuses, ni lumieres pour trouver les moyens d'y parvenir. Ses manieres étoient nobles, grandes, aisées, & pleines d'une certaine douceur majestueuse, qui inspiroit de l'amour & du respect à tous ceux qui l'approchoient.

Elle prit toutes les manieres de Portugal avec tant de facilité, qu'elle sembloit être née à Lisbonne. Elle s'appliqua d'abord à gagner l'estime de son mari, & elle réussit parfaitement par l'austerité de sa conduite, par une dévotion solide, & par une complaisance parfaite pour la plupart de ses goûts. Elle négligeoit tous les plaisirs qui font l'amusement des personnes de sa qualité & de son âge, & ne paroissoit occupée, même dans ses heures de loisir, que des choses qui pouvoient embellir son esprit, & rendre son jugement plus juste.

Le Duc de Bragance étoit charmé de posséder une personne si accomplie : il avoit pour elle une estime infinie &

une confiance parfaite, il n'entrepre-  
noit jamais rien sans la consulter ;  
ainsi il n'avoit garde de s'engager plus  
avant dans une affaire aussi impor-  
tante, qu'il n'eût pris son avis, & con-  
sulté toutes choses avec elle.

Il lui découvrit donc le plan de la  
Conjuration, le nom des Conjurez,  
l'ardeur qu'ils faisoient paroître pour  
la faire réussir, & ce qui s'étoit passé,  
tant à Lisbonne, que dans la Con-  
férence d'Almada. Il ajouta, que sur  
la nouvelle du voyage de Catalogne  
il avoit pressenti que la Noblesse étoit  
résolue d'éclater plutôt que de sortir  
du Royaume, & qu'il étoit à craindre  
qu'à son refus, ils ne portassent leurs  
vûes d'un autre côté, & sur un autre  
Chef. Que cependant il ne pouvoit  
s'empêcher de lui avouer, que la gran-  
deur du péril l'épouvantoit ; que  
quand il n'avoit envisagé que de loin  
le dessein de s'élever sur le Trône,  
cette idée flateuse de grandeur s'étoit  
agréablement emparée de son esprit ;  
mais qu'à présent qu'il falloit essayer  
la fortune, & courir tous les risques  
d'une entreprise aussi dangereuse, il  
ne pouvoit envisager sans quelque  
frayeur le péril où il s'alloit jeter, lui  
&

& toute sa Maison ; qu'il y avoit peu de fonds à faire sur l'humeur du peuple inconstant, que la moindre difficulté rebute, & dissipe facilement ; que ce n'étoit pas assez d'avoir la Noblesse de son côté, si elle n'étoit appuyée des Grands du Royaume ; mais que bien loin de se flater qu'ils entraissent dans ses intérêts, il les trouveroit toujours à son chemin comme ses plus cruels ennemis, la jalousie naturelle aux hommes ne leur permettant pas de faire leur Maître de celui qui étoit leur égal.

Ces considérations jointes à beaucoup d'autres, prises du côté de la puissance du Roi d'Espagne, & du peu de sûreté qu'il y avoit à se confier au secours des Etrangers, balançoient dans l'ame de ce Prince la passion qu'il avoit de régner. Mais la Duchesse, dont l'ame étoit plus ferme, & l'ambition plus vive, entra parfaitement dans le dessein de la Conjuración : la vûe d'une si grande entreprise ne fit qu'exciter son courage, & réveiller ses desirs d'élévation. Elle demanda au Duc, en cas qu'à son refus le Portugal se tournât en République, quel parti il prendroit

*Il y a des Auteurs qui attribuent ce trait à Paës Secrétaire du Duc de Bragança.*



entre ce nouveau Gouvernement & le Roi d'Espagne. Le Duc lui dit qu'il feroit toute sa vie inviolablement attaché aux intérêts de sa patrie. Votre résolution, lui dit la Duchesse, me fournit la réponse que je dois vous faire, & que vous deviez faire même aux Députés de la Noblesse ; & puis-que vous voulez bien vous exposer aux plus grands dangers, en qualité de Sujet de la République, il est plus avantageux, & il vous sera bien plus glorieux, de tenter la fortune pour défendre une Couronne qui vous appartient, & que le Peuple & la Noblesse vous veulent mettre sur la tête. Elle lui représenta ensuite avec beaucoup de force les droits incontestables qu'il avoit à la Couronne ; que dans le malheureux état où les Castillans avoient réduit le Portugal, il n'étoit pas permis à un homme de sa qualité & de son rang de demeurer dans l'indifférence ; que ses enfans & toute sa postérité reprocheroient à sa mémoire comme une lâcheté indigne de son Sang, de n'avoir pas profité d'une occasion si favorable. Ensuite, elle exagéra à ce Prince la douceur de régner dans un lieu où il n'obéissoit même

même qu'avec crainte, les charmes d'une Couronne, la facilité de s'en emparer ; que quand même il n'auroit pas le secours étranger qu'on lui offroit, il étoit assez puissant par lui-même en Portugal pour en chasser les Espagnols, sur tout dans la conjoncture de la révolte de la Catalogne. Enfin elle fut lui, montrer la Couronne par des côtes si brillans, qu'elle le détermina entièrement. Mais elle entra dans la vue qu'il avoit de laisser grossir le nombre des Conjurez, avant que de se déclarer plus positivement, & de ne paroître ouvertement dans cette affaire, qu'au moment de l'exécution.

Cependant la Cour n'étoit pas sans inquiétude. Ces marques extraordinaires de joye, que le peuple de Lisbonne avoit fait paroître à la vûe du Duc de Bragance, avoient fait impression sur le Ministre.

Il commençoit à soupçonner qu'il se faisoit à Lisbonne des Assemblées secrètes ; & certains bruits, qui pour l'ordinaire marchent sourdement à la tête des grands événemens, augmentoient fort son inquiétude.

Le Roi tint sur cela plusieurs Conseils, & on résolut, pour ôter aux Portugais l'espérance de réussir dans la révolte qu'ils pouvoient méditer, de faire venir incessamment à Madrid le Duc de Bragance, le seul Chef qui étoit à craindre dans ce Royaume. Le Comte-Duc lui envoya un courier, & lui mandoit que le Roi vouloit être instruit par sa bouche & conférer avec lui de l'état où étoient les troupes & les Places de Portugal ; qu'il étoit fort souhaité à la Cour par ses amis, & qu'il ne devoit pas douter qu'il n'y fût reçu avec toute la distinction qui étoit due à sa naissance & à son mérite.

Un coup de foudre ne l'auroit pas surpris davantage, qu'il le fut par cette nouvelle. Les empressemens & les différens prétextes que l'on employoit pour le tirer de Portugal, le confirmèrent dans la pensée que l'on en vouloit à sa personne, & que sa perte étoit résolue. Ce n'est plus par des emplois ou de feintes caresses qu'on l'attaque, ce sont des ordres précis, & qui seront suivis de la force & de la violence, s'il désobéit. La crainte d'être trahi s'empara de son esprit ; & comme ceux qui roulent de  
grands

grands desseins dans leur tête, croient que le monde appliqué à leurs démarches, devine toujours leur secret, ce Prince habile, mais un peu timide & défiant, se crut précipité dans les plus grands malheurs.

Cependant pour gagner tems, & pour avoir le loisir d'avertir les Conjurez du péril où il se trouvoit, il dépêcha à Madrid, par l'avis de la Duchesse sa femme, un Gentilhomme de sa Maison, homme d'esprit & fidele, pour assurer le Ministre qu'il se rendroit incessamment auprès du Roi. Mais il lui avoit ordonné en secret de prendre de tems en tems différens prétextes pour excuser son retardement, & prétendoit ainsi prévenir l'orage en avançant la Conspiration. Ce Gentilhomme ne fut pas plutôt à Madrid, qu'il assura le Roi & le Premier Ministre, que son Maître le suivoit. Il prit un grand Hôtel qu'il fit meubler magnifiquement : il arrêta en même tems un nombre considérable de domestiques, à qui il donna par avance des livrées : il faisoit tous les jours des dépenses considérables ; enfin il n'oublia rien pour faire croire que ce Prince arriveroit incessamment, &

qu'il vouloit paroître à la Cour dans tout l'éclat de sa naissance.

Il feignit quelques jours après, d'avoir reçu avis qu'il étoit malade considérablement. Ensuite ayant usé ce prétexte qui ne pouvoit durer longtemps, il présenta un Mémoire au Premier Ministre, où il demandoit au nom du Duc son Maître, que le Roi réglât le rang qu'il devoit avoir à la Cour. Il croyoit faire durer longtemps cette affaire par l'opposition des Grands qui pourroient intervenir pour soutenir leurs droits. Mais le Ministre, à qui tous ces retardemens devenoient suspects, applanit toutes les difficultez, & fit décider la chose par le Roi en sa faveur, & d'une manière qui lui devoit être fort honorable, tant il avoit de passion de le faire sortir de son pays, & de le voir à Madrid.

Les Conjurez n'eurent pas plutôt appris les ordres que le Duc avoit reçus de la Cour, que craignant qu'il n'y déferât trop promptement, ils firent partir incessamment Mendoze pour le rassurer, & pour le déterminer en même tems à prendre généreusement son parti. Ils firent choix de



ce Seigneur, parce qu'étant Gouverneur d'une place proche Villaviciosa, le prétexte d'aller à son Gouvernement, cachoit aux Espagnols l'intention secrète de son voyage. Il prit son tems pour rencontrer ce Prince à la chasse. Ils s'enfoncerent aussi-tôt dans le bois ; & s'étant arrêtez dans un endroit écarté. Mendoze lui remontra le péril où il s'alloit jeter en allant à la Cour ; qu'il ruinoit absolument l'espérance de la Noblesse & du peuple, en se remettant avec trop de confiance entre les mains de ses ennemis ; qu'il y avoit un très-grand nombre de Gentilshommes qualifiez, résolus de sacrifier leurs biens & leurs vies pour son service, qui n'attendoient que son aveu pour éclater ; que le moment étoit venu, où il falloit choisir ou la mort ou la Couronne ; qu'il étoit dangereux de différer davantage, & qu'il ne devoit pas douter qu'une affaire de cette importance répandue parmi tant de gens, ne vînt enfin à la connoissance des Espagnols. Le Duc lui répondit qu'il entroit dans ses sentimens, & qu'il pouvoit assurer ses amis, qu'il étoit entièrement résolu de se mettre à leur tête.

Mendoze s'en retourna d'abord chez lui, pour faire perdre à ceux qui eussent pu l'observer les soupçons que pouvoit causer son voyage ; il se contenta de mander aux Conjurez qu'il s'étoit trouvé à une partie de chasse, & que le gibier s'étoit fait battre longtemps, mais qu'à la fin la chasse avoit été heureuse. Il s'en retourna peu de jours après à Lisbonne ; il apprit à ses amis le succès de son voyage, & que le Prince demandoit Pinto. Ils le firent partir en même tems, avec toutes les instructions nécessaires pour l'informer du plan & des moyens de l'exécution. Pinto lui apprit en arrivant, que la Cour de Lisbonne étoit furieusement brouillée ; que la Vice-reine se plaignoit hautement de l'insolence & de la fierté de Vasconcellos ; qu'elle ne pouvoit plus souffrir que toutes les dépêches de la Cour d'Espagne lui fussent adressées, pendant que revêtue d'un titre imaginaire, elle demeurait sans fonction & sans autorité. Ses plaintes étoient d'autant mieux fondées, que c'étoit une Princesse d'un grand mérite, & qui se sentoît capable de remplir dignement toute l'étendue de son emploi : mais elle ne  
s'ap-

s'appercevoit pas que c'étoit son mérite même & la grandeur de son esprit, qui étoient la principale raison pour laquelle on lui donnoit si peu de part dans le Gouvernement. Pinto fit remarquer à son Maître combien cette mésintelligence étoit favorable à ses desseins ; qu'il ne pouvoit prendre une conjoncture plus heureuse, que les divisions du Palais, qui laissoient moins d'attention aux Ministres d'Espagne pour observer ses démarches.

Le Duc de Bragance, depuis le départ de Mendoze, étoit retombé dans ses irrésolutions ordinaires ; plus l'affaire s'engageoit, & plus ses incertitudes augmentoient. Pinto fit tous ses efforts pour l'empêcher de balancer davantage, & mêlant des menaces à ses raisons & à ses prières, il lui déclara qu'il seroit proclamé Roi malgré qu'il en eût, sans qu'il pût tirer d'autre fruit de son irrésolution, que de courir un plus grand péril & faire de plus grandes pertes. La Duchesse sa femme se joignit à ce fidele domestique, & lui reprocha sa lâcheté, de préférer la sûreté d'une vie caduque à la dignité royale. Le Duc honteux de faire paroître moins de courage qu'une

qu'une femme, se rendit à ses reproches & à ses raisons : il se trouvoit encore pressé par ce Gentilhomme qu'il avoit envoyé à Madrid. Il lui écrivoit tous les jours, qu'il ne pouvoit plus soutenir son absence & ses retardemens auprès du Ministre, qui commençoit à ne vouloir plus écouter ses excuses. Ainsi voyant bien qu'il n'avoit pas de tems à perdre, il résolut d'éclater sans différer davantage. Il manda cependant à ce Gentilhomme, pour gagner tems, de représenter au Comte-Duc d'Olivarés, qu'il seroit déjà arrivé à Madrid, s'il avoit eu assez d'argent pour en faire le voyage, pour y paroître selon sa naissance & le rang qu'il tenoit dans le Royaume, & que si-tôt qu'il auroit pu recouvrer les fonds nécessaires, il partiroit pour se rendre à la Cour.

Il examina ensuite avec la Duchesse & avec Pinto plusieurs moyens différens pour l'exécution de son dessein. Et enfin le Duc s'arrêta à celui-ci, que l'on s'assureroit d'abord de Lisbonne, qui étant la Capitale, donneroit le branle à tout le Royaume : que le même jour qu'ils feroient déclarer cette grande ville en sa faveur, il se feroit proclamer

proclamer Roi de Portugal dans toutes les Villes de ses dépendances ; que ceux de ses amis qui étoient Gouverneurs de Place, en fissent autant dans les lieux où ils commandoient ; que jusques aux Bourgs & aux Villages, dont les Conjurez étoient Seigneurs, on y fît soulever le peuple, afin que cette grande nouvelle, comme un embrasement général, se répandant dans tout le Royaume, entraînat tous les peuples, sans que le peu d'Espagnols qui étoient restez dans le Portugal fussent où porter leurs armes. Qu'il feroit entrer son Régiment dans la ville d'Elvas, dont le Gouverneur étoit tout à lui. Que pour la maniere dont ils se rendroient maîtres de Lisbonne, il ne pouvoit leur prescrire rien de particulier, cela dépendant des occasions & du jour où ils l'entreprendroient. Que cependant il étoit d'avis qu'ils tournassent leurs premiers efforts du côté du Palais, afin de s'assurer de la personne de la Vice-reine, & de tous les Espagnols qui pourroient servir d'ôtages, pour faire rendre la Citadelle, qui sans cela pourroit incommoder la Ville, quand on en feroit maître.



Il lui donna deux lettres de créance pour d'Almeida & Mendoze; où il leur marquoit que le porteur étant chargé de ses intentions, il ne leur écrivoit que pour leur dire seulement qu'il souhaitoit qu'ils ne manquassent ni de fidélité à leurs promesses, ni de courage & de vigueur dans l'exécution. Cela fait, le Duc renvoya promptement Pinto à Lisbonne, après lui avoir donné toutes les marques de confiance qui pouvoient l'affurer de tenir toujours la même place auprès de lui, quelque heureux que fut le changement qu'il espéroit dans sa fortune.

Il ne fut pas plutôt à Lisbonne, qu'il rendit les lettres à d'Almeida & à Mendoze. Ils envoyèrent querir aussi-tôt Lemos & Corée, que Pinto avoit mis dans les intérêts de son Maître depuis long-tems. C'étoient deux riches Bourgeois, qui avoient beaucoup de crédit parmi le peuple, ayant passé par toutes les Charges de la Ville, & disposant d'un nombre considérable d'artisans qui étoient à leurs gages. Ils avoient pris soin l'un & l'autre de fomenter de longue main & d'entretenir l'aversion des Bourgeois contre les Espagnols, par les bruits qu'ils

qu'ils répandoient sourdement de nouveaux impôts, qu'on devoit exiger au commencement de l'année. Ils avoient même congédié exprès plusieurs de leurs ouvriers, principalement les plus mutins, sous prétexte que le commerce étant ruiné, ils ne pouvoient plus les entretenir : mais en effet, afin que la misere & la faim les portât plus aisément à se soulever : & cependant ils les assistoient de tems en tems, afin de les avoir toujours à leur dévotion. Ils avoient outre cela des intelligences secrètes avec les principaux de chaque quartier, en sorte qu'ils assurèrent les Conjurez, que pourvu qu'ils fussent avertis la veille de l'exécution, ils engageoient à faire soulever la plus grande partie du peuple à telle heure qu'on voudroit.

Pinto assuré des artisans tourna ses soins du côté des autres Conjurez : il les exhorta tous en particulier de se tenir prêts pour l'exécution, au premier avis qu'ils en recevroient ; qu'ils s'assurassent de leurs amis sous prétexte de quelque querelle particuliere, sans leur confier l'occasion où on les vouloit employer : bien des gens pouvant fournir de courage & de résolution

tion l'épée à la main, qui ne sont pas capables de soutenir de sang froid tout le poids d'un secret important.

Les ayant trouvez tous fermes, intrépides, pleins d'ardeur & d'impatience de se venger des Espagnols, il en conféra avec d'Almeida, Mendoze, d'Almada & Mello, qui trouvant toutes choses dans l'état qu'on le pouvoit souhaiter, fixerent le jour de l'exécution à un Samedi premier Decembre. On en donna avis aussitôt au Duc de Bragance, afin que de son côté il se fit proclamer Roi le même jour dans toute la Province d'Alentejo, qui relevoit presque toute entiere de lui; & ils convinrent avant que de se séparer, de se trouver encore une fois ensemble, afin de prendre les dernieres mesures pour l'exécution.

Le 25. Novembre ils se rendirent la nuit à l'Hôtel de Bragance, comme ils en étoient convenus. Ils trouverent qu'ils pouvoient comter à peu près sur cent cinquante Gentilshommes, la plupart Chefs de maison, avec tous leurs domestiques, & environ deux cens Bourgeois & Artisans, tous gens de main, dont on étoit assuré, qui par leur

1 Decemb.  
1640.

25 Novem.

leur crédit dans la Ville entraîneroient aisément le reste du peuple.

La mort de Vasconcellos fut résolue, comme d'une victime qui étoit due au ressentiment de tout le Portugal. Il y en eut qui proposèrent de traiter de même l'Archevêque de Brague : ils représenterent que c'étoit un homme redoutable par la grandeur de son génie ; qu'on ne devoit pas croire qu'il regardât d'un œil indifférent le mouvement qu'ils alloient faire qu'il pourroit remplacer le Secrétaire, en se mettant à la tête des Espagnols & de leurs créatures qui étoient dans la Ville ; que pendant qu'on seroit attaché à se rendre maître du Palais ; il pourroit se jeter dans la Citadelle, ou venir au secours de la Vice-reine, à laquelle on savoit bien qu'il étoit tout dévoué ; que dans une affaire aussi importante, il ne falloit point laisser d'ennemis derrière eux qui pussent les faire repentir d'une fausse pitié & d'une compassion qu'ils auroient eue à contretems.

Ces raisons firent consentir la plus grande partie de l'Assemblée à sa mort ; & ce Prélat couroit le même risque

\* *Macedo*  
dit que ce  
fut d'*Al-*  
*maida*.

risque que Vasconcellos, si dom Miguel d'Almeida \* n'eut pris son parti. Il remontra aux Conjurez, que la mort d'un homme de ce caractère, & revêtu d'une aussi grande dignité, les rendroit odieux à tout le monde; que c'étoit attirer sur le Duc de Bragance la haine de tout le Clergé & de l'Inquisition, gens redoutables aux plus grands Princes & qui joindroient aux noms de rebelle & d'usurpateur, celui d'excommunié; que le Prince lui-même seroit au désespoir que l'on marquât son avènement à la Couronne par une action si cruelle; qu'il s'offroit de veiller sur sa conduite de si près le jour de l'exécution, qu'il ne pourroit rien entreprendre au préjudice de l'intérêt public. Enfin, il parla si fortement en sa faveur, qu'il obtint de ses amis la vie de ce Prélat, qui ne le peurent refuser à un homme de ce mérite.

Il ne restoit plus qu'à régler la marche & l'ordre de l'attaque. Ils arrêterent qu'ils se partageroient en quatre bandes, pour se jeter dans le Palais en même tems par quatre endroits différens, afin d'occuper toutes les avenues, sans que les Espagnols



pagnols pussent communiquer ensemble, ou se secourir mutuellement. Que Dom Miguel d'Almeida attaqueroit la Garde Allemande, qui étoit à l'entrée du Palais; que le Grand Veneur Mello son frere, & Estevan d'Acugna à la tête des Bourgeois surprendroient une Compagnie d'Espagnols qui montent tous les jours la Garde devant un endroit du Château, qu'on appelloit le Fort; que Teillo de Menezés, le Grand Chambellan Emanuel Saa, & Pinto, se rendroient maîtres de l'appartement de Vasconcellos, dont ils se déferoient sur le champ; & que Dom Antoine d'Almada, Mendoze, Dom Carlos Norogna & Antoine de Salsaigne s'assureroient de la personne de la Vice-reine, & de tous les Espagnols qui étoient dans le Palais, pour servir comme d'otages, s'il en étoit besoin. Que pendant qu'ils seroient occupez à se rendre maîtres chacun de leurs postes, on détacheroit quelques Cavaliers avec des principaux Bourgeois pour proclamer dans la Ville Dom Juan Duc de Bragance, Roi de Portugal. Qu'ayant assemblé le peuple dans les

rues

rues, ils s'en serviroient pour se jeter du côté où il paroîtroit encore quelque résistance. On se sépara dans la résolution de se trouver le Samedi premier Décembre, les uns chez Dom Miguel d'Almeida, & les autres chez d'Almada & Mendoze, où les Conjurez devoient s'armer.

Pendant que les amis du Duc de Bragance travailloient à Lisbonne avec tant de chaleur pour ses intérêts, & que lui-même n'oublioit rien pour s'affurer de toute sa Province, le premier Ministre alarmé de ses retardemens, lui dépêcha un Courier, qui lui portoit un ordre exprès de partir incessamment pour se rendre à la Cour; & afin que ce Prince ne pût prétexter le défaut d'argent pour faire son voyage, le Courtier lui remit entre les mains de la part du Comte-Duc, une ordonnance de dix mille ducats à prendre sur le Trésor Royal.

C'étoit s'expliquer en termes clairs & intelligibles. Le Duc ne pouvoit différer davantage sans se rendre suspect avec justice. Il n'avoit plus aucune raison pour se dispenser d'obéir aux ordres du Roi, & il devoit craindre qu'un plus long retardement

n'attirât

n'attirât enfin de Madrid des ordres fâcheux qui auroient pu déconcerter tous ses desseins, & ruiner absolument l'entreprise. Ce ne fut pas aussi la manière dont il se servit pour parer à des ordres si pressans : il fit partir aussi-tôt la plus grande partie de sa Maison, à laquelle il fit prendre le chemin de Madrid.

Il donna tous les ordres dans son Gouvernement à la vûe du Courier, comme une personne qui est prête à faire un grand voyage. Il dépêcha dans le même moment un Gentilhomme à la Vice-reine, pour lui donner avis de son départ. Il écrivit au premier Ministre qu'il seroit au plus tard dans huit jours à la Cour ; & afin d'avoir un témoin qui déposât à sa faveur, il intéressa le Courier par une somme d'argent qu'il lui fit donner, sous prétexte de payer sa course, & de reconnoître la peine qu'il avoit prise de lui apporter les ordres du Roi. Il avertit en même tems les Conjurez des nouveaux ordres qu'il avoit reçus de la Cour, leur faisant voir la nécessité qu'il y avoit d'exécuter leurs desseins, le jour dont on étoit convenu, de peur d'être prevenus par les  
Espan-

Espagnols. Mais ils étoient eux-mêmes dans un embarras qui ne leur permettoit gueres de pouvoir rien entreprendre si promptement.

Il y avoit à Lisbonne un homme de qualité, qui faisoit paroître dans toutes les occasions une haine violente contre le Gouvernement des Espagnols : il ne les appelloit jamais que des Tyrans & des Usurpateurs. Il déclaroit publiquement contre leurs injustices, mais sur tout il paroissoit déchainé contre le voyage de Catalogne, sur lequel il faisoit mille pronostics fâcheux. D'Almada l'ayant entretenu plusieurs fois, crut qu'il n'y avoit pas dans tout Lisbonne un meilleur Portugais, & qu'il seroit ravi d'apprendre que l'on travailloit efficacement à la liberté de son pays. Mais quel fut son étonnement, quand l'ayant conduit dans un lieu écarté pour lui découvrir la Conjuración, cet homme en effet timide & aussi lâche, qu'il étoit audacieux dans ses paroles, se défendit d'y avoir part & de vouloir prendre aucun engagement avec les Conjurez, sous prétexte du peu de solidité qu'il voyoit dans cette affaire. Fier & intrépide, tant qu'il

crut

crut la chose fort éloignée, mais timide & retenu à la vue du péril qu'il falloit partager : Où sont, dit-il à d'Almada, les forces nécessaires pour soutenir un aussi grand dessein ? Quelle armée avez-vous à opposer aux troupes Espagnoles qui se répandront dans tout le pays au premier mouvement que vous ferez paroître ? Quels sont les Grands qui sont à la tête de cette affaire ? Et ont-ils eux-mêmes les fonds nécessaires pour subvenir aux frais d'une Guerre Civile ? Je crains bien, ajouta-t-il, qu'au lieu de travailler à nous venger des Espagnols, & à la liberté du Royaume, vous ne contribuiez à sa ruine ; en leur donnant le prétexte qu'ils cherchent depuis long-tems, d'achever de ruiner le Portugal.

D'Almada, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à ces sentimens, au désespoir d'avoir si mal placé son secret, ne lui répondit qu'en mettant l'épée à la main ; & le pressant vivement, les yeux pleins de colere, il faut, lui dit-il, que tu m'arraches la vie avec mon secret, ou que je te punisse de l'avoir surpris par tes discours pleins d'imposture. Mais l'autre, dont la

E                      prudence



prudence alloit toujours à éloigner le péril le plus présent, consentit à la vûe d'une épée nue à tout ce que d'Almada voulut. Il offrit d'entrer dans la Conjuraton, il trouva même des raisons pour détruire les premières qu'il avoit avancées. Il fit plusieurs sermens de garder inviolablement le secret. Enfin il n'oublia rien pour persuader à d'Almada, que ce n'étoit ny faute de courage, ny manque de ressentiment contre les Espagnols, s'il n'avoit pas goûté d'abord les propositions qu'il lui avoit faites.

Ses promesses & ses sermens ne rassurerent pas si fort d'Almada, qu'il ne lui restât beaucoup d'inquiétude de cette aventure. Sans perdre son homme de vûe, il avertit les principaux Conjurez de l'accident qui lui étoit arrivé. L'alarme se répandit aussitôt parmi eux, on fit plusieurs réflexions sur la légèreté & l'inconstance de cet homme, on craignit que la vûe du péril qu'il faudroit partager, on l'espérance d'une grosse récompense, ne le rendissent infidèle malgré toutes leurs précautions. Là-dessus ils résolurent de différer l'exécution de leurs desseins, & ils force-

rent

rent Pinto d'écrire à son Maître, de remettre de son côté à faire éclater l'entreprise, qu'il eut reçu de leurs nouvelles. Mais Pinto, qui connoissoit bien de quelle importance il est dans de pareilles affaires de différer d'un seul jour, écrivit secrètement au Prince de n'avoir aucun égard à sa lettre; que ce n'étoit qu'une terreur panique des Conjurez, & dont ils seroient revenus avant que le Courier fut arrivé à Villaviciosa.

En effet, voyant le lendemain que personne ne branloit, ils eurent honte d'avoir pris l'alarme si chaudement; & celui qui leur avoit causé cette inquiétude, leur ayant donné de nouvelles assurances de la fidélité qu'il leur avoit promise, soit qu'il eut pris des sentimens plus généreux, ou par la crainte de s'embarquer mal à propos dans l'accusation de tant de gens de qualité, ils remirent l'exécution au jour déterminé. Mais à peine étoient-ils sortis de cet embarras; qu'il retomberent dans un autre, qui ne leur causa pas moins d'inquiétude.

Pinto avoit pris la précaution de tenir toujours plusieurs des Conjurez répandus dans le Palais, pour décou-

vrir ce qui se passoit. Ils affectoient de se promener indifféremment comme des Courtisans oisifs, lorsque la veille de l'exécution, qui devoit commencer par la mort de Vasconcellos, ils apperçurent ce Ministre qui s'embarquoit sur le Tage. D'autres que des Conjurez n'y auroient seulement pas fait d'attention, parce qu'il étoit aisé de voir qu'il pouvoit passer de l'autre côté du fleuve, pour plusieurs raisons où ils n'avoient point de part. Cependant l'alarme se répandit aussi-tôt parmi eux, ils se persuaderent que cet homme fin & habile, qui avoit des espions de tous côtez, avoit découvert quelque chose de la Conjuración. On ne douta point qu'il ne fut passé de l'autre coté du fleuve, pour faire entrer dans la Ville quelques troupes qui étoient répandues dans les Villages voisins. Aussi-tôt l'image des supplices avec toutes les horreurs de la mort, se présenta à l'esprit de plusieurs, la peur leur faisoit voir leurs Maisons environnées d'Officiers de Justice pour les arrêter : déjà quelques-uns songeoient à se sauver en Afrique ou en Angleterre, pour se dérober à la cruauté des Espagnols. En-  
fin,

fin, ils passerent une partie de la nuit dans ces agitations, & pour ainfi dire, entre la vie & la mort, lorsque ceux des Conjurez qui étoient restez sur le Port pour observer ce qui se passeroit, vinrent leur apprendre que le Secrétaire étoit rentré au bruit des haut-bois, n'étant sorti que pour une fête où il étoit convié. La joye succéda parmi les Conjurez à leurs inquiétudes, & ils se retirèrent après être assurez que rien ne branloit dans le Palais ; que tout le monde dormoit dans une profonde tranquillité, & qu'on n'y songeoit à rien moins qu'à ce qui s'y devoit passer le lendemain.

Il étoit fort tard, quand ils se séparèrent ; & de là au moment de l'exécution, il ne restoit que quelques heures de la nuit ; & dans ce peu de tems il arriva encore un accident aux Conjurez, avant que la Conjuración eût pu éclater : tant il est vrai que de pareilles entreprises sont toujours très-incertaines, & souvent fort périlleuses, sur tout quand la crainte des supplices, ou l'espérance des récompenses peut faire des traîtres & des infidèles. Georges Mello, frere du Grand Veneur, logeoit ordinairement chez

un de ses parens, qui demeuroit dans un faux-bourg éloigné de la ville. Ce Seigneur crut que comme il touchoit au moment que la Conjuration alloit éclater, son parent, qui étoit son ami depuis quelque tems, auroit lieu de se plaindre qu'il lui eût, caché une affaire de cette importance, & où le bien commun de la Patrie l'intéressoit comme lui; qu'il l'engageroit aisément dans la Conspiration, & qu'il le mèneroit avec lui au rendezvous des Conjurez. Dans cette vûe il monta à sa chambre au retour de l'Assemblée, & le tirant dans son cabinet, il lui fit part de toute l'entreprise, l'exhortant à se joindre à tant d'honnêtes gens, & de s'y porter comme un homme de sa qualité devoit faire, & en véritable Portugais. L'autre surpris d'une si étrange nouvelle, ne laissa pas d'affecter quelque démonstration de joye de voir son pays prêt à recouvrer sa liberté. Il remercia Mello de la confiance dont il l'honoreroit, & l'assura qu'il se tiendrait heureux d'exposer sa vie, & de partager le péril avec tant de gens de bien pour un dessein si juste & si glorieux.



Sur cela ils se séparèrent pour se reposer quelques heures, avant que de partir pour le rendez-vous. A peine Mello fut-il dans sa chambre, qu'il se repentit de l'excès de sa confiance, il se reprocha d'avoir mis inconsidérément la destinée de tant de gens de mérite entre les mains d'un homme, dont il n'étoit pas assez assuré : il lui sembla même qu'il avoit démêlé dans ses yeux & dans toute sa contenance, une inquiétude secrète & des marques de surprise & de frayeur à la vue d'une entreprise si périlleuse. Enfin il craignit que la peur des supplices, ou l'espérance d'une recompense assurée, ne le déterminât à révéler son secret.

Plein de ces réflexions qui agitoient son esprit, il se promenoit à grands pas dans sa chambre, lorsqu'un bruit confus de gens, qui parloient assez bas & comme en secret, ayant attiré son attention, il ouvrit la fenêtre pour mieux entendre ce qui se disoit. A la faveur d'une lumière assez sombre, il apperçut son parent à la porte de la maison, prêt à monter à cheval. Aussi-tôt la colere & la fureur s'emparant de son ame ; il descendit brusquement de sa chambre, &

courant à lui l'épée à la main, il lui demanda fièrement, quelle affaire extraordinaire le faisoit sortir de sa maison au milieu de la nuit, quel dessein il avoit, & où il vouloit aller. L'autre extrêmement surpris, cherchoit de mauvaises raisons pour justifier sa sortie. Mais Mello le menaçant de le tuer, le contraignit de remonter dans sa chambre, & s'étant fait apporter les clefs de la maison, il le garda à vûe jusqu'à ce que l'heure de l'exécution étant arrivée, il le détermina à venir avec lui se joindre aux autres Conjurez.

Enfin le jour parut, où le succès alloit décider si le Duc de Bragance méritoit le titre de Roi & de Libérateur de la Patrie, ou le nom de Rebelle & d'Ennemi de l'Etat.

Les Conjurez se rendirent de grand matin chez Dom Miguel d'Almeida, & chez les autres Seigneurs où il devoient s'armer. Ils y parurent tous avec tant de résolution & de confiance, qu'ils sembloient aller à une victoire certaine. Ce qui est de remarquable, c'est que dans un si grand nombre, composé de Prêtres, de Bourgeois & de Gentilshommes, qui étoient la plu-

plupart animez par des interêts différens, il n'y en eut pas un qui manqua à sa parole & à la fidélité qu'il avoit promise. Chacun pressoit le moment de l'exécution, comme s'il avoit été le Chef & l'auteur de l'entreprise, & que la Couronne dût être la récompense des périls où il s'exposoit. Plusieurs femmes même voulurent avoir part à la gloire de cette journée. L'Histoire conserve la mémoire de Dona Philippe de Villenes, qui arma de ses propres mains ses deux fils; & après leur avoir donné leurs cuirasses: Allez, mes enfans, leur dit-elle, éteindre la tyrannie, & nous venger de nos ennemis, & soyez furs que si le succès ne répond pas à nos espérances, votre mere ne survivra pas un moment au malheur de tant de gens de bien.

Tout le monde étant armé, ils se rendirent au Palais par différens chemins, & la plupart en litières, afin de mieux cacher leur nombre & les armes qu'ils portoient. Ils se partagerent en quatre bandes, comme on en étoit convenu, attendant avec bien de l'impatience que huit heures sonnassent, qui étoit le moment marqué

pour l'exécution. Jamais le tems ne leur avoit paru si long. La crainte qu'on ne s'apperçut de leur grand nombre, & que l'heure extraordinaire où ils paroïssent au Palais, ne fît soupçonner au Secrétaire quelque chose de leur dessein, leur causoit de cruelles inquiétudes. Enfin huit heures sonnerent, & Pinto ayant aussi-tôt tiré un coup de pistolet pour signal, comme on en étoit convenu, ils se virent en liberté d'agir.

Ils se poufferent en même tems brusquement, chacun du côté qui lui étoit assigné. Dom Miguel d'Almeida tomba avec sa bande sur la garde Allemande, qui prise au dépourvu, la plupart sans armes, fut bien-tôt défaite, sans avoir presque rendu de combat.

Le Grand Veneur, Mello son frere, & Dom Estevan d'Acugna chargerent la Compagnie Espagnole qui étoit en garde devant un endroit du Palais, qu'on appelloit le Fort. Ils étoient suivis de la plupart des Bourgeois qui avoient eu part à l'entreprise. Ils se jetterent avec beaucoup de courage l'épée à la main dans le Corps de garde,

garde, où les Espagnols s'étoient retranchez. Mais personne ne s'y distingua davantage qu'un Prêtre de la Ville. Il marchoit à la tête des Conjurez, tenant un Crucifix d'une main, & une épée de l'autre : il animoit le peuple avec une voix terrible à mettre en pièces leurs ennemis ; au milieu de ses plus vives exhortations, il chargeoit lui-même les Espagnols, tout fuyoit devant lui : car paroissant armé d'un objet que la Religion nous apprend à révéler, personne n'osoit l'attaquer n'y se défendre, en sorte qu'après quelque résistance, l'Officier Espagnol avec ses soldats fut obligé de se rendre, & pour sauver sa vie, de crier comme les autres : Vive le Duc de Bragance Roi de Portugal.

Pinto s'étant ouvert le chemin du Palais, se mit à la tête de ceux qui devoient attaquer l'appartement de Vasconcellos. Il marchoit avec tant de confiance & de résolution, que rencontrant un de ses amis, qui lui demanda en tremblant, ou il alloit avec ce grand nombre de gens armez, & ce qu'il vouloit faire : *Rien autre chose,*



lui dit-il en fouriant, *que de changer de Maître & vous défaire d'un Tyran, pour vous donner un Roi légitime.*

\* *Coregi-  
dor de Ci-  
vil.*

En entrant dans l'appartement du Secrétaire, ils trouverent au bas de l'escalier Francisco Soarez d'Albergaria Lieutenant Civil, \* qui ne faisoit que de sortir de chez lui. Ce Magistrat croyant d'abord que ce tumulte ne fût qu'une querelle particulière, voulut interposer son autorité pour les faire retirer. Mais entendant crier de tous côtez, Vive le Duc de Bragance, il crut que son honneur & le devoir de sa charge l'obligeoient de crier, Vive le Roi d'Espagne & de Portugal: ce qui lui couta la vie, un des Conjurez lui tira un coup de pistolet, & se fit un mérite de le punir d'une fidélité qui commençoit à devenir criminelle.

Antoine Correa, Premier Commis du Secrétaire, accourut au bruit. Comme il étoit le ministre ordinaire de ses cruautés, & que semblable à son Maître, il traitoit la Noblesse avec beaucoup de mépris, Dom Antoine de Menezés lui enfonça son poignard dans le sein: Mais ce coup ne suffit pas

pas pour faire sentir à ce malheureux, que son autorité étoit finie : car ne pouvant comprendre qu'on osât s'attaquer à lui, & croyant qu'on l'avoit pris pour un autre, il se tourna fièrement vers Menezés, & le regardant avec des yeux pleins de vengeance & de ressentiment : *Quoi, tu oses me frapper ?* lui dit-il. A quoi l'autre ne répondit que par trois ou quatre coups redoublez que le jetterent sur le carreau. Cependant les blessures ne s'étant pas trouvées mortelles, il en réchappa, pour perdre la vie quelque tems après d'une manière plus honteuse par la main du bourreau.

Les Conjurez s'étant ainsi défait de ce Commis qui les avoit arrêtez sur l'escalier, se pressèrent d'entrer dans la chambre du Secrétaire. Il étoit alors avec Diego Garcez Palleia Capitaine d'Infanterie, qui voyant tant de monde armé & plein de fureur, se douta bien qu'on en vouloit à la vie de Vasconcellos. Quoi-qu'il n'eut aucune obligation à ce Ministre, la seule générosité le fit jetter l'épée à la main hors de la porte pour en défendre l'entrée aux Conjurez, & lui donner le tems de se sauver : mais ayant

été

été blessé au bras, & ne pouvant plus tenir son épée, accablé de la multitude, il se jetta par une fenêtre, & fut assez heureux pour ne se pas tuer.

Aussi-tôt les Conjurez entrèrent en foule dans la chambre du Secrétaire: on le cherche par tout, on renverse lits, tables, on enfonce les coffres pour le trouver, chacun vouloit avoir l'honneur de lui donner le premier coup.

Cependant il ne paroissoit point, & les Conjurez étoient au désespoir qu'il échappât à leur vengeance, lorsqu'une vieille servante, menacée de la mort, fit signe qu'il étoit caché dans une armoire ménagée dans l'épaisseur de la muraille, où il fut trouvé couvert de papiers.

La frayeur, où le jetta la vûe d'une mort qu'il voyoit présente de tous côtez, l'empêcha de dire un seul mot. Dom Rodrigo de Saa Grand Chambellan lui donna le premier coup de pistolet; ensuite percé de plusieurs coups d'épée, les Conjurez le jetterent par la fenêtre, en criant : *Le Tyran est mort, vive la liberté, & Dom Juan Roi de Portugal.*

Le peuple, qui étoit accouru au Palais, poussa mille cris de joye, en le voyant précipiter, & répondit par de grandes acclamations aux Conjurez. Ensuite il se jetta avec fureur sur le corps de ce malheureux : chacun en le frapant crut venger l'injure publique, & donner les derniers coups à la tyrannie.

Telle fut la fin de Miguel Vasconcellos, Portugais de naissance, mais ennemi juré de son pays, & tout Espagnol d'inclination. Il étoit né avec un génie admirable pour les affaires, habile, appliqué à son emploi, d'un travail inconcevable, & fécond à inventer de nouvelles manieres de tirer de l'argent du peuple, & par conséquent impitoyable, inflexible, & dur jusques à la cruauté, sans parens, sans amis, sans égards : personne n'avoit de pouvoir sur son esprit ; insensible même aux plaisirs, & incapable d'être touché par les remords de sa conscience, il avoit amassé des biens immenses dans l'exercice de sa Charge, dont une partie fut pillée dans la chaleur de la sédition. Le peuple se fit justice lui-même, & se paya par ses  
mains

maines des torts qu'il prétendit avoir reçus durant son Ministère.

Pinto sans perdre de tems, marcha pour se joindre aux autres Conjurez, qui devoient se rendre maîtres du Palais, & de la personne de la Vice-reine. Il trouva que c'en étoit déjà fait, & qu'ils avoient eu un pareil succès part tout. En effet, ceux qui étoient destinez pour attaquer l'appartement de cette Princesse, s'étant présentés à la porte, & le peuple furieux menaçant d'y mettre le feu, si elle ne faisoit ouvrir promptement, la Vice-reine, accompagnée de ses Filles d'honneur & de l'Archevêque de Brague, se présenta à l'entrée de sa chambre, se flattant que sa présence appaiseroit la Noblesse, & feroit retenir le peuple. *J'avoue, Messieurs*, leur dit-elle en s'avançant vers les principaux des Conjurez, *que le Secrétaire s'est attiré justement la haine du peuple & votre indignation, par la dureté & l'insolence de sa conduite, sa mort vient de vous délivrer d'un Ministre odieux. Votre ressentiment ne doit-il pas être satisfait ? Songez que ces mouvemens peuvent encore se donner à la haine publique contre le Secrétaire : mais*  
si



*si vous persévérez plus long-tems dans ce tumulte, vous ne pourrez vous disculper du crime de rebellion, Et vous me mettez moi-même hors d'état de pouvoir vous excuser auprès du Roi.*

Dom Antoine de Menezés lui répondit, que tant de gens de qualité n'avoient pas pris les armes seulement pour ôter la vie à un misérable qui la devoit perdre par la main du bourreau, qu'ils étoient assemblez pour rendre au Duc de Bragance une Couronne qui lui appartenoit légitimement, & qu'on avoit usurpée sur sa Maison ; & qu'ils sacrifieroient tous leurs vies avec plaisir pour le remettre sur le Trône. Elle vouloit lui répondre, & interposer l'autorité du Roi : mais d'Almeida craignant qu'un plus long discours ne rallentît l'ardeur des Conjurez, l'interrompit brusquement, lui disant, Que le Portugal ne reconnoissoit plus d'autre Roi que le Duc de Bragance ; & en même tems tous les Conjurez crièrent à l'envi, Vive Dom Juan Roi de Portugal.

La Vice-reine voyant qu'ils ne gardoient plus de mesure, crut trouver plus d'obéissance dans la Ville, & que sa présence imposeroit davantage.

au

au Peuple & aux Bourgeois, quand ils ne seroient plus soutenus des Conjurez. Mais comme elle vouloit descendre, Dom Carlos Norogna la supplia de se retirer dans son appartement, l'assurant qu'elle y seroit servie avec autant de respect, que si elle commandoit encore dans le Royaume, & qu'il n'étoit pas à propos d'exposer une grand Princesse aux insultes du Peuple encore en mouvement, & plein de chaleur pour sa liberté. Elle comprit aisément par ces paroles, qu'elle étoit prisonniere. Outrée de dépit, elle lui demanda avec hauteur: *Eh! que me peut faire le peuple? A quoi* Norogna lui répondit avec beaucoup d'emportement: *Rien autre chose, Madame, que de jeter votre Altesse par les fenêtres.*

L'Archevêque de Bragne ne pût entendre Norogna sans frémir de colère, il arracha l'épée à un soldat qui se trouva auprès de lui; & plein de fureur, voulant se jeter au travers des Conjurez pour venger la Vice-reine, il alloit se faire tuer, lorsque Dom Miguel d'Almeida l'embrassant, le conjura de songer au péril ou il s'exposoit; & le tirant par force à l'écart,

il

il lui dit que sa vie ne tenoit à rien, & qu'il avoit eu bien de la peine à l'obtenir des Conjurez, à qui sa personne étoit assez odieuse, sans qu'il les aigrît davantage par une bravoure inutile & peu convenable à un homme de son caractère. Il fut donc obligé de se retirer, & même de dissimuler toute sa colere, dans l'espérance que le tems lui fourniroit une occasion favorable pour faire éclater sa vengeance contre Norogna, & son attachement pour les intérêts de l'Espagne.

Le reste des Conjurez s'assura des Espagnols, qui étoient dans le Palais, ou dans la Ville. Ils arrêterent le Marquis de Puebla Major-dome de la Vice-reine, & frere aîné du Marquis de Leganez, Dom Didace Cardenas Mestre de Camp Général, Dom Ferdinand de Castro Intendant de Marine, le Marquis de Baynetto Italien, Grand Ecuyer de la Vice-reine, & quelques Officiers de Marine qui étoient dans le port. Cela se passa avec autant de tranquillité, que s'ils avoient été arrêtez par un ordre du Roi d'Espagne. Personne ne branla pour les secourir, & eux-mêmes n'étoient

toient gueres en état de se défendre, ayant été arrêtez la plupart dans le lit.

Ensuite Antoine de Saldaigne à la tête de ses amis & d'une foule de peuple, dont il étoit suivi, monta à la Chambre Souveraine de Relation. Il exposa à la Compagnie le bonheur du Portugal, qui avoit recouvré son Roi légitime ; que la tyrannie venoit d'être détruite, & que les loix si longtemps méprisées alloient reprendre leur ancienne vigueur sous un Prince si sage & si juste. Son discours fut reçu avec un applaudissement général, on n'y répondoit que par de vives acclamations en faveur du nouveau Prince ; & les Arrêts qu'on venoit de prononcer au nom du Roi d'Espagne, furent changez & intitulez sous l'autorité & au nom de Dom Juan Roi de Portugal. Pendant qu'Antoine de Saldaigne dispoisoit la Chambre de Relation à reconnoître le Duc de Bragance pour Roi, Dom Gaston Coutingno tiroit des prisons tous ceux que la dureté des Ministres d'Espagne y tenoit enfermez. Ces pauvres gens, passant tout d'un coup d'un affreux cachot, & de la crainte continue

nelle

nuelle d'une mort prochaine, au plaisir de trouver leur liberté dans celle de leur pays, touchez de sentimens de reconnoissance, & agitez de la peur qu'ils avoient de retomber dans leurs chaînes, composèrent comme une nouvelle Compagnie de Conjurez, qui n'eut pas moins d'ardeur pour affermir le Trône du Duc de Bragance, que le Corps de Noblesse qui en avoit formé le premier dessein.

Au milieu de la joye, que causoit aux Conjurez le succès favorable de l'entreprise, Pinto avec les principaux n'étoit pas sans inquiétude. Les Espagnols étoient encore dans la Citadelle, d'où ils pouvoient foudroyer la ville, & faire repentir le peuple d'une joye inconsidérée. C'étoit d'ailleurs une porte assurée au Roi d'Espagne pour rentrer dans la Ville, & y rétablir son autorité. Ainsi croyant n'avoir rien fait, tant qu'ils ne seroient pas maîtres de cette Place, ils allèrent trouver la Vice-reine, à laquelle ils demandèrent un ordre pour le Gouverneur, afin qu'il la remit entre leurs mains.

Elle rejetta bien loin cette proposition, & leur reprochant leur rebellion,



on, elle leur demanda avec indignation, s'ils vouloient aussi la rendre complice. D'Almada irrité de son refus, plein de feu, & la colere dans les yeux, jura que si elle ne signoit promptement l'ordre qu'on lui demandoit, il alloit sur le champ poignarder tous les Espagnols qui étoient arrêtés. La Princesse effrayée de l'emportement de cet homme, & craignant pour la vie de tant de gens de qualité, crut que le Gouverneur favoit trop bien son devoir, pour déférer à un ordre qu'il devineroit aisément avoir été extorqué par violence : ainsi elle signa cet ordre, mais il eut un autre effet qu'elle ne pensoit. Le Gouverneur Espagnol Dom Louis Delcampo, homme de peu de résolution, voyant à la porte de la Citadelle tous les Conjurez en armes, suivis d'une foule de peuple, qui menaçoit de le mettre en pièces avec toute sa garnison, s'il ne se rendoit à l'instant, se trouva fort heureux de sortir à si bon marché, & avec un titre apparent qui couvroit sa lâcheté. Il rendit la Citadelle. Les Conjurez assurez de tous côtez, dépêcherent aussi-tôt Mendoze & le Grand Veneur au Duc  
de

de Bragance, pour lui porter ces heureuses nouvelles, & l'assurer de la part de toute la Ville, qu'il ne manquoit plus au bonheur du peuple que la présence de son Roi.

Ce n'est pas que sa présence fût également souhaitée de tout le monde. Les Grands du Royaume ne voyoient son élévation qu'avec une fécrette jalousie ; & ceux de la Noblesse qui n'avoient point eu de part à la Conjuración, observoient un silence qui marquoit leur incertitude. Il y en avoit même qui s'avançoient jusqu'à dire, qu'il n'étoit pas sur que ce Prince voulut avouer une action aussi hardie, qui auroit infailliblement des suites terribles. Les créatures des Espagnols sur tout étoient dans une consternation étrange ; ils n'osoient paroître, de peur de s'attirer le peuple encore tout furieux de sa nouvelle liberté : chacun se tenoit renfermé chez soi, en attendant que le tems lui apprît ce qu'ils devoient craindre, ou espérer des desseins du Duc de Bragance.

Mais ses amis, qui étoient bien instruits de ses intentions, marchaient toujours leur chemin. Ils s'assemblèrent

rent au Palais, pour donner quelques ordres, en attendant l'arrivée du Roi. Ils déclarerent unanimement l'Archevêque de Lisbonne Président du Conseil, & Lieutenant Général pour le Roi. Il s'en défendit d'abord, remontrant que l'état présent de la Ville & de tout le Royaume, demandoit plutôt un Général, qu'un homme de son caractère. Enfin, faisant semblant de se rendre aux prières de ses amis, il convint de se charger de signer les ordres ; pourvû qu'on lui donnât l'Archevêque de Brague pour Collegue dans l'expédition des affaires & des dépêches qu'il falloit faire avant l'arrivée du Roi.

Par là ce Prélat, fin & habile, espéroit, sous prétexte de partager avec lui l'autorité, le rendre complice, & par conséquent criminel envers les Espagnols, s'il acceptoit la qualité de Gouverneur, de laquelle, après tout, il ne lui auroit jamais laissé que le titre ; ou s'il la refusoit, le perdre auprès du Prince, & le rendre odieux à ces peuples mêmes, & à tout le Portugal, comme un ennemi déclaré de tout le Royaume.

L'Ar-

L'Archevêque de Brague sentit bien le piège qu'on lui tendoit : mais comme il étoit tout dévoué au parti des Espagnols par l'attachement qu'il avoit pour la Vice-reine, il refusa hautement de prendre aucune part au Gouvernement. Ainsi l'Archevêque de Lisbonne s'en trouva chargé seul, & on lui donna pour Conseillers d'Etat, Dom Miguel d'Almeida, Pierre Mendoze, & Dom Antoine d'Almada.

Un des premiers soins du Gouverneur, fut de se rendre maître de trois grands Galions Espagnols qui étoient dans le Port de Lisbonne. On arma quelques barques, où toute la jeunesse de la Ville se jetta, dans l'impatience de se signaler : mais on trouva ces vaisseaux sans résistance, les Officiers & la plupart des soldats ayant été arrêtez dans la Ville, dans le tems que la Conjuración éclata.

Il dépêcha le soir du même jour des couriers dans toutes les Provinces, pour inviter les peuples à rendre grâces à Dieu de ce qu'ils avoient recouvré leur liberté, avec ordre à tous les Magistrats des Villes, de faire proclamer le Duc de Bragance, Roi de Portugal,

tugal, & de s'affurer de tous les Espagnols qu'on pourroit trouver. Ensuite il fit préparer toutes choses dans Lisbonne, pour recevoir magnifiquement le nouveau Prince qu'on attendoit à tous momens. L'Archevêque fit entendre à la Vice-reine, qu'il étoit à propos qu'elle se retirât du Palais pour faire place au Roi & à toute sa Maison. Il lui fit préparer un appartement dans la Maison Royale de Xabregas, qui étoit dans une extrémité de la Ville. La Princesse sortit du Palais aussi-tôt qu'elle eut appris les intentions de l'Archevêque, mais d'un air fier & sans dire un seul mot. Elle traversa toute la Ville pour s'y rendre. Ce n'étoit plus cette foule de Courtisans qui l'accompagnoient ordinairement, à peine avoit elle quelques domestiques ; & le seul Archevêque de Brague, toujours constant dans son attachement, lui en donna des marques publiques, dans un tems qu'elles n'étoient pas sans danger pour sa vie.

Cependant le Duc de Bragance souffroit de cruelles agitations dans l'incertitude de sa destinée : tout ce que l'espérance la plus flatteuse a d'agréable,



gréable, & tout ce que la crainte la plus cruelle a de terrible, lui passoient tour à tour dans l'esprit ; l'éloignement de Villaviciosa, qui est à trente lieues de Lisbonne, l'empêchoit d'en apprendre des nouvelles, aussi-tôt qu'il eût bien souhaité. Tout ce qu'il favoit, c'est que dans ce moment, on y décidoit de sa vie & de sa fortune. Il avoit résolu d'abord, comme nous avons dit, de faire soulever le même jour toutes les Villes de ses dépendances : mais il trouva plus à propos d'attendre des nouvelles de Lisbonne, afin de prendre son parti conformément à ce qui se seroit passé dans cette Ville. Il lui restoit le Royaume des Algarves, & la Ville & la Citadelle d'Elvas, où il pouvoit se retirer, si le succès n'étoit pas favorable dans la Capitale : & il crut même pouvoir encore se défendre d'avoir eu part à la Conjuration, dans un tems sur tout, où les Espagnols consentiroient aisément, qu'il voulût bien être innocent.

Il avoit envoyé plusieurs couriers sur la route de Lisbonne, & quoiqu'il attendît des nouvelles à toutes les heures, il avoit déjà passé toute la

journée & une partie de la nuit dans ces agitations : lorsqu'enfin Mendoze & Mello ayant fait une extrême diligence, arriverent à Villaviciosa. Ils se jetterent d'abord aux pieds du Prince, & par cette action respectueuse, & la joye qui brilloit sur leur visage, ils lui apprirent encore mieux que par leurs paroles, qu'il étoit Roi de Portugal.

Ils vouloient lui rendre un compte exact du succès de l'entreprise. Mais le Prince, sans leur donner le tems d'entrer dans le détail de cette affaire, les conduisit lui-même avec empressement dans l'appartement de la Duchesse. Ces deux Seigneurs la saluerent avec le même respect, que si elle eût été déjà sur le Trône ; ils l'assurèrent de tous les vœux de ses Sujets, & pour lui marquer qu'ils la reconnoissoient pour leur Souveraine, ils la traitèrent toujours de Majesté : ce qui lui devoit être d'autant plus agréable, que l'on ne se servoit auparavant que du mot d'Altesse pour les Rois de Portugal.

On peut juger de la joye du Prince & de cette Princesse, par les cruelles inquiétudes dont ils fortoient, & par

la grandeur de la fortune où ils se trouvoient heureusement élevez. Tout le Château retentit alors de cris de joye, la nouvelle se répandit en un moment aux environs. Le même jour, il fut proclamé Roi de Portugal dans toutes les Villes de ses dépendances. Alphonse de Mello en fit faire autant dans la ville d'Elvas. Chacun accourt en foule rendre ses devoirs au nouveau Roi: & peut-être que ces premiers hommages, quoique rendus confusément, ne touchèrent pas moins l'ame de ce Prince, que ceux qu'il reçut quelque tems après dans un jour de cérémonie.

Le Roi partit aussi-tôt pour Lisbonne avec le même équipage, avec lequel on croyoit qu'il devoit paroître à la Cour d'Espagne. Il étoit accompagné du Marquis de Ferreira son parent, du Comte de Vimiose, & de quantité de gens de qualité qui s'étoient rendus auprès de lui.

Il laissa la Reine sa femme à Villaviciosa, pour contenir par sa présence toute la Province sous son obéissance. Il trouva les chemins bordez d'un nombre infini de gens de toutes conditions, qui accouroient pour le voir.

6 Décemb.

Il eut le plaisir & la satisfaction, dans tous les lieux où il passa, d'entendre le peuple qui faisoit des vœux pour sa conservation, & qui donnoit mille malédictions aux Espagnols. Toute la Noblesse, les Officiers de la Couronne, & les premiers Magistrats le furent recevoir bien loin de Lisbonne, & il rentra dans cette Ville parmi les acclamations & les applaudissemens du peuple, & suivi d'une Cour nombreuse, magnifique, & toute remplie de joye.

Le soir, il y eut des feux d'artifices, disposez dans toutes les places publiques. Les Bourgeois en particulier en avoient fait, chacun devant leurs maisons, toutes les fenêtres brillèrent pendant toute la nuit, d'un nombre infini de flambeaux & de bougies, il sembloit que toute la Ville fût en feu : ce qui fit dire à un Espagnol, que ce Prince étoit bien-heureux, qu'un si beau Royaume ne lui coutât qu'un feu de joye.

En effet, un soulèvement général de tout le Royaume, suivit incontinent celui de Lisbonne. Il sembloit qu'à l'exemple de cette Capitale, chaque ville eût une Conspiration toute prête

prête à faire éclater, tant cette révolution fut prompte & générale. Il arrivoit tous les jours des Couriers au Roi, pour lui apprendre que les Villes & les Provinces entières avoient chassé les Espagnols, pour se mettre sous son obéissance. Les Gouverneurs de Places ne furent pas plus fermes que celui de la Citadelle de Lisbonne ; & soit qu'ils n'eussent pas assez de troupes pour contenir le peuple, ou qu'ils manquassent de courage ou de munitions, ils sortirent honteusement, la plupart sans se faire tirer un coup de mousquet : chacun d'eux craignoit pour soi le même traitement que celui de Vasconcellos : rien ne leur paroissoit si terrible, que le peuple en fureur. Ainsi on peut dire, qu'ils s'enfuirent de Portugal avec la même précipitation, que des criminels qui échapent de leurs prisons, sans qu'il restât dans tout le Royaume un seul Espagnol qui ne fût arrêté ; & tout cela en moins de quinze jours.

Il n'y eut que Dom Fernand de la Cuéva, Gouverneur de la Citadelle de Saint Joam, à l'embouchure du Tage, qui parût vouloir tenir contre la révolution générale, & conserver



la Place au Roi son Maître. Sa garnison n'étoit composée que d'Espagnols, commandez par de braves Officiers, qui firent une vigoureuse résistance aux premières approches des Portugais. Il falut se résoudre à l'assiéger dans les formes, on fit venir du canon de Lisbonne, la tranchée fut ouverte, & poussée jusques à la contrescarpe, nonobstant le feu continuel & les sorties fréquentes que faisoient les assiégez. Mais comme la voye de la négociation est toujours la plus sûre, & souvent la plus courte, le Roi fit faire des propositions si avantageuses au Gouverneur, qu'il n'eut pas la force d'y résister. Il fut ébloui des sommes considérables qu'on lui offrit, jointes à une Commanderie de l'Ordre de Christ, dont ce Prince l'assura. Il fit son traité, & rendit la Citadelle, sous prétexte qu'il n'avoit pas de troupes suffisantes pour la défendre, malgré cependant, les principaux Officiers de sa garnison, qui refuserent de signer la capitulation.

Le Roi jugea à propos de ne différer pas davantage à se faire couronner, afin de consacrer sa Royauté, & rendre sa personne plus auguste à ses peuples.

ples. La cérémonie s'en fit le 15. Décembre, avec toute la magnificence possible; le Duc d'Aveiro, le Marquis de Villaréal, le Duc de Camine son fils, le Comte de Monfano, & tous les autres Grands du Royaume s'y trouverent. L'Archevêque de Lisbonne à la tête de son Clergé, & accompagné de plusieurs Evêques, le reçut à la porte de la Cathédrale, & il fut reconnu solennellement pour Roi de Portugal par tous les Etats du Royaume, qui lui prêterent le serment de fidélité.

Peu de jours après, la Reine arriva à Lisbonne avec une suite nombreuse. Toute la Cour sortit bien loin au devant d'elle; les Officiers qui étoient nommez pour composer sa Maison, s'étoient déjà rendus auprès d'elle: le Roi même sortit de Lisbonne pour la recevoir. Ce Prince n'oublia rien de toutes les magnificences, qui étoient convenables à sa nouvelle dignité, & qui pouvoient lui faire croire, qu'il étoit persuadé qu'elle n'avoit pas peu contribué à lui mettre la Couronne sur la tête. On remarqua que dans ce changement de fortune, le personnage de Reine ne

lui couta rien, & qu'elle soutint sa nouvelle dignité avec tant de grace & de majesté, qu'elle sembloit être née sur le Trône.

Tel fut le succès de cette entreprise, qu'on peut dire qui fut un miracle du secret, soit que l'on considère le grand nombre, ou les diverses qualitez des personnes à qui il fut confié. Mais ce fut une suite naturelle des sentimens d'aversion que chacun d'eux avoit conçus depuis long-tems contre le Gouvernement Espagnol : sentimens, que les guerres fréquentes, que ces peuples comme voisins ont toujours eues entr'eux, firent naître dès le commencement de cette Monarchie, que la concurrence dans la découverte des Indes, & de fréquens démêlez dans le Commerce, avoit fort augmentez & qui étoient dégénérez dans une haine violente, depuis que les Portugais avoient été soumis à la domination de la Castille.

Cette nouvelle fut bientôt portée à la Cour d'Espagne. Le Ministre en fut sensiblement touché, il fut au désespoir de s'être laissé prévenir. Le Roi son Maître n'avoit pas besoin de nouvelles affaires, il étoit assez emba-

rassé

raffé à se défendre contre les armes de la France & de la Hollande ; & surtout, la révolte de la Catalogne étoit d'un dangereux exemple, & lui causoit de violentes inquiétudes.

Toute la Cour savoit la nouvelle, le Roi étoit le seul qui l'ignoroit : personne n'osoit se hasarder de lui en parler, par la crainte du Ministre, qui n'auroit pas pardonné aisément à ceux qui se seroient chargez de ce soin. Enfin cette affaire faisant trop de bruit pour être cachée davantage, & le Comte-Duc craignant que quelqu'un de ses ennemis ne s'ingerât d'en faire le récit d'une manière qui lui fût plus désavantageuse, que s'il le faisoit lui-même, il se détermina à l'annoncer lui-même au Roi. Mais comme il connoissoit l'esprit de ce Prince, il sut tourner la chose d'une manière si fine, que le Roi ne connut pas toute la perte qu'il venoit de faire. *Sire*, lui dit-il en l'abordant avec un visage ouvert, & plein de confiance, *je vous apporte une heureuse nouvelle, Votre Majesté vient de gagner un grand Duché & plusieurs belles Terres.* Et comment, Comte ? lui dit le Roi tout surpris. *C'est*, répondit ce Ministre, *que la tête a*

*turné au Duc de Bragance, il s'est laissé séduire par une populace qui l'a proclamé Roi de Portugal : voilà tous ses biens confisquez, il n'y a qu'à les réunir à votre Domaine, & par l'extinction de cette Maison, Votre Majesté régnera désormais sans inquiétude dans ce Royaume.*

Quelque foible que fût ce Prince, il ne fut pas tellement ébloui de ces espérances magnifiques, qu'il ne comprît bien que cela ne seroit pas si aisé. Mais comme il n'osoit plus voir que par les yeux de son Ministre, il se contenta de lui dire, qu'il falloit travailler à éteindre une Rébellion qui pouvoit avoir des suites dangereuses.

En effet, le Roi de Portugal ne négligeoit rien de ce qui pouvoit l'affermir dans sa nouvelle grandeur. En arrivant à Lisbonne, il avoit nommé aussi-tôt pour toutes les Places frontières, des Gouverneurs, gens fideles & pleins de valeur & d'expérience, qui partirent incessamment, & allèrent se jeter chacun dans son Gouvernement, avec ce qu'ils purent ramasser de gens de guerre, & travaillèrent avec toute la diligence possible à mettre leurs Places en état de défense. Il délivra



en même tems quantité de Commissions pour lever des troupes, & immédiatement après son Couronnement il convoqua les Etats du Royaume. Il y fit examiner ses droits à la Couronne, pour ne laisser aucun scrupule dans l'esprit des Portugais, & par un Acte solennel, il fut reconnu pour véritable & légitime Roi de Portugal, comme descendant par la Princesse sa mere de l'Infant Edouard, fils du Roi Emmanuel, à l'exclusion du Roi d'Espagne, qui ne sortoit de ce Roi que par une fille, qui par les loix fondamentales du Royaume étoit exclue de la Couronne, ayant épousé un Prince étranger.

---

Le 28.

Janv.

1641.

Il déclara dans l'Assemblée générale des Etats, qu'il se contentoit de ses biens de patrimoine pour l'entretien de sa Maison, & qu'il reservoit tout le Domaine Royal pour les nécessitez du Royaume; & afin de faire goûter aux peuples la douceur de son Gouvernement, il abolit tous les impôts dont les Espagnols les avoient accablés.

Il remplit les Charges de l'Etat & les Emplois les plus considérables, de ceux des Conjurez qui en étoient plus capables,

capables, & qui avoient marqué plus d'ardeur pour son élévation. Pinto n'eut point de part à cette promotion, le Prince ne crut pas son autorité encore assez établie pour faire passer un de ses domestiques d'une naissance médiocre, dans une grande Charge, il n'en eut pas cependant moins d'autorité sur l'esprit du Roi & dans tout le Royaume; & l'on peut dire que sans être Ministre ni Secrétaire d'Etat en titre, il en faisoit toutes les fonctions, par la confiance étroite que son Maître avoit en lui.

Ayant mis tout l'ordre qu'on pouvoit désirer dans le dedans du Royaume, il donna tous ses soins à s'unir étroitement avec les ennemis du Roi d'Espagne, & même à lui en susciter de nouveaux, & il tâcha d'insinuer au Duc de Medina-Sidonia, son beau-frere & Gouverneur d'Andalousie, le dessein de se rendre indépendant dans son Gouvernement, & de s'en faire à son exemple le Souverain. Le Marquis Daïamonté Seigneur Espagnol, parent de la Reine de Portugal, se chargea de cette négociation, dont nous verrons le succès dans la suite de ce discours.

Le nouveau Roi de Portugal dépêcha ensuite des Ambassadeurs dans toutes les Cours de l'Europe, pour s'y faire reconnoître. Il fit une Ligue offensive & défensive, avec les Hollandois & les Catalans : il se trouvoit assuré de la protection de la France. Le Roi d'Espagne même montra sa foiblesse : car il n'entreprit rien de considérable sur les frontieres de Portugal pendant toute la Campagne, apparemment parce que la révolte de la Catalogne occupoit toutes ses forces. Ce qu'il entreprit même ne lui réussit pas, ses troupes eurent toujours du désavantage. Quelque tems après on apprit que Goa, & tout ce qui reconnoît la domination Portugaise, soit dans les Indes, ou dans l'Afrique & le Perou, avoient suivi la révolution générale du Royaume. De sorte que tout sembloit promettre au Roi de Portugal une suite d'heureux succès, & un règne toujours tranquille au dedans, & victorieux au dehors lorsqu'il étoit sur le point de perdre & le Sceptre & la vie, par une détestable conspiration qui s'étoit formée sourdement dans Lisbonne, & au milieu

milieu même de la Cour de ce Prince.

L'Archevêque de Brague étoit, comme nous avons dit, tout dévoué à la Cour d'Espagne, dont il étoit un des Ministres dans le Portugal. Il voyoit bien qu'il n'y avoit point de rétablissement à espérer pour lui, que dans le rétablissement du Gouvernement Espagnol : il craignoit même que le Roi, qui sembloit avoir eu quelques égards pour son caractère, en ne le faisant pas arrêter comme les autres Ministres des Espagnols, ne s'y déterminât enfin, quand son autorité seroit entièrement établie. Mais ce qui étoit plus capable que tout cela de le faire entreprendre quelque chose de considérable, c'étoit son attachement pour la Vice-reine : il ne voyoit cette Princesse en prison, dans des lieux surtout où il lui sembloit qu'elle devoit régner, qu'avec un véritable désespoir ; & ce qui avoit particulièrement aigri son ressentiment, c'est qu'on lui avoit défendu de la voir, & à toutes les personnes de qualité qui avoient permission d'aller chez elle, depuis qu'on s'étoit apperçu qu'elle se servoit de la liberté que le Roi lui avoit laissée,

laissée, pour inspirer des sentimens de révolte à tous les Portugais qui l'approchoient. Cette conduite lui parut tyrannique & insupportable : il lui sembloit à tous momens que cette Princesse lui demandoit sa liberté, pour prix de toutes les graces qu'elle lui avoit faites. Le souvenir de ses bontez allumoit sa colere, & il fit résoudre à tout employer pour satisfaire à sa reconnoissance, & pour la venger de ses ennemis. Mais comme il étoit bien difficile de surprendre ou de corrompre les Gardes que le Roi lui avoit donnez, il résolut d'aller droit à la source, & par la mort du Roi même, rendre à cette Princesse & sa liberté & sa première autorité.

S'étant affermi dans ce dessein, il s'appliqua à trouver tous les moyens qui pouvoient faire réussir le plus promptement son projet, se doutant bien qu'on ne lui laisseroit pas long-tems la Charge de Président du Palais, & qu'il seroit contraint de se retirer à Brague. Il jugea bien d'abord qu'il falloit prendre une autre route que celle que le Roi venoit de tenir ; qu'il n'auroit jamais le peuple de son parti, à cause de la haine qu'il por-  
toit



toit aux Espagnols ; que d'un autre côté, l'élévation du Roi étant l'ouvrage de la Noblesse, elle n'entreroit pas dans cette Conspiration, dans laquelle elle ne pouvoit trouver aucun avantage. Il vit bien qu'elle ne pouvoit réussir que du côté des Grands, dont la plupart, bien loin d'avoir contribué à la révolution présente, souffroient impatiemment l'élévation de la Maison de Brâgance : Ainsi après s'être assuré de la protection du Ministre d'Espagne, il jeta les yeux sur le marquis de Villareal.

Il fit comprendre à ce Prince, que le nouveau Roi étant un esprit timide & défiant, chercheroit toujours les moyens d'abaisser sa Maison, de peur de laisser à son Successeur des ennemis redoutables, dans des Sujets trop puissans ; que lui & le Duc d'Aveiro, tous deux du Sang Royal de Portugal, étoient éloignés des Emplois, pendant que toutes les Charges de l'Etat & les Dignitez du Royaume, devenoient la récompense d'une troupe de séditieux ; que tous les gens de bien voyoient avec douleur le mépris qu'on faisoit de sa personne ; qu'il alloit languir dans une indigne oisiveté

veté au fond de sa Province; qu'il songeât qu'il étoit trop grand par sa naissance & ses grands biens, pour être Sujet d'un si petit Roi; & qu'il venoit de perdre un Maître dans la personne du Roi d'Espagne, qui pouvoit seul lui donner des Emplois conformes à sa naissance, par le nombre considérable de Royaumes & de Gouvernemens où il avoit à pourvoir.

Voyant que ces discours faisoient impression sur l'esprit de ce Prince, il lui dit, qu'il avoit ordre de la Cour d'Espagne de lui promettre la Vice-royauté de Portugal pour récompense de sa fidélité. Ce n'étoit pourtant pas l'intention de l'Archevêque, il vouloit uniquement la liberté & le rétablissement de la Princesse de Mantoue. Mais il falloit intéresser le Marquis de Villareal par les motifs les plus puissans. Ces considérations, que l'Archevêque sut lui remettre plusieurs fois, & en plusieurs manières devant les yeux, le firent consentir à se mettre à la tête de cette affaire avec le Duc de Camine son fils.

L'Archevêque s'étant bien assuré de ces deux Princes, engagea aussi le  
Grand

Grand Inquisiteur son ami particulier. Cet homme étoit d'autant plus important au dessein de l'Archevêque, qu'il étoit sûr, en l'engageant, d'y faire entrer tous les Officiers de l'Inquisition, nation souvent plus formidable aux gens de bien qu'aux scélérats, & qui peut beaucoup parmi les Portugais. Il le prit par des motifs de conscience, le faisant souvenir du serment de fidélité qu'ils avoient fait au Roi d'Espagne, qu'ils ne devoient pas violer en faveur d'un Rebelle; peut-être aussi par des vûes fort intéressantes, en lui faisant envisager qu'ils ne pouvoient ni l'un ni l'autre espérer de conserver long-tems leurs Charges, sous un Prince qui aimoit à remplir tous les Emplois, de gens qui lui fussent dévouez.

Il passa plusieurs mois à faire beaucoup d'autres Conjurez. Les principaux furent le Commissaire de la Cruzade, le Comte d'Armamar, neveu de l'Archevêque, le Comte de Balle-rais, Dom Augustin Emanuel, Antoine Correa, ce Commis de Vasconcellos, à qui Menezés donna quelques coups de poignard, quand la Conjuración éclata, Laurent Pides Carva-  
ble,

ble, Garde du Trésor Royal, tous créatures des Espagnols, à qui ils devoient leurs Charges & leur fortune, & qui n'en espéroient la conservation ou le rétablissement, que par le retour de la domination des Castillans.

Les Juifs même, qu'on fait être en grand nombre à Lisbonne, & qui y vivent en s'accommodant au dehors de la Religion Chrétienne, eurent part à ce dessein. Le Roi venoit de refuser des sommes considérables, qu'ils lui avoient offertes pour faire cesser les poursuites de l'Inquisition, & pour obtenir la permission de professer publiquement leur Religion. L'Archevêque se servit habilement du ressentiment où ils étoient de ce refus, pour les engager dans son entreprise. Il s'aboucha avec les principaux, qui étoient au désespoir de s'être déclarés mal à propos, & qui se voyoient par là exposez à toute la cruauté de l'Inquisition. Ce Prélat habile fit servir leur frayeur à ses desseins ; il les assura de sa protection auprès du Grand Inquisiteur, qu'on savoit bien qu'il n'agissoit que par ses mouvemens : ensuite il leur fit craindre d'être chas-

sez

sez de tout le Portugal, par un Prince qui affectoit une grande Catholicité ; & en même tems, il leur promit au nom du Roi d'Espagne la liberté de conscience, & d'une Synagogue dans le Royaume, s'ils pouvoient contribuer à y rétablir son autorité.

La passion de cet Archevêque étoit si violente, qu'il n'eut point de honte d'emprunter le secours des ennemis de JESUS CHRIST pour chasser du Trône son Roi légitime: ce fut peut-être la première fois que l'on vit l'Inquisition agir de concert avec la Synagogue.

Les Conjurez, après plusieurs projets différens, s'arrêterent enfin à celui-ci, qui étoit le sentiment de l'Archevêque, & qu'il avoit concerté avec le premier Ministre d'Espagne, que les Juifs mettroient le feu, la nuit du 5. Août, aux quatre coins du Palais, & en même tems à plusieurs maisons de la Ville, afin d'occuper le peuple chacun dans son quartier ; que les Conjurez se jetteroient dans le Palais sous prétexte d'apporter du secours contre l'incendie, & qu'au milieu du trouble & de la confusion que causent nécessairement ces sortes d'accidens, ils



ils s'approcheroient du Roi, & le poignarderoient; que le Duc de Camine s'assureroit de la Reine & des Princes ses enfans, pour s'en servir, comme on avoit fait de la Princesse de Mantoue, pour faire rendre la Citadelle; qu'il y auroit en même tems des gens tout prêts avec beaucoup de feux d'artifice pour mettre le feu à la flotte; que l'Archevêque & le Grand Inquisiteur avec tous ses Officiers marcheroient par la Ville, pour appaiser le peuple, & l'empêcher de remuer, par la crainte qu'il a de l'Inquisition; & que le Marquis de Villareal prendroit le Gouvernement de l'Etat, en attendant les ordres d'Espagne.

Comme ils n'étoient pas surs, que le peuple voulût se déclarer en leur faveur, ils avoient besoin de troupes pour soutenir leur entreprise. Ils convinrent qu'il falloit obliger le Comte-Duc à envoyer une flotte considérable sur les Côtes, prête à entrer dans le Port, au moment que la Conjuration éclateroit; & que sur l'avis du succès, il fît avancer aussi-tôt vers Lisbonne des troupes qui seroient sur la frontière, pour achever de soumettre ce qui seroit encore quelque résistance.

Mais

Mais il étoit difficile aux Conjurez d'entretenir pour cela les correspondances nécessaires avec le premier Ministre d'Espagne. Depuis que le Roi avoit sù que la Vice-reine avoit écrit à Madrid, il avoit mis des Gardes si exactes sur les frontières, qu'il ne sortoit plus personne du Royaume sans sa permission expresse : & il n'étoit pas sur d'entreprendre de corrompre les Gardes, de peur que par une double trahison, ces gens ne les trahissent eux-mêmes, en livrant les lettres, ou en déclarant qu'on les avoit voulu corrompre.

Enfin pressez de faire savoir de leurs nouvelles au Ministre d'Espagne, sans lequel ils ne pouvoient rien entreprendre, & ne sachant de quelle voye se servir, ils jetterent les yeux sur un riche Marchand de Lisbonne, qui étoit Trésorier de la Douane, & qui à cause de son grand commerce dans toute l'Europe, avoit permission particulière du Roi d'écrire en Castille. Cet homme appelé Baëze faisoit profession publique de la Religion Chrétienne, mais il étoit de ceux qu'on appelle en Portugal, Chrétiens nouveaux, & qu'on soupçonne toujours d'observer

d'observer en secret les Loix de la Religion Juive. On lui offrit une grosse somme d'argent pour l'engager dans l'entreprise. Cela joint aux exhortations des Juifs qui avoient le secret de la Conjuraton, il accepta les offres, & se chargea de faire tenir les lettres au Comte-Duc d'Olivarés.

Il adressa son paquet au Marquis d'Aïamonté Gouverneur de la premiere Place frontiere d'Espagne, croyant ses lettres en sureté, si-tôt qu'elles seroient hors des terres de Portugal.

Ce Marquis, proche parent & ami de la Reine de Portugal, & qui étoit actuellement en négociation avec le nouveau Roi, surpris de voir des lettres cachetées du grand Sceau de l'Inquisition de Lisbonne, & adressées au premier Ministre d'Espagne, les ouvrit aussi-tôt, dans la crainte que ce ne fût quelque avis qu'on lui donnât de la liaison qu'il entretenoit secrètement avec le Roi & la Reine de Portugal, lorsqu'il trouva que c'étoit le projet & le plan d'une Conjuraton prête à éclater contre lui, & qui alloit perdre toute la Maison Royale.

Il renvoya aussi-tôt le paquet au Roi de Portugal. On ne peut dire l'é-

G

tonnement

tonnement où il se trouva à l'ouverture de ces Lettres, en voyant que des Princes ses parens, un Archevêque & plusieurs des Grands de sa Cour, qui sembloient avoir marqué plus de joye de son élévation, conspiroient non seulement contre sa Couronne, mais en vouloient encore à sa vie.

Il fit aussi-tôt assembler son Conseil secret, & quelques jours après, on exécuta ce qui y fut résolu. Le 5. Août étoit le jour où la Conspiration devoit éclater, sur les onze heures du soir, suivant le projet qui avoit été intercepté: le Roi fit entrer ce jour-là même dans Lisbonne, à dix heures du matin, toutes les troupes qui étoient en quartier dans les Villages voisins, sous prétexte d'une revue générale qu'il devoit faire dans la grande cour du Palais. Il donna de sa propre main, & en secret, plusieurs billets cachez à ceux de sa Cour dont il étoit le plus assuré, avec un ordre précis à chacun, de n'ouvrir son billet qu'à midi, & poulors d'exécuter ponctuellement ce qu'il portoit. Ensuite ayant fait appeller dans son cabinet l'Archevêque & le Marquis de Villareal, sous prétexte de quelque affaire qu'il leur vouloit

vouloit communiquer : on les arrêta sans bruit environ à midi, & un Capitaine des Gardes dans le même tems, arrêta le Duc de Camine dans la Place publique. Ceux qui avoient reçu du Roi ces billets cachetez, les ayant ouverts, y trouverent ordre pour chacun d'eux, d'arrêter un des Conjurez, de le conduire en telle prison, & de le garder à vûe jusques à nouvel ordre. Ces mesures étoient prises si justes, & furent exécutées si ponctuellement, qu'en moins d'une heure, les quarante sept Conjurez furent arrêtez : sans qu'aucun songeât à échapper.

Le bruit de cette Conjuración s'étant répandu dans la Ville, tout le peuple accourut en foule au Palais, demandant avec de grands cris, que l'on lui livrât les traîtres. Quoi-que le Roi apperçût avec plaisir l'affection que le peuple lui portoit, ce concours de monde, qui s'étoit assemblé si brusquement, ne laissoit pas de lui faire de la peine. Il craignit que le peuple ne s'accoutumât à ces sortes de mouvemens, qui ont toujours quelque chose de séditieux. Ainsi après les avoir remerciez du soin qu'ils pre-



noient de sa vie, & les avoir assûrez de la punition des coupables, il se servit du Magistrat pour les faire retirer.

Cependant, de peur de laisser ralentir la haine du peuple, qui passe aisément de la fureur & de la colere la plus violente contre les criminels, aux sentimens de pitié & de compassion, dès qu'il ne les regarde plus que comme des malheureux: ce Prince fit publier que les Conjurez avoient eu dessein de l'assassiner & toute la Maison Royale, de mettre le feu à la Ville: que ce qui seroit resté de l'incendie auroit été en proie aux séditieux; & que la Politique d'Espagne, pour s'épargner désormais toute crainte de nouvelles Conspirations, & pour assouvir pleinement sa vengeance, avoit résolu de peupler la Ville d'une Colonie de Castellans, & d'envoyer tous les Bourgeois aux Mines de l'Amérique, & là, de les ensevelir tout vivans dans ces abîmes où ils font périr tant de monde.

Ensuite il donna des Juges aux Conjurez, qu'il prit du Corps de la Chambre Souveraine: il y joignit deux Grands du Royaume à cause de l'Archevêque

chevêque de Brague, du Marquis de Villareal, & du Duc du Camine.

Le Roi avoit ordonné aux Commissaires de ne se servir des Lettres qu'il leur remit, qu'en cas qu'ils ne pussent d'ailleurs convaincre les Conjurez de leur crime, de peur qu'on ne démêlât en Espagne ses liaisons avec le Marquis Daïamonté, & par quelle voye ces Lettres étoient tombées entre ses mains. Mais il ne fut pas besoin de les employer pour découvrir la vérité. Baëze se coupa dans son interrogatoire sur tous les chefs sur lesquels il fut interrogé ; & ce malheureux ayant été présenté à la question, à peine en eut-il senti les premières douleurs, que le courage lui manquant, il confessa son crime, & déclara tout le plan de la Conspiration. Il avoua qu'ils avoient eu dessein de faire périr le Roi ; que l'Office de l'Inquisition étoit pleine d'armes, & qu'ils n'attendoient que la réponse du Comte-Duc pour exécuter leurs desseins.

La plupart des autres Conjurez furent exposez à la question, & leurs dépositions se trouverent conformes à celles du Juif. L'Archevêque, le

Grand Inquisiteur, le Marquis de Villareal, & le Duc de Camine confessèrent leur crime pour s'épargner la douleur de la question. Les Juges condannèrent les deux derniers d'avoir la tête tranchée, les autres Conjurez à être pendus & mis par quartiers, & reserverent au Roi le jugement des Ecclésiastiques.

Le Roi assembla aussi-tôt son Conseil, & dit à ses Ministres, qu'il craignoit que le supplice de tant de gens de qualité, quoi-que criminels, n'eût des suites dangereuses. Que les Chefs des Conjurez étant des premières Maisons du Royaume, leur parens feroient autant d'ennemis secrets qu'il auroit, & que la passion de venger leur mort, feroit une malheureuse source de nouvelles Conjurations. Que la mort du Comte d'Egmont en Flandres, & celle des Guises en France, avoient eu l'une & l'autre des suites funestes ; que la grace qu'il accorderoit à quelques-uns, & un traitement moins rigoureux que la mort pour les autres, lui gagneroit tous les cœurs, & les mettroit eux, leurs parens & leurs amis, dans l'obligation d'agir d'orénavant par des motifs de reconnaissance ;

noissance ; que cependant, quoi-que son avis panchât à la douceur, il ne les avoit assemblez que pour savoir leur sentiment, & suivre celui qui seroit trouvé le meilleur.

Le Marquis de Ferreïra opina le premier à les faire exécuter promptement. Il soutint fortement qu'un Roi dans ces occasions, ne doit écouter que la Justice seule ; que la douceur pourroit avoir de dangereuses suites : que l'on attribueroit le pardon des criminels à la foiblesse du Prince, ou à la crainte que l'on avoit de leurs amis, plutôt qu'à sa bonté ; que l'impunité attireroit le mépris sur le Gouvernement présent, & donneroit la hardiesse à leurs parens de vouloir les délivrer de prison, & peut-être de pousser la chose plus loin ; qu'il devoit un exemple de sévérité à son avènement à la Couronne, pour intimider ceux qui seroient capables d'entreprendre quelque chose de semblable. Enfin, que les criminels n'étoient pas seulement coupables envers la personne de Sa Majesté, mais qu'ils étoient coupables envers l'Etat qu'ils alloient bouleverser ; & qu'il devoit encore plus considérer la justice qu'elle doit

à son peuple en les punissant comme ils le méritoient, que de faire attention au panchant qu'il avoit à la clémence, dans une occasion où la conservation de Sa Majesté & la sûreté publique, étoient des intérêts inséparables.

Tout le Conseil ayant été du même avis, le Roi s'y rendit, & l'Arrêt fut exécuté le lendemain. L'Archevêque de Lisbonne voulut sauver un de ses amis, il demanda sa grâce à la Reine, & la sollicita avec toute la confiance d'un homme qui croyoit qu'il n'y avoit rien qu'on put refuser à ses services. Mais la Reine, qui avoit compris la justice & la nécessité indispensable de la punition, & qui voyoit combien une distinction de cette nature, aigriroit les parens & les amis des autres Conjurez, persuadée, qu'il pouvoit y avoir des actions de clémence très-injustes, fut faire céder dans ce moment le panchant qu'elle avoit à la douceur; au devoir de la justice. Elle ne dit qu'un mot à l'Archevêque, mais d'un ton qui ne lui permit pas de repartir. *Monsieur l'Archevêque, lui dit-elle, la plus grande grace que vous pouvez attendre de moi sur ce que vous me demandez,*

*c'est*



*c'est d'oublier que vous m'en avez jamais parlé.*

Le Roi voulant ménager le Clergé du Royaume, & sur tout la Cour de Rome, qui par considération pour la Maison d'Autriche, refusoit de recevoir ses Ambassadeurs, changea la peine de l'Archevêque & du Grand Inquisiteur, en prison perpetuelle. On publia peu de tems après, que l'Archevêque étoit mort de maladie, accident assez ordinaire à certains prisonniers d'Etat, que la politique ne permet pas de faire monter sur un échafaut. On fut long-tems à la Cour de Madrid sans pouvoir démêler par quel moyen le Roi de Portugal avoit découvert cette conjuration, & ce ne fut que par une nouvelle conspiration, qui se tramoit en même tems contre le Roi d'Espagne, que ce Prince connut celui qui avoit fait passer à Lisbonne les premiers avis des desseins de l'Archevêque de Brague.

Le Roi de Portugal entretenoit toujours, comme nous avons dit, une étroite relation avec les ennemis de la Monarchie Espagnole. Ses Ports étoient ouverts aux flottes de France

& d'Hollande; il avoit un Résident à Barcelone & parmi les Révoltez de Catalogne, & il s'appliqua à exciter de nouveaux troubles dans le cœur même de l'Espagne, qui laissaient moins d'attention à Philippe IV. pour les affaires de Portugal. Le nouveau Roi avoit déjà jetté quelques semences de rebellion dans l'esprit du Duc de Medina Sidonia son beau-frere; le Marquis Daïamonté, Seigneur Castillan, & leur confident mutuel, acheva de le séduire; il étoit proche parent de la Reine de Portugal & du Duc de Medina; ses Terres situées à l'embouchure de la Guadiane, & proche les frontieres de Portugal, favorisoient le commerce secret qu'il entretenoit avec cette Cour, & il espéroit augmenter sa fortune, & trouver son élévation dans celle de ces deux Maisons. C'étoit un homme hardi, entreprenant, mécontent du Ministre, & prévenu de cette indifférence pour la vie, si nécessaire à ceux qui tentent de hautes entreprises.

Il écrivit secrètement au Duc de Medina-Sidonia, pour le féliciter sur la découverte de la Conjuración de l'Archevêque, qui avoit pensé faire  
périr

périr la Reine sa sœur & toute la Maison Royale, & il lui insinuoit en même tems, combien il devoit souhaiter que le nouveau Roi pût conserver une Couronne qui devoit passer un jour sur la tête de ses neveux ; que le Portugal contigu à la Castille, lui assureroit un azile dans les tems fâcheux & sur tout pendant le Ministère du Comte-Duc, dont la politique superbe & absolue n'avoit pour objet que l'abaissement des Grands ; il ajouta qu'il n'étoit pas même sur que ce Ministre, quoique son parent, lui laissât long-tems le Gouvernement d'une grande Province si voisine du Portugal ; que c'étoit un sujet digne de ses réflexions, & que s'il vouloit qu'il achevât de lui communiquer celles qu'il avoit faites de son côté, il lui envoyât un homme de confiance, avec lequel il pût s'ouvrir avec sûreté.

Le Duc de Medina-Sidonia, naturellement vain & superbe, & qui n'avoit vu qu'avec une jalousie secrète l'élévation de son beau-frere, comprit bien que la lettre du Marquis cachoit de plus hauts desseins, il fit partir aussi-tôt un certain Louis de Castille

le son confident, pour conférer avec lui. Le Marquis ayant vu sa lettre de créance, s'ouvrit sans peine, & après lui avoir fait voir avec quelle facilité le Duc de Bragance s'étoit emparé de la Couronne de Portugal; il lui dit que le Duc de Medina ne trouveroit jamais une conjoncture plus favorable pour assurer la fortune de sa maison, & la rendre indépendante de la Couronne d'Espagne.

Il lui représenta que le Roi étoit épuisé par la Guerre qu'il soutenoit depuis si long-tems contre la France & la Hollande, que la Catalogne seule occupoit ses principales forces, qu'il falloit faire soulever l'Andalousie & porter la Guerre jusques dans le centre du Royaume; que le peuple toujours avide de la nouveauté, & d'ailleurs accablé d'impôts, changeroit avec plaisir de Souverain, que le Duc de Medina n'étoit pas moins aimé dans son Gouvernement, que celui de Bragance dans le Portugal, qu'il devoit seulement s'appliquer à gagner les Gouverneurs particuliers qui étoient sous ses ordres, sans cependant leur confier le secret de ses desseins, qu'il mît ses créatures dans les postes les plus importants,

importans, qu'il lui feroit aisé ensuite de s'assurer des Gallions qu'on attendoit incessamment des Indes ; que l'argent dont ils étoient chargez serviroit à soutenir la Guerre, & que pour faciliter à l'exécution de ce projet, le Roi de Portugal feroit entrer dans Cadix, de concert avec lui, une flotte considérable, composée de ses Vaisseaux & de ceux de ses aliez, & chargée de troupes de débarquement, qui acheveroit de soumettre ceux qui s'opiniâtroient mal-à-propos à vouloir conserver une fidélité inutile au Roi d'Espagne.

Le confident du Duc de Médina lui ayant rendu compte de son voyage, ce Seigneur se laissa éblouir par l'éclat d'une Couronne. Il étoit maître des forces de terre & de mer comme Capitaine Général de l'Océan & Gouverneur de toute la Province, il y possédoit en propre des Villes considérables & de grandes terres, tout cela lui donnoit une autorité presque absolue, & il crut dans les premiers mouvemens de son ambition, qu'il ne lui manquoit que la volonté d'être Roi, pour mettre une Couronne sur sa tête,



tête, pour ne reconnoître aucune autorité supérieure dans l'Andalousie.

Il renvoya aussi-tôt Louis de Castille au Marquis Daïamonté, pour l'assurer qu'il entroit dans ses vûes, pour prendre avec lui des mesures plus précises par rapport sur tout à la Cour de Portugal. Il s'appliqua en même tems à s'assurer de ses créatures, & à s'en faire de nouvelles ; il laissoit échaper des plaintes contre le Gouvernement, il plaignoit les soldats qui n'étoient point payez, & le peuple qui étoit accablé d'impôts.

Le Marquis Daïamonté instruit de sa disposition, ne songea plus qu'à réduire leurs projets<sup>v</sup> dans un plan fixe & déterminé ; il étoit question d'en conférer avec le Roi de Portugal, le Marquis trop connu sur les frontieres, n'osa passer dans ce Royaume, il jeta les yeux pour une négociation si délicate, sur un Moine intrigant, attaché de tout tems à sa fortune, & dont l'habit si révééré dans ces pays d'Inquisition, laissoit moins d'attention à ses démarches. Ce Religieux de l'Ordre de Saint François, & appellé le Pere Nicolas de Velasco, passa à Castro-Marin, premiere ville du Portugal,

sous

sous prétexte d'y venir traiter de la rançon d'un Castillan qui y étoit prisonnier. Le Roi de Portugal, de concert avec le Marquis Daïamonté, le fit arrêter comme un espion, & on le fit venir à Lisbonne chargé de chaînes & comme un criminel que les Ministres vouloient interroger eux-mêmes ; on le jeta dans une prison où il étoit gardé avec une sévérité apparente ; on le relâcha peu après, sous prétexte qu'il n'étoit entré dans le Royaume, que pour traiter de la liberté de l'Officier Espagnol, & on lui permit même de venir au Palais solliciter, afin qu'il pût conférer avec les Ministres, sans se rendre suspect aux espions secrets de la Cour de Madrid.

Le Roi le vit plusieurs fois, & l'assura pour récompense de ses soins de le faire Evêque : le Cordelier ébloui de cette espérance ne partoit plus du Palais, il faisoit sa Cour à la Reine, il obsédoit les Ministres, il entroit même dans les intrigues des Courtisans, il vouloit qu'on s'apperçut de son crédit & de sa faveur, & sans révéler expressément le fond de la négociation, il en trahissoit le secret par des manières

res fastueuses & indiscrettes. Le Courtisan attentif, & toujours jaloux de la faveur naissante, démêla bientôt que sa prison n'avoit été qu'un prétexte pour l'introduire à la Cour ; on publioit différentes conjectures sur le sujet de son voyage, & un Castillan qui étoit prisonnier à Lisbonne en pénétra tout le secret.

Ce Castillan, appelé Sanche, étoit créature du Duc de Medina-Sidonia ; il faisoit la fonction de Trésorier de l'armée avant la dernière révolution. Le nouveau Roi l'avoit fait arrêter, comme tous les Castillans qui se trouverent alors à Lisbonne, & il gémissoit dans une dure captivité, il n'eut pas plutôt appris le nouveau crédit du Cordelier, son pays & sa conduite, qu'il soupçonna qu'il n'étoit à la Cour que pour y ménager quelque intrigue, & il fonda sur ce soupçon le projet de sa liberté ; il écrivit à ce Religieux pour implorer sa protection, & en des termes respectueux & propres à flater sa vanité, il se plaignoit par sa lettre de ce que le Roi de Portugal retenoit si long-tems dans une dure prison un serviteur & une créature du Duc de Medina son beau-frere, & pour répandre

pandre quelque vrai-semblance sur ce qu'il avançoit, il envoya au Cordelier un grand nombre de lettres qu'il avoit reçues de ce Seigneur avant la révolution, & dans lesquelles il lui recommandoit différentes affaires, avec cette confiance, & la supériorité que lui donnoient son rang & la protection dont il l'honoroit.

Le Cordelier répondit en peu de mots à Sanche, qu'il n'avoit rien en plus grande recommandation que les intérêts de ceux qui appartenoient au Duc de Medina, qu'il alloit travailler à lui procurer sa liberté, & qu'il lui recommandoit seulement le secret. L'adroit Castillan, pour se rendre moins suspect, attendit quelque tems l'effet de ses promesses, il lui écrivit ensuite pour lui représenter qu'il y avoit sept mois qu'il gémissoit dans la captivité, que le Ministre d'Espagne sembloit l'avoir oublié dans les fers, qu'on ne parloit ni de sa rançon, ni de son échange, & qu'il n'attendoit plus sa liberté que des soins qu'il en voudroit bien prendre.

Le Cordelier, qui se vouloit faire un nouveau mérite auprès du Duc de Medina, de la liberté de Sanche, la  
demanda

demanda au Roi, & l'obtint. Il fut tirer lui-même le Castillan de prison, & il lui offrit de le faire comprendre dans un passe-port que le Roi avoit accordé à quelques Domestiques de la Duchesse de Mantoue qui s'en retournoient à Madrid : Mais le rusé Castillan lui répondit que la ville de Madrid étoit devenuë pour lui une terre étrangere, qu'il ne pouvoit paroître à la Cour sans s'exposer à rentrer dans une nouvelle prison, que le Ministre sévère & inexorable ne manqueroit pas de lui demander un compte rigoureux de sa recepte, quoique dans la révolution on eût pillé sa Caisse, & qu'on ne lui eût pas même laissé ses Regîtres, & il ajouta pour pressentir le Cordelier, qu'il ne respiroit qu'à se voir auprès du Duc de Medina son patron, & que ce Seigneur étoit assez puissant pour faire sa fortune, sans qu'il fût obligé de sortir de l'Andalousie.

Le Religieux ayant besoin d'une voye sûre pour rendre compte au Marquis Daïamonté de sa négociation, & pour recevoir de nouveaux ordres, jetta les yeux sur le Castillan, qui affectoit de paroître inviolablement attaché



taché aux intérêts du Duc de Medina, il le garda quelque tems, sous prétexte de lui ménager un passe-port, mais en effet pour l'observer & s'assurer de sa fidélité ; le commerce fréquent qu'ils avoient, forma insensiblement une liaison étroite entr'eux ; le Castillan, plus habile, s'en servit pour tirer un secret qui échapa au Cordelier par vanité. Ce Religieux, pour le persuader de l'étendue de son crédit & de la considération qu'on avoit pour lui, ne put s'empêcher de lui dire qu'il le verroit bien-tôt sous un autre habit, qu'il étoit assuré d'un Evêché, & qu'il ne désespéroit pas même de se voir revêtu de la Pourpre Romaine. Sanche, pour achever de lui arracher son secret, affectoit de n'en rien croire ; son incrédulité apparente piqua le Cordelier, & que direz-vous, ajouta-t'il, quand vous verrez une Couronne sur la tête du Duc de Medina ? Sanche par des doutes affectez le conduisit peu à peu jusqu'à l'obliger à lui faire une entière confidence de ses desseins. Le Cordelier lui avoua enfin qu'il étoit chargé d'une négociation, où des Rois entroient, qu'il verroit au premier jour

le

le Duc de Medina Souverain de l'Andalousie, que le Marquis Daïamonté conduisoit cette grande affaire ; que c'étoit à ce Seigneur Castillan que le Roi de Portugal étoit redevable de la découverte de la dernière conspiration, que les Espagnés alloient entièrement changer de face, & qu'à son égard, il pouvoit l'affurer d'une fortune considérable, s'il vouloit seulement se charger de rendre au Duc & au Marquis les lettres qu'il lui confieroit. Sanche, charmé de se voir maître d'un secret si important, lui renouvela les assurances qu'il lui avoit données plusieurs fois de son attachement aux intérêts du Duc de Medina. Il prit les lettres du Cordelier, & il lui assura que si on le jugeoit à propos, il se tiendrait heureux d'en rapporter lui même la réponse. Il partit pour l'Andalousie ; mais il ne fut pas plutôt sur les terres d'Espagne, qu'il prit la route de Madrid. Il fut droit en arrivant chez le Ministre, auquel il fit dire que Sanche Trésorier de Portugal, échapé des prisons de l'Usurpateur, avoit une affaire de conséquence à lui communiquer.

Le

Le Comte-Duc, naturellement superbe, & de difficile accès, lui fit dire de revenir aux jours ordinaires d'Audience. Sanche rebuté si durement, s'écria, qu'il falloit absolument qu'il lui parlât, qu'il y aloit du salut de la Monarchie, & il prit le Ciel à témoin de sa fidélité, & de la diligence qu'il avoit apportée pour en avertir le Ministre.

Ce discours véhément étant rapporté au Comte-Duc, il commanda qu'on le laissât entrer ; Sanche se jetta à ses pieds, & lui dit que l'Etat étoit sauvé puisqu'il étoit parvenu en sa présence ; il lui rendit compte de la maniere dont il avoit été arrêté dans la dernière révolution : il passa ensuite à la conjuration du Duc de Medina-Sidonia ; il lui en dévelopa tous les projets, les liaisons avec le Roi de Portugal, le dessein de s'emparer des Gallions, de livrer Cadix aux ennemis de la Couronne, & de tourner contre le Roi même, les armes qu'il commandoit en Andaloufie pour son service ; & pour justifier tout ce qu'il avançoit, il lui remit différentes Lettres du Cordelier, écrites en chiffre, au Marquis Daïa-monté,

monté, & au Duc de Medina, & qui contenoient le plan de la conspiration.

Le Comte-Duc parut d'abord consterné d'une nouvelle si surprenante, il resta quelque tems sans dire mot, mais après s'être remis, il prit un air plus gracieux, qu'il ne l'avoit ordinairement, il loua Sanche de sa fidélité envers son Roi, & il ajouta qu'il méritoit une double récompense pour avoir découvert de si pernicious desfeins, & pour n'avoir pas balancé à les découvrir au plus proche parent du chef même de la conspiration ; il le fit conduire ensuite dans un appartement séparé, avec ordre de ne le laisser parler à qui que ce soit, & il passa aussi-tôt chez le Roi, auquel il rendit compte de tout ce qu'il venoit d'apprendre, & il lui présenta en même tems les Lettres du Cordelier.

Philippe fut frappé d'une si noire trahison, il y avoit long-tems que la fierté extraordinaire des Guzmans lui étoit suspecte & odieuse, & songeant en même tems à la perte récente du Portugal, qu'il attribuoit à l'ambition de la Duchesse de Bragance, il ne put s'empêcher de dire à son Ministre par une espèce de reproche, que

que tous les malheurs de l'Espagne venoient de sa maison. Ce Prince ne manquoit ni de pénétration ni de délicatesse dans l'esprit ; mais il aimoit les plaisirs & haïssoit les affaires, toute attention lui étoit pénible, & il eût volontiers abandonné une partie de ses Etats, pourvu qu'on lui eût laissé toute son oisiveté : ainsi après avoir évaporé sa colere, il remit les Lettres du Cordelier au Comte-Duc, sans les avoir décachetées, & il lui ordonna de les faire examiner par trois Conseillers d'Etat qui lui en feroient leur rapport.

C'étoit rendre le Ministre maître de cette affaire, il choisit pour instruire ce procès trois de ses créatures. On déchiffra les Lettres du Cordelier, Sanche fut entendu plusieurs fois. Il étoit question de le faire parler à la décharge du Duc de Medina, que le Ministre vouloit sauver ; il le fit appeler avant qu'il parût devant les Commissaires, & affectant ces manieres pleines de confiance, dont les Grands savent si bien se servir pour éblouir & pour gagner ceux dont ils ont affaire ; Comment, mon cher Sanche, lui dit-il, pourrons-nous justifier  
le



le Duc de Medina, d'une accusation qui ne roule que sur les Lettres d'un Moine inconnu, & qui vraisemblablement à été corrompu par nos ennemis, pour rendre suspecte la fidélité du Duc, qui sert si utilement le Roi dans sa Province d'Andalousie ?

Sanche pénétré de la vérité de la déposition, & qui craignoit peut-être qu'en l'afoiblissant, il ne se privât lui-même de la récompense qu'il espéroit, soutint toujours avec beaucoup de fermeté, qu'il y avoit une conspiration formée contre l'Etat, que le Duc en étoit le chef, le Marquis D'iamonté le principal négociateur, qu'il en avoit vu des Lettres entre les mains du Cordelier, & qu'inafailliblement on verroit l'Andalousie soulevée, si on ne prévenoit de bonne heure les mauvais desseins du Gouverneur de la Province.

Le Ministre, qui ne vouloit pas que cette affaire s'aprofondît, prit son tems pour en parler au Roi; il dit à ce Prince qu'on avoit déchiffré les lettres du Cordelier, qui avoit été apparemment suborné pour perdre le Duc de Medina; que Sanche lui-même pouvoit avoir été trompé par

ce Moine intrigant ; qu'on ne produi-  
 soit ni lettres du Duc, ni témoins qui  
 déposassent formellement contre lui ;  
 & que toute cette accusation rouloit  
 sur des lettres qui pouvoient bien être  
 l'ouvrage de la calomnie ; que cepen-  
 dant, comme on ne pouvoit prendre  
 trop de précaution dans une affaire si  
 importante, qu'il croyoit qu'il falloit  
 tirer adroitement le Duc de son Gou-  
 vernement, où il n'auroit pas été aisé  
 de l'arrêter, faire entrer des troupes  
 dans Cadix avec un nouveau Com-  
 mandant, & s'assurer en même tems  
 du Marquis Daïamonté, & que s'ils se  
 trouvoient criminels, le Roi pourroit  
 alors les abandonner à toute la rigueur  
 de sa Justice.

Les conseils du Ministre étoient des  
 loix encore plus impérieuses à l'égard  
 du Prince, que pour le reste de ses  
 Sujets. Philippe, qui n'aimoit pas à  
 répandre du sang & d'un caractère  
 doux & paresseux, lui dit qu'il le lais-  
 soit maître de cette affaire. Le  
 Comte-Duc fit partir aussi-tôt Dom  
 Louis d'Haro son neveu, avec ordre  
 de dire au Duc, qu'innocent ou cou-  
 pable, il se rendit incessamment à la  
 Cour, qu'il étoit assuré de sa grace

H

s'il

s'il étoit criminel ; mais qu'il étoit perdu s'il différoit un moment de déférer aux ordres du Roi. Un autre courier fit arrêter le Marquis Daïamonté, & le Duc de Ciudadréal se jetta en même tems dans Cadix, à la tête de cinq mille hommes.

Le Duc de Medina fut accablé par cette nouvelle, il n'avoit point d'autre parti à prendre que celui d'obéir ou de se sauver en Portugal ; mais l'idée de passer le reste de sa vie comme un proscrit & dans un pays étranger, lui paroissoit indigne d'un homme de son rang. Il ne voyoit point de place pour lui en Portugal, & comme il connoissoit le pouvoir absolu que le Comte-Duc avoit sur l'esprit du Roi, il résolut de s'abandonner à la foi de ce Ministre ; il partit & il fit une si grande diligence, que cette prompte obéissance disposa le Roi à le croire innocent, ou à lui pardonner s'il étoit coupable.

Le Duc fut descendre chez le Ministre, & après en avoir reçu de nouvelles assurances de sa grace, il lui déclara le plan de la conjuration, dont il rejetta tout le projet sur le Marquis Daïamonté. Le Ministre l'introdui-  
fit

fit ſécètement dans le cabinet du Roi ; le Duc ſe jetta à ſes pieds, qu'il mouilla de ſes larmes, & dans cette poſture humiliante, il lui avoua ſon crime & lui demanda ſa grace dans les termes les plus touchans. Le Roi, naturellement doux, ſe laiffa attendre, il mêla ſes larmes à celles du Duc, & lui dit, qu'il donnoit ſa grace à ſon repentir, & aux prieres que lui en avoit fait le Comte-Duc d'Olivarez ; il le congédia enfuite, mais comme il n'étoit pas à propos de l'expoſer à une nouvelle tentation dans une conjoncture ſi délicate, il eut ordre de ſe tenir à la fuite de la Cour. On conſiſqua même une partie de ſes grands biens, qui n'avoient ſervi qu'à lui inſpirer des penſées d'indépendance ; & le Roi mit un Gouverneur & une garniſon dans la ville de Saint Lucar de Baraméda, réſidence ordinaire des Ducs de Medina-Sidonia.

Le Miniſtre, pour perſuader le Roi du repentir ſincere de ſon parent, propoſa à ce Seigneur de faire appeller en duel le Duc de Bragance ; le Duc de Medina parut d'abord ſurpris d'une pareille propoſition, il dit au Miniſtre que les loix divines & humaines défen-

doient le duel ; mais comme il vit que le Comte-Duc s'opiniâtroit dans son dessein, il ajouta qu'il auroit beaucoup de peine à en venir à ces extrémités avec son beau-frere, à moins que le Roi n'obtînt en sa faveur une Bulle du Pape, qui le mît à couvert de l'excommunication majeure dont l'Eglise punit les duélistes.

Le Ministre lui repartit qu'il n'étoit pas tems de s'arrêter à ces scrupules, qu'il devoit songer à mériter sa grace par une action d'éclat, & qui fit perdre au public le soupçon qu'on pourroit avoir de son intelligence avec les rebelles ; & il ajouta que s'il ne vouloit pas absolument se battre, qu'il suffisoit qu'il ne desavouât pas le Cartel qu'il prendroit soin de faire publier sous son nom. Le Duc, qui comprit bien que tout ce qu'on exigeoit de lui n'aboutiroit qu'à une comédie dont on vouloit amuser le peuple, consentit au Cartel ; le Comte-Duc le dressa lui-même. On en répandit un grand nombre de copies dans l'Espagne, en Portugal & même dans la plupart des Cours de l'Europe. Et nous le rapporterons ici comme une pièce singulière, qui convenoit mieux à



à un Chevalier errant, qu'à un Grand d'Espagne, & à un Seigneur revêtu de si grandes dignitez.



### DOM GASPAR ALONCO

Perez de Gusman, Duc de Medina-Sidonia, Marquis, Comte & Seigneur de Saint Lucar de Baraméda, Capitaine Général de la Mer Océane, côtes d'Andalousie, & des Armées de Portugal, Gentilhomme de la Chambre de sa Majesté Catholique.

### DIEU LE-GARDE.

*J*E dis que comme c'est une chose notoire à tout le monde, que la trahison de Juan de Bragance, jadis Duc, que l'on sache aussi la détestable intention avec laquelle il a voulu tacher d'infidélité la très-fidèle Maison des Gusmans, laquelle par tant de siècles est demeurée, & demeurera à l'avenir, en l'obéissance

béissance de son Roi & Maître, & vérifiée telle, par tant de sang de tous les siens répandu pour ce sujet. Ce Tyran a introduit dans l'esprit des Princes étrangers & dans celui des Portugais errans qui suivent son parti, pour mettre en crédit sa méchanceté, les animer en sa faveur, & me mettre mal, bien qu'en vain, dans l'esprit de mon Maître, [Dieu le garde] que je sois de son opinion; fondant & établissant sa conservation, sur le bruit qu'il en faisoit courir, & duquel il infectoit un chacun, se promettant que s'il pouvoit gagner ce point, que de faire douter au Roi d'Espagne de ma fidélité à son service, il ne trouveroit pas de ma part une si grande opposition qu'il la rencontre en tous ses desseins. Et pour y parvenir, il s'est servi d'un Frere Religieux, qui avoit été envoyé par le corps de la Ville Daïamonté à Castro-Marino en Portugal, pour délivrer un prisonnier lequel Frere ayant été amené prisonnier à Lisbonne, fut pratiqué pour dire que j'étois de son parti, publia même à cette fin quelques lettres qui le confirmoient, & que je donneroie libre entrée & faveur à toutes les Armées Etrangères qui viendroient aux côtes de l'Andalousie.

Tout

Tout cela afin de faciliter l'envoi du secours qu'il demandoit ausdits Princes étrangers, & plutôt à Dieu que cela fût. Je ferois le monde témoin de mon zèle & de la perte de leurs vaisseaux, comme ils auroient expérimenté par les ordres que j'avois laissez, s'ils eussent entrepris quelque chose de semblable.

Voilà bien quelques-uns de mes motifs, mais le principal sujet de mon déplaisir, est que sa femme soit de mon sang, lequel étant corrompu par cette rebellion, je désire le répandre, & me sens obligé de montrer à mon Roi & Maître, par cette action, le ressentiment que j'ai de la satisfaction qu'il témoigne avoir de ma fidélité, & la donner pareillement au public, pour le relever du doute qu'il a pu concevoir des fausses impressions qu'on lui a données.

C'est pourquoi je désie ledit Juan de Bragance, jadis Duc, comme ayant fausse la foi à son Dieu & à son Roi, & l'appelle à un combat singulier, corps à corps, avec parrain, ou sans parrain, ce que je remets à son choix, comme aussi le genre d'armes; la place sera près de Valence d'Alcantara, à l'endroit qui sert de limites aux deux Royaumes de Portugal & de Castille, où je l'attendrai quatre

vingt jours, à commencer dès le premier Octobre, & à finir le 19. Décembre de la présente année; les vingt derniers jours je serai en personne dans la dite place de Valence, & le jour qu'il me signifiera, je l'attendrai sur ces limites, lequel tems, bien qu'il soit long, je donne au dit Tyran, afin qu'il le puisse savoir, & la plupart des Royaumes de l'Europe, voire tout le monde, à la charge qu'il assurera, au désir des Cavaliers que je lui enverrai, une lieue avant dans le Portugal, comme je l'assurerai aussi à ceux qu'il enverra de sa part, une lieue dans la Castille, & me promets de lui faire entendre lors plus à plein l'infamie de l'action qu'il a commise. Que s'il manque à l'obligation qu'il a de Gentilhomme, de se trouver à l'appel que je lui fais, pour exterminer ce phantôme par les voyes qui seules me resteront en ceci, voyant qu'il n'aura pas la hardiesse de se trouver en ce combat, & de m'y faire paroître tel que je suis, & tel qu'ont toujours été les miens au service de leurs Rois, comme les siens, au contraire, ont été traîtres, j'offre dès à présent, sous le bon plaisir de Sa Majesté Catholique, (Dieu le Garde) à celui qui le tuera, ma ville de S. Lucar de Baraméda, Siège principal des Ducs de Medina-Sidonia & étant

étant prosterné aux pieds de sa dite Majesté, ne me donner point en cette occasion le commandement de ses armées, pour ce qu'il a besoin d'une prudence & d'une modération, que ma colere ne me pourroit dicter en cette occurrence: me permettant seulement que je la serve en personne avec mille chevaux de mes sujets, afin que ne m'appuyant lors que sur mon courage, non seulement je serve à la restauration du Portugal, & punition de ce rebelle; mais que ma personne & celle de mes troupes, en cas qu'il refuse mon appel, puissent amener mort ou prisonnier cet homme aux pieds de sa dite Majesté, & pour ne rien oublier de ce que pourra mon zèle, j'offre une des meilleures Villes de mon Etat, au premier Gouverneur ou Capitaine Portugais qui aura rendu quelque place de la Couronne de Portugal, trouvée tant soit peu importante au service de Sa Majesté Catholique, demeurant toujours trop peu satisfait de ce que je pourrai faire pour sa Majesté, puisque tout ce que j'ai, je le tiens & le dois à Elle, & à ses glorieux ancêtres.

Fait à Toledé le 29. de  
Septembre 1642.



Le Duc de Médina, en exécution de son Cartel, ne manqua pas de se rendre sur le champ de bataille, il y parut armé de toutes pièces & escorté par Dom Juan de Garrai, Mestre de Camp Général des troupes Espagnoles ; on fit les chamades & les appels ordinaires, sans qu'ils parût personne de la part du Roi de Portugal. Ce Prince étoit trop sage pour faire un personnage dans cette Comédie, & quand même l'affaire auroit été plus sérieuse, il ne convenoit pas à un Souverain de se commettre avec un sujet de son ennemi.

Pendant que le Ministre d'Espagne amusoit le public par ce vain spectacle, il songeoit en même tems à faire retomber sur le Marquis Daïamonté l'indignation du Prince & toute la rigueur des Loix. Ce Seigneur avoit été arrêté, il étoit question d'en tirer un aveu de son crime : il le flata de l'espérance de sa grace, & il lui fit dire qu'il ne tiendrait qu'à lui d'éprouver, comme le Duc de Medina, la clemence du meilleur Roi du monde. Mais que les Souverains, semblables à Dieu, dont ils sont sur la terre la plus vive image, n'accordoient le pardon des  
fautes

fautes qu'au repentir sincere, & à une confession ingénue de ceux qui avoient manqué à leur devoir.

Le Marquis séduit par ces promesses, & sur tout par l'exemple du Duc son complice, signa tout ce qu'on voulut, on se servit de sa propre confession pour lui faire son procès; il fut condamné à perdre la tête. Ses Juges lui prononcèrent sa Sentence le soir, il l'écouta avec une tranquillité surprenante, & sans se plaindre ni du Duc ni du Ministre. Il soupa ensuite comme à l'ordinaire, il passa toute la nuit dans un profond sommeil, il falut que ses Juges le fissent éveiller pour aller au supplice, il y marcha sans dire un seul mot, & il mourut avec une fermeté digne d'une meilleure occasion. Telle fut la fin d'une conspiration dont le Roi d'Espagne n'échapa que par un heureux hazard, ou pour mieux dire par un ordre de la Providence, qui ne permet pas que tous les crimes soient heureux.

Le Roi de Portugal voyant ce projet manqué, ne songea plus qu'à se maintenir sur le Trône à force ouverte, & par le secours de ses Alliez. La France l'assista puissamment, cette

Couronne se faisoit un mérite de protéger la plus ancienne branche de la dernière race de ses Rois, & d'ailleurs cette guerre étrangère caufoit une diversion utile, & occupoit une partie des forces de l'Espagne.

Les Portugais remportèrent différens avantages sur les Espagnols, qu'ils éloignèrent toujours de leurs frontières. Le Roi de Portugal eut pu même pénétrer dans la Castille, s'il eût eu de plus habiles Généraux, & un corps de troupes réglées, mais la plus grande partie de son armée n'étoit composée que de Milices, plus propres à faire des courses qu'à tenir la Campagne: ce Prince manquoit même souvent de fonds pour les payer, il avoit aboli la plupart des impôts à son avènement à la Couronne, pour se rendre plus agréable au peuple, & il eût été dangereux de les rétablir au commencement d'une nouvelle domination. Il ne laissa pas de soutenir la guerre contre les Espagnols pendant près de dix sept ans. L'Espagne n'avoit pas alors de plus habiles Généraux que le Portugal, l'une & l'autre nation se conserva plutôt par la foiblesse du parti contraire, que par  
ses

ses propres forces: & l'épuisement d'argent, où se trouva Philippe IV. à la fin de son règne, tint lieu de richesses au nouveau Roi de Portugal. Ce Prince mourut le 6. de Nov. de l'an. 1656. Les Portugais, au défaut de vertus plus éclatantes, forment son éloge, de sa piété & de sa modération. Les Historiens indifférens lui reprochent son peu de courage, & une extrême défiance de lui-même & des autres: qu'il étoit de difficile accès pour les Grands, familier & ouvert seulement avec ses anciens domestiques, & sur tout avec le Compagnon de son Confesseur. Ce qui paroît résulter de sa conduite, c'est que ce Prince, peu guerrier & tout occupé de ses exercices de dévotion, eut plutôt les bonnes qualitez d'un simple particulier que les vertus d'un grand Roi: & il ne dut sa Couronne qu'à l'animosité extrême des Portugais contre les Espagnols, & à l'habileté qu'eut la Reine sa femme de faire servir cette haine à l'élévation de sa Maison. Le Roi son mari la nomma par son testament pour Régente, persuadé, que celle qui par son courage l'avoit porté lui-même sur le Trône, sauroit bien  
s'y

s'y maintenir pendant la minorité de ses enfans. Il en avoit trois, deux garçons & une fille: l'ainé, appelé Dom Alphonse, avoit près de treize ans, quand il lui succéda, jeune Prince d'une humeur sombre, & qui étoit perclus de la moitié du corps. L'Infant Dom Pedro son frere n'avoit que huit ans: & l'Infante Donna Catharina, plus âgée que tous les deux, étoit née avant la révolution. Dom Alphonse fut montré au peuple & déclaré Roi dans les formes ordinaires, & la Reine prit le même jour la régence de l'État.

Cette Princesse eut bien souhaité d'en signaler les commencemens par quelque action d'éclat, mais ses Généraux étoient plus soldats que Capitaines, il n'y en avoit aucun dans le Portugal qui fût capable de fortifier une Place, ou de conduire un Siège. Le Conseil n'étoit pas rempli de plus habiles Ministres, les uns s'appliquoient bien plus à faire de grands discours sur les besoins de l'État, qu'à y remédier; d'autres, sans faire attention au peu de forces qu'il y avoit dans le Royaume, ne formoient que de vastes projets, & il ne sort souvent de ces  
suprêmes



suprêmes Conseils, que des desseins mal concertez, & suivis de mauvais succès.

De là vinrent les pertes considérables que les Portugais firent devant Olivença & Badajos, dont ils furent obligez de lever le Siège; ils s'étoient d'ailleurs brouillez avec les Hollandois au sujet du Commerce des Indes. Et la France par la Paix des Pyrénées sembla depuis s'être détachée de leurs intérêts. La Reine se voyoit sans alliance étrangere, sans troupes disciplinées, & sans habiles Généraux; mais on peut dire qu'elle trouva toutes ces choses dans la grandeur de son courage, le poids des affaires ne l'épouvanta point, la justesse & l'étendue de son esprit fournissoient à tout, il falloit, pour ainsi dire, une régence aussi agitée, pour faire éclater les grandes qualitez de cette Princesse, elle rapella toute l'autorité des Conseils dans sa personne, elle lisoit elle-même les dépêches, rien n'échappoit à ses soins & à sa prévoyance, & elle porta ses vues dans toutes les Cours de l'Europe, d'où elle pouvoit tirer du secours.

Ce

Ce fut par de si nobles soins qu'elle mit d'abord le Portugal en état de résister à toutes les forces de l'Espagne ; mais comme elle sentit bien dans la fuite qu'elle avoit besoin de troupes étrangères pour former les siennes, & sur tout d'un habile Général, elle jetta les yeux sur Frédéric Comte de Schomberg, Capitaine déjà célèbre par sa valeur & par sa capacité : cette Princesse eût bien voulu lui confier le commandement général de ses Armées, mais elle étoit obligée de ménager la fierté des *Gouverneurs des Armes*, qui n'auroient pas consenti aisément à recevoir les ordres d'un Chef étranger ; ainsi le Comte de Soure, son Ambassadeur en France, convint par son ordre avec le Comte de Schomberg, qu'il ne passeroit d'abord en Portugal qu'en qualité de Mestre de Camp général de l'armée, mais qu'il la commanderoit seul si le *Gouverneur des Armes* venoit à mourir ou à quitter son emploi.

Le Comte partit pour Lisbonne avec quatre-vingt Officiers, tant Capitaines que Subalternes, plus de quatre cens Cavaliers, tous vieux soldats, capables d'en former de nouveaux, & de

de les commander. Le Comte passa —  
 par l'Angleterre, il y vit le Roi 1661.  
 Charles II. nouvellement rétabli dans  
 ses Etats. Il avoit des ordres secrets  
 de la Régente de pressentir si ce Prin-  
 ce Protestant n'auroit point d'éloigne-  
 ment d'épouser l'Infante de Portugal.  
 Le Comte s'acquita avec adresse &  
 avec succès de sa Commission; il fit  
 désirer cette alliance au Roi & à Hyde  
 Chancelier d'Angleterre. La Reine  
 assurée de cette favorable disposition,  
 envoya dans ce Royaume le Marquis  
 de Sande, pour continuer la négocia-  
 tion. Le Roi d'Espagne, qui en vit  
 les conséquences, n'oublia rien pour  
 la traverser; il fit offrir à Charles  
 jusqu'à trois millions s'il vouloit épou-  
 ser une Princesse Protestante, & son  
 Ambassadeur lui proposa les Princesses  
 de Danemarc, de Saxe & d'Orange,  
 & il lui dit que le Roi son Maître ma-  
 rieroit comme sa fille, la Princesse  
 sur laquelle son choix tomberoit;  
 mais le Chancelier d'Angleterre re-  
 présenta si vivement au Roi, quel in-  
 térêt il avoit à maintenir la Maison de  
 Bragance sur le Trône, & à ne pas  
 souffrir que toutes les Espagnes fus-  
 sent sous la domination du même  
 Prince,

Prince, qu'il détermina Charles II. à épouser l'Infante: & on vit un Mini-  
31 Mai stre Protestant faire épouser à son Roi  
1662. une Princesse Catholique, pendant qu'un Prince de cette Communione, & qui affectoit par préférence le titre de Roi Catholique, offroit des trésors pour l'engager à ne se marier qu'avec une Princesse Protestante; tant il est vrai que la raison d'Etat est la première Religion des Souverains qui ne consultent que leur intérêt.

Le Roi d'Angleterre, en faveur de cette alliance, ménagea un Traité pour le Commerce entre les États Généraux & le Portugal, il fit passer depuis dans ce Royaume un corps considérables de troupes sous les ordres du Comte d'Inchequin, mais l'ayant rapellé, il ordonna aux Anglois d'obéir au Comte de Schomberg, en sorte que ce Seigneur, peu après son arrivée en Portugal, se vit commander les troupes de trois Rois. Ce n'est pas que les Portugais n'eussent leur Général, mais ce n'étoit qu'un vain titre dont on flatoit l'ambition de quelque Grand. Le Comte avoit la confiance de la Reine, & toute l'autorité; il s'en servit pour établir une  
exacte

exacte discipline dans l'armée, il apprit aux Portugais l'ordre qu'ils devoient tenir dans leurs marches, & l'art de se camper avec avantage, & il fit faire dans la suite des fortifications régulières à la plupart des Places frontières de ce Royaume, qui avant son arrivée étoient hors de défense.

La Régente ayant trouvé un Général si habile, poussa la guerre avec vigueur, ses armes eurent presque par tout d'heureux succès; jamais les troupes n'avoient été en si bon état ni si bien disciplinées; le peuple bénissoit son gouvernement, & la crainte & le respect tenoit les Grands dans une parfaite soumission; un état si heureux fut altéré par des chagrins domestiques & par des intrigues qui changerent toute la face de la Cour.

Pendant que la Régente travailloit avec tant de succès à affermir la Couronne sur la tête du Roi son fils, ce Prince s'en rendoit indigne par l'irrégularité de sa conduite, il avoit l'esprit bas, l'humeur sombre & farouche; l'autorité de la Reine sa mere lui étoit insupportable, il rejettoit avec mépris les avis de ses Ministres; il ne pouvoit souffrir la compagnie des Seigneurs.



Seigneurs qu'on avoit mis auprès de lui ; tout son plaisir étoit de s'entretenir avec des Nègres & des Mulâtres, ou avec de jeunes gens de la lie du peuple, il s'en étoit formé une petite Cour malgré tous les soins de son Gouverneur ; il les appelloit ses braves, c'étoit son escorte ordinaire, & il couroit la nuit avec eux les rues de Lisbonne, & insultoit tous ceux qui étoient assez malheureux de se trouver à son chemin.

Le dérèglement de son esprit avoit sa source dans une paralysie dont il avoit été attaqué à l'âge de quatre ans, & qui lui avoit laissé de fâcheuses impressions. On avoit dissimulé d'abord ses défauts, pour ne pas ajouter une éducation trop sévère à une enfance infirme, & dans l'espérance que le tems, en fortifiant le corps, adouciroit son esprit ; mais cette complaisance ne fit qu'augmenter son indocilité, sa santé devint à la vérité meilleure par le secours du tems & des remèdes ; les exercices les plus violens ne l'incommodoient point, il faisoit des armes & étoit fort bon homme de cheval ; mais son humeur fut toujours également féroce, il avoit plus d'emportement

portement que de raison, & l'âge ayant amené le tems des passions, il faisoit venir jusques dans le Palais des femmes perdues, & souvent il alloit les chercher lui-même dans des lieux de débauche, & il y passoit la plupart des nuits dans des plaisirs faciles & honteux.

La Régente pénétrée de douleur, jugea bien que de si grands dérèglemens feroient dans la suite tomber ce Prince du Trône, & même qu'il ruineroit par sa seule incapacité l'ouvrage de tant d'années, & le fruit de ses soins : elle songea plus d'une fois à le faire enfermer, & à mettre l'Infant en sa place. La crainte d'exciter une guerre civile, dont les Espagnols n'auroient pas manqué de profiter, fut la seule raison qui l'empêcha de tenter une action si hardie, elle se flata même de pouvoir ramener l'esprit du Roi en lui ôtant un certain Conti, fils d'un Marchand, dont il avoit fait son favori, & le Ministre de ses plaisirs. Il fut arrêté par son ordre, on l'embarqua aussi-tôt, & il fut conduit au Bresil, avec défense sous peine de la vie de revenir en Portugal. Le Roi parut d'abord consterné de l'éloignement de son

son favori, il affecta ensuite un air plus tranquille, il parut même plus docile, la Régente se savoit bon gré du parti qu'elle avoit pris, & ses Ministres & les Courtisans la félicitoient d'une entreprise qui avoit si heureusement réussi.

Mais la tranquillité apparente du Roi cachoit de profonds desseins, dont la Régente ne le croyoit pas capable, & cette Princesse, si habile à pénétrer dans le cœur des Courtisans les plus cachez, fut la dupe de la dissimulation d'un imbécile.

Le Roi avoit confié sa douleur au Comte de Castel-Melhor, Seigneur Portugais, d'une naissance illustre, habile Courtisan, & plein d'ambition, mais plus capable de conduire une intrigue de Cour que les affaires d'Etat. Le Comte se servit de cette ouverture pour prendre la place du favori, sous prétexte de plaindre sa disgrâce, & de vouloir contribuer à son retour. Il dit à ce Prince qu'il ne devoit se prendre qu'à lui-même du malheur de Conti, qu'il étoit Roi, qu'il y avoit même long tems qu'il étoit Majeur, & qu'il n'avoit qu'à témoigner qu'il vouloit régner, pour voir  
tomber

tomber le pouvoir de la Régente, & qu'il feroit revenir ensuite Conti son Favori, triomphant de la Reine même & de tous ses ennemis.

Le Roi flaté par des conseils si conformes à sa disposition, lui abandonna toute sa confiance ; leur liaison étoit cependant cachée, sa faveur étoit encore un fécet, le Comte avoit exigé du Roi cette précaution, pour ne pas se rendre suspect à la Reine ; cette Princesse ne laissa pas de s'appercevoir de son nouveau crédit, & l'ayant rencontré à la suite du Roi, elle l'arrêta par le bras, & le regardant avec cet air de Majesté qui faisoit trembler tout le monde : *Comte, lui dit-elle, je suis bien instruite que le Roi prend créance en vous, s'il fait quelque chose contre ma volonté, vous m'en répondrez sur votre tête.*

Le Comte ne repartit au discours menaçant de la Reine, que par une profonde révérence, & suivit le Roi qui l'appelloit. Il ne se vit pas plutôt seul avec ce Prince, qu'il lui rendit compte de ce que la Reine lui avoit dit, il ajouta, qu'il étoit à la veille d'éprouver le même sort que Conti, mais qu'il s'en consoleroit, s'il voyoit son

son Maître affranchi d'une Régence si impérieuse, & qui ne lui laisseroit jamais que le vain titre de Roi, sans puissance & sans autorité.

Ce discours artificieux jetta le Roi dans des emportemens extraordinaires, il vouloit aller sur le champ demander lui-même à la Régente les Sceaux de l'Etat, qui sont la marque de l'autorité souveraine : mais le Comte qui connoissoit sa foiblesse, & l'empire que la Reine avoit pris sur son esprit, lui conseilla de se retirer à Alcantara sans la voir, & delà, d'envoyer des Couriers aux Magistrats de Lisbonne, & aux Gouverneurs des Provinces, pour faire savoir qu'il avoit pris en main le Gouvernement de ses Etats. Ce Prince par son conseil se travestit le soir, & suivi du Comte seul & de ses amis, il arriva la nuit à Alcantara ; il écrivit le lendemain aux Secrétaires d'Etat de se rendre auprès de lui, il manda la garde Allemande, & il fit savoir dans tout le Royaume que la Régence de la Reine sa mere étoit expirée par sa majorité.

La plupart des Seigneurs de la Cour se rendirent aussi-tôt à Alcantara ; la Cour de la Reine fut déserte,  
&



& elle s'apperçut bientôt qu'une autorité empruntée, ne subsiste qu'autant qu'elle est soutenue par la puissance légitime.

Cependant cette Princesse ne s'abandonna pas elle-même, & la manière noble & généreuse, dont elle se dépouilla de la souveraine puissance, fit voir qu'elle méritoit de régner plus long-tems, & qu'elle n'avoit même prolongé sa Régence que pour le bien de l'Etat. Elle écrivit un billet au Roi son fils, pour lui mander qu'il ne devoit pas s'emparer de son propre Trône d'une manière furtive & comme un Usurpateur, qu'il se rendit au Palais le lendemain, & que dans une Assemblée des Grands & des principaux Magistrats de la Ville, elle lui remettroit entre les mains les Sceaux & le Gouvernement de ses Etats. Le Roi revint à Lisbonne, & la Reine, en exécution de sa parole, convoqua les Grands du Royaume, les Titulaires & les Chefs d'Ordre, & en leur présence, prenant les Sceaux renfermez dans une bourse : *Voilà*, dit-elle en les présentant au Roi, *les Sceaux qui m'ont été confiés avec la Régence de vos Etats, en vertu du Testament du feu Roi Mon-*

I . seigneur ;

*seigneur ; je les remets entre les mains de Votre Majesté, avec l'autorité qui les accompagne, & je prie Dieu que tout réussisse sous votre conduite comme je le désire.* Le Roi les prit & les donna au Secrétaire d'Etat ; l'Infant & tous les Grands furent baiser les mains de ce Prince, qu'ils reconnurent de nouveau pour leur Souverain.

La Reine avoit déclaré que dans six mois elle se retireroit dans un Couvent, & avoit pris ce terme pour voir quel train prendroit le Gouvernement. Le Favori, qui redoutoit la grandeur de son génie & le pouvoir si naturel d'une mere sur l'esprit de son fils, engagea le Roi à lui faire plusieurs incivilités, pour l'obliger à précipiter sa retraite. La Reine, naturellement fière & hautaine, ne put souffrir ce manque de respect. Elle se jeta dans un Couvent ; défabusée alors des vaines grandeurs de la terre, elle ne parut plus occupée que de celles que les hommes ne peuvent ôter ; à peine vécut-elle un an dans sa retraite, elle mourut le 18. de Février de l'année 1663. Princesse d'un génie supérieur, & qui eut les vertus de l'un & de l'autre sexe ; elle fit éclater  
sur

sur le Trône toutes les grandes qualitez d'une Souveraine, & il sembla qu'elle eût oublié dans sa retraite, qu'elle eût jamais régné.

Le Roi n'étant plus retenu par l'autorité de cette sage Princeſſe, s'abandonna ouvertement à son humeur féroce. Il attaquoit de nuit avec ses braves tout ce qu'il rencontroit dans les rues, & il chargeoit même souvent le Guet & ceux qui veillent à la sûreté publique. Il ne sortoit jamais la nuit, qu'on ne publiât le lendemain différentes histoires tragiques : on redoutoit sa rencontre comme celle d'une bête féroce, qui seroit échappée de ses liens. Le Comte de Castel-Melhor dissimuloit des désordres qui faisoient le fondement de son autorité, aussi bon Courtisan que peu habile Ministre ; fier dans les bons succès, abattu & sans ressource dans la mauvaise fortune. Le Portugal ne se soutenoit que par la foiblesse de l'Espagne.

Le Roi Dom Alphonse, dont le pouvoir ne s'étendoit pas plus loin que l'étendue de son Palais, abandonnoit à son Favori le Gouvernement de tout le Royaume, & ne retenoit de la souveraine puissance que la liberté de

faire impunément toutes les extravagances qu'il imaginoit.

Les Espagnols se flatterent de réduire aisément le Portugal, gouverné par un Prince furieux & imbécile. Ils mirent une armée considérable sur pied, & à la tête, Dom Juan d'Autriche, fils naturel de Philippe IV. Le Roi de Portugal lui opposa le Comte de Schomberg, quoique le Comte de Villa-Flor eût le titre de Général. Le Roi de Portugal fut uniquement redevable de la conservation de sa Couronne au Comte de Schomberg. Ce grand Capitaine remporta différentes victoires sur les Castillans ; & on peut dire qu'il eut encore moins de peine à les vaincre, que l'opiniâtreté du Général Portugais, qui jaloux de sa gloire, traversoit tous les desseins qui pouvoient l'augmenter : mais le Général François avoit la confiance de la Cour, & sur tout celle des troupes, qui suivoient avec plaisir un Commandant que la victoire n'abandonnoit jamais.

Le Ministre s'attribuoit toute la gloire de ces heureux succès, quoiqu'il n'y eût guères d'autre part, que d'être le premier à qui on en adressoit  
les

les nouvelles. Son crédit augmentoit tous les jours, il jouissoit de l'autorité souveraine sous le nom du Roi. Il gouvernoit ce Prince comme une machine dont il faisoit agir les ressorts à son gré & suivant ses intérêts : il se servoit de son humeur violente, pour perdre sur de faux rapports ceux qui lui étoient suspects ; c'est ainsi qu'il se défit de la plupart des Ministres de la Régente, & il les fit remplacer par des gens qui lui étoient entièrement dévouez. Le Conseil & toute la Cour changerent de face, & on ne s'y maintenoit qu'autant qu'on étoit utile ou agréable au Ministre. Il eut même l'adresse de faire exiler de nouveau Conti, ce premier Favori de son Maître, & que ce Prince avoit fait revenir depuis peu du Bresil. Conti lui étoit redoutable, par l'inclination que le Roi conservoit pour lui, il n'eut pas plutôt appris qu'il étoit débarqué, qu'il lui fit faire défense d'approcher de la Cour ; & il lui en envoya l'ordre par le même courier que le Roi avoit dépêché pour lui marquer la joye de son retour. Ce malheureux Prince, esclave de son Ministre, n'osoit le voir qu'en secret, & le Comte,



pour rompre entièrement un commerce qui auroit pu ruiner sa fortune, fit accuser Conti d'être complice d'une conspiration contre le Prince, dont il n'y avoit n'y preuves n'y témoins, & qui manquoit même de vraisemblance, mais qui lui servit de prétexte pour perdre son rival.

Le Ministre défait de Conti, tourna ses vûes du côté de l'Infant Dom Pedro frere du Roi, ce jeune Prince de venoit grand, ses inclinations paroissoient nobles, & il attiroit l'estime & les vœux de tous les Portugais, par la régularité de sa conduite, & par la comparaison qu'on en faisoit avec celle du Roi.

Le Comte mit son frere dans la maison de l'Infant, dans la vue qu'il pourroit s'emparer de bonne heure de sa confiance, & que par son moyen il gouverneroit les deux freres en même tems; le jeune Prince reçut bien le frere du favori, il le traitoit même avec distinction, mais il ne lui donna aucune part dans sa faveur, la place étoit prise; la Régente, qui avoit toujours regardé l'Infant comme l'unique soutien de la Maison Royale, avoit mis de bonne heure auprès de lui  
les

les meilleures têtes du Royaume ; de sages Gouverneurs & des amis fideles firent envisager à ce jeune Prince qu'il n'étoit pas impossible qu'il ne montât sur le Trône, si le Roi continuoit dans ses dérèglemens ; & on lui laissa entrevoir qu'il n'étoit pas bien sur que son frere pût jamais avoir des enfans : mais on lui fit appréhender en même tems le crédit & les artifices du Comte, si intéressé par sa propre grandeur, à faire durer le règne d'Alphonse. Ces vûes différentes formèrent insensiblement deux caballes à la Cour ; celle du Comte étoit la plus nombreuse, & il avoit pour lui tous ceux qui s'attachent indifféremment à la source des graces ; mais les anciens Ministres, qui prévoyoit qu'un gouvernement aussi violent que celui du Roi, ne pourroit pas durer long-tems, & les plus grands Seigneurs du Royaume, qui ne pouvoient se résoudre à plier sous l'autorité du Favori, faisoient leur Cour à l'infant, comme à l'héritier présomptif de la Couronne.

Le Comte, qui s'apperçut que le parti qui lui étoit opposé ne se soutenoit que par les bruits que ses ennemis

répandoient de l'infirmité du Roi, résolut de le faire tomber par le mariage de ce Prince. Ce fut par son conseil qu'il fit demander à la France pour femme, Marie-Elisabeth-Françoise de Savoye, fille de Charles Amédée, Duc de Némours, & d'Elisabeth de Vendôme ; cette Princesse lui fut accordée ; César d'Estrées, son oncle à la mode de Bretagne, Evêque & Duc de Laon, & si connu dans toute l'Europe, sous le nom illustre du Cardinal d'Estrées, la conduisit en Portugal. Ce Prélat étoit accompagné du Marquis de Ruigni, Ambassadeur extraordinaire de France, & d'un grand nombre de Gentils-hommes & de personnes de qualité, amis & serviteurs de la Maison de Savoye, ou attachez par différens engagements à celles de Vendôme & d'Estrées.

La cérémonie de ce mariage se fit avec la magnificence ordinaire en pareilles fêtes ; toute la Cour admira la rare beauté de la jeune Reine, l'Infant en parut vivement touché, le Roi seul étoit insensible à ses charmes ; & on ne fut pas long-tems sans soupçonner, que la qualité de Reine & de femme du Roi, n'étoit qu'un vain titre,

tre, dont on tâchoit de couvrir la foiblesse de ce Prince.

Le Ministre s'étoit flaté de gouverner cette jeune Princeesse avec le même empire qu'il faisoit le Roi son Maître, il eut d'abord pour elle de grands égards, mais il ne fut pas long-tems sans s'appercevoir, que cette Princeesse avoit le courage trop haut, pour vouloir dépendre d'un de ses sujets. Le Ministre, pour s'en venger, ne perdoit aucune occasion de lui faire sentir son pouvoir. On lui cachoit avec soin les affaires d'Etat ; celles des particuliers, auxquelles il paroissoit qu'elle prît part, ne manquoient jamais d'échouer, c'étoit un titre d'exclusion pour le Ministre que la recommandation de la Reine. On commença ensuite à ne payer ni ses pensions ni celles de sa maison, sous prétexte que les charges de l'Etat & les besoins de la guerre consommoient tous les fonds du Trésor Royal. Et le Roi, que son Favori tenoit par les cordons & qu'il lâchoit contre ceux qui lui étoient désagréables, fit des brusqueries si violentes à l'Infant & à la Reine, qu'on la vit plusieurs fois

fortir de l'appartement du Roi baignée de ses larmes.

Sa beauté, ses malheurs, les plaintes que répandoient les Dames du Palais, & ses Officiers qu'on ne payoit plus, lui attirerent la compassion de tous ceux qui n'étoient pas esclaves de la faveur, ce fut un troisième parti qui se forma à la Cour: on ne parloit que de la stérilité de la Reine, quoi qu'il n'y eût pas encore un an qu'elle fut mariée.

On prit soin d'augmenter les soupçons du public, au sujet d'une porte que le Roi avoit fait ouvrir à la ruelle du lit de la Reine, & dont lui seul cependant se reserva la clef. La Reine parut allarmée d'une nouveauté, qui exposoit, disoit-elle, sa vertu & sa gloire. Ses partisans publioient que le Ministre vouloit que le Roi eût des enfans à quelque prix que ce fût, & qu'il se flatoit à la faveur de cette porte mystérieuse, de couvrir la honte du Prince aux dépens de l'honneur de la Reine.

Cette Princesse découvrit à son Confesseur les scrupules de sa conscience; il en fit confidence par son ordre au Confesseur de l'Infant. Ces deux Religieux



ligieux leur proposèrent d'agir de concert dans une conjoncture si délicate, & où ils avoient l'un & l'autre de si grands intérêts, quoi-qu'en apparence opposez. Leurs créatures convinrent qu'il n'étoit pas impossible de les concilier : on fit revivre les premiers desseins de la Régente. Ces deux caballes se réunirent, & ne formèrent plus dans la suite qu'un même parti ; la Reine eut même l'habileté d'y faire entrer le Comte de Schomberg qui étoit à la tête de l'armée ; & l'Infant, qui ne mettoit point de bornes à ses desirs ni à ses espérances, s'assura en même tems des premiers Magistrats de la Ville, & de tous ceux qui avoient du crédit parmi le peuple.

Le Roi par lui-même n'étoit qu'un vain phantôme de la Royauté & aisé à détruire, mais il étoit soutenu par un Ministre adroit, ambitieux, & qui faisoit faire valoir ce nom si respectable de Souverain. Il étoit question avant toutes choses d'arracher du Palais un homme si habile, & qui ne se desfaîroit, que le plus tard qu'il pourroit, du gouvernement de l'État. On gagna secrètement un de ses amis, qui

lui donna avis que l'Infant lui attribuoit tous les mauvais traitemens qu'il recevoit du Roi ; que ce Prince avoit juré sa perte, & qu'il n'étoit pas en sûreté, s'il s'opiniâtroit à rester à la Cour. Le Ministre, naturellement timide, publia l'avis qu'on lui avoit donné, il s'en fit un prétexte pour redoubler la garde, & pour faire prendre les armes à tous les Officiers du Palais, & il vouloit que le Roi allât lui-même à leur tête arrêter l'Infant chez lui. Mais le Roi furieux de nuit, & contre ceux qui ne se défendoient point, rejeta un dessein où il prévoyoit de la résistance, & il se contenta d'écrire à l'Infant de se rendre auprès de lui. Ce Prince s'en défendit sous prétexte des bruits injurieux à sa gloire, qu'il disoit que le Comte avoit publiez contre lui, & il représenta au Roi, que le Ministre étoit maître du Palais, & qu'il ne pouvoit pas y entrer qu'il n'en fût sorti. Le Roi & l'Infant s'écrivirent plusieurs Lettres au même sujet, & qui furent rendues publiques. Le Roi offrit enfin d'envoyer le Comte se jeter à ses pieds & lui demander pardon ; mais l'Infant qui avoit de plus grandes vûes,

que

que de se venger d'un discours dont il étoit même l'auteur secret, persista à vouloir qu'il sortît du Palais. La Cour & la Ville étoient dans une agitation continuelle, tout se dispoisoit à une guerre civile. Le Comte s'aperçut avec douleur, que le Comte de Schomberg n'étoit pas dans ses intérêts, la plupart des Grands se déclarerent hautement pour le Prince Dom Pedro, & ses amis & ses propres parens lui firent comprendre qu'ils ne vouloient point se perdre avec lui, & qu'ils n'étoient point en état de résister au parti de l'Infant, soutenu de celui de la Reine. Le Comte se voyant abandonné de ses propres créatures, s'abandonna lui-même; il sortit du Palais, de nuit & déguisé, il se retira d'abord dans un Monastere à sept lieues de Lisbonne, d'où il passa en Italie, & il chercha un azile à la Cour de Turin.

L'Infant vint ensuite au Palais sous prétexte de rendre ses devoirs au Roi, tout ploya sous son autorité; & il écarta ce qui restoit de créatures du Ministre. Le Roi destitué de Conseil, étoit pour ainsi dire à sa discrétion; ce Prince n'osoit cependant toucher à  
la

la Couronne, à moins de s'exposer à passer pour un Usurpateur ; il falloit que la souveraine puissance lui fut déferée par une autorité légitime, & il n'y en avoit point, qui pût au moins servir de prétexte à une action si hardie, que l'assemblée générale des Etats du Royaume.

Le Roi seul pouvoit la convoquer : on lui en fit la proposition sous le prétexte ordinaire des besoins de l'Etat, & on lui représenta, qu'on n'y pouvoit remédier que par le concours de ses plus fideles sujets. Ce Prince n'étoit point si stupide, qu'il ne se doutât bien qu'une pareille assemblée étoit une conspiration contre son autorité ; prévenu de cette opinion, il éluda long-tems de répondre à plusieurs Requêtes que l'Infant lui fit présenter par différens Corps de l'Etat ; enfin le Conseil en dressa une délibération qu'on fit signer à ce malheureux Prince, & qui par cette démarche, signa lui-même sa perte & son abdication ; l'assemblée par cet acte étoit convoquée pour le premier de Janvier de l'année 1668.

L'Infant

L'Infant étant venu à bout de cette entreprise qu'il regardoit comme le fondement de son élévation, la Reine, de concert avec lui, parut à son tour sur la scène; elle se retira d'abord dans un Couvent, elle n'y fut pas plutôt, qu'elle écrivit au Roi, que pressée par sa conscience, elle avoit cru être obligée de quitter le Palais, que personne ne savoit mieux que lui qu'elle n'étoit point sa femme, qu'elle lui demandoit pour toute grace sa dot & la permission de retourner dans sa patrie, & de chercher un azile dans le sein de sa famille.

Le Roi n'eut pas plutôt reçu cette Lettre, qu'il courut au Couvent comme un furieux pour en arracher la Reine; mais l'Infant déjà plus maître que lui dans sa Capitale, & qui avoit bien prévu cette faillie, se trouva à la porte du Couvent avec tous les Seigneurs de son parti; il empêcha le Roi de s'en faire ouvrir les portes, & il ramena ce Prince au Palais, qui prenoit tout-haut ses Maîtresses à témoin de sa santé, & qui menaçoit également l'Infant & la Reine.

L'Infant



L'Infant peu inquiet de ses menaces, destituées de Conseil & de forces, résolut de donner le dernier coup à son autorité : il se rendit le lendemain au Palais. Il étoit accompagné de toute la Noblesse, des Magistrats, & de la Maison de Ville, & une foule innombrable de peuple le suivoit pour voir le dénouement de cette grande affaire : il entra dans le Palais où tous les Conseillers d'Etat l'attendoient, & après avoir eu avec eux une courte conférence, il envoya arrêter le Roi dans son appartement.

23 Novem.  
1667.

On lui fit ensuite signer son abdication, l'Infant n'osa cependant prendre le titre de Roi, il se contenta de celui de Régent, qui lui fut confirmé par les Etats Généraux du Royaume, qui lui prêterent en cette qualité le serment de fidélité. Les premières vues de ce Prince furent de se procurer la Paix avec l'Espagne, le Roi d'Angleterre s'en rendit Médiateur, & le Roi d'Espagne par un Traité solennel reconnut la Couronne de Portugal indépendante de celle de Castille.

13 Février  
1668.

Il manquoit au bonheur du Régent, de se voir le mari de sa belle-sœur. Cette Princesse en entrant dans le Couvent avoit présenté une Requête au Chapitre de l'Eglise Cathédrale de Lisbonne, pendant la vacance du S. Siège, pour demander la dissolution d'un mariage qui n'avoit pu être consommé pendant près de quinze mois d'habitation : le Chapitre le déclara nul, *sans autre contestation que celle du Promoteur par négation, & au défaut de Partie*, ainsi que porte la Sentence, l'empêchement étant tenu pour moralement assuré, & sans qu'il fût besoin d'autres preuves ni de plus long délai : Et au moyen de ces formalitez, que la plupart des Juges savent toujours accommoder au gré de ceux qui gouvernent, le Régent se vit en état de pouvoir épouser la Reine. On lui conseilla cependant, *pour l'honnêteté publique*, d'obtenir une dispense du S. Siège. Heureusement & par un concours de hazards qui paroissoient un peu préméditez, Mr. Verjus arriva de France en même tems avec cette dispense. On avoit obtenu ce Bref du Cardinal de Vendôme Legat à Latere, & qui a-  
voit

---

22 Novem.  
1669.

---

24 Mars  
1668.

2 Mars  
1668.

10 Decem.  
1668.

voit été revêtu de cette dignité passagere, pour assister au nom du Pape à la cérémonie du Baptême de Monseigneur le Dauphin. L'Evêque de Targa, Coadjuteur de l'Archevêché de Lisbonne, donna la Bénédiction nuptiale au Régent & à la Reine en vertu de ce Bref, & qui fut depuis confirmé par celui du Pape Innocent IX. qu'on crut nécessaire à la sureté de leurs consciences, & à la tranquillité du Royaume.

Le Roi Dom Alphonse fut confiné aux Isles Terceres, qui sont de la domination du Portugal. Le peuple, qui s'intéresse toujours pour les malheureux, disoit hautement qu'on devoit se contenter de lui avoir ôté sa Couronne, & sa femme, sans le priver encore de respirer l'air de sa patrie ; mais un Prince détrôné ne trouve gueres de protecteurs. Il n'y eut aucun Grand qui osât parler en sa faveur, & on s'apperçut bien que le Régent n'auroit pas pardonné une compassion injurieuse à son gouvernement. Dom Alphonse resta dans cet exil jusqu'en 1675. que le Régent l'en retira, il le fit revenir en Portugal, sur

sur le soupçon qu'il eut, qu'il s'étoit formé un parti pour l'enlever des Isles Terçeres, & le rétablir sur le Trône. Il mourut près de Lisbonne en l'année 1683. & par sa mort, le Régent prit enfin le titre de Roi qui lui manquoit, & qui étoit le seul bien dont il n'avoit pas dépouillé ce malheureux Prince.

F I N.



\* Ceux qui seront curieux de savoir ce qui s'est passé depuis en Portugal, n'ont qu'à lire la Relation de cette Cour, traduite de l'Anglois, & qui se trouve à Amsterdam chez ESTIENNE ROGER.



# TABLE

DES

## MATIERES.

### A.

**A**BDALA Roi de Maroc, pag. 7  
**A**CUGNA Archevêque de Lisbonne, caractere de ce Prélat. 36  
son discours à la Noblesse confédérée, 41, 42. chargé du soin du gouvernement après la révolution.

**A**ÏAMONTE<sup>97</sup>, Seigneur Castillan dont le Roi de Portugal se sert pour tenter de faire soulever l'Andalousie, 110. Renvoye à ce Prince un paquet qui contenoit le plan d'une Conspiration contre la Maison de Bragance, 121. Caractere de ce Seigneur



## DES MATIERES.

Seigneur Castillan, 130. Il écrit au Duc de Médina-Sidonia pour l'engager dans une révolte, *ibid.* Est arrêté, 146. Trompé par le Comte-Duc d'Olivarez, 155. Sa fermeté en allant au supplice. *ibid.*

ALAINS, Suèves, Vandales & Gots, s'emparent des Espagnes. 2

ALARRES, Milice, parmi les Maurès. 9.

ALBE, le Duc d'Albe, Général des troupes de Philippe II. Roi d'Espagne, se rend maître du Portugal.

18

ALMADA, Château proche de Lisbonne. 44

ALMEIDA, un des Chefs de la Révolution, son caractère, 36. confère avec le Duc de Bragance, 46. attaque la garde Allemande. 82

ALMANZOR, Caliphe des Arabes, se rend maître des Espagnes par ses Lieutenans. 3

ALPHONSE VI. Roi de Castille & de Leon, donne une partie du Portugal avec une de ses filles à Henri Comte de Bourgogne. 4

ALPHONSE de Bourgogne, fils du Comte Henri I. Roi de Portugal. 4

AL.

## T A B L E

- ALPHONSE VI.** Roi de Portugal succède à l'âge de treize ans au Roi Dom Juan son pere, 158. Caractère de ce jeune Prince, *ibid.* ses déréglemens, 164. sa retraite à Alcantara, 168. prend le gouvernement de ses Etats, *ibid.* épouse Marie-Elisabeth-Françoise de Savoye, Princesse de Nemours, 176. est arrêté dans son Palais, 184. signe son abdication, 184. confiné aux Îles Terceires, 186. en revient & meurt proche de Lisbonne. 187
- ANTOINE & Louis d'Almada,** Seigneurs qui eurent beaucoup de part à la Revolution. 46
- ANTOINE** de Portugal Grand Prieur de Crato, prétendant à la Couronne, 18. la populace le proclame Roi, *ibid.* est défait par le Duc d'Albe. *ibid.*
- ASTURIES,** païs où se refugierent les Espagnols qui ne voulurent pas se soumettre à la domination des Maures. 3
- AVEÏRO,** le Duc d'Aveïro pousse la cavalerie des Maures à la Bataille d'Alcacer. 12

## DES MATIERES.

## B.

**B**AËZE, riche Marchand Juif, entre dans la Conspiration contre le Roi de Portugal, 121. est mis à la question. 125

**BRAGANCE**, Dom Jacques Duc de Bragance aspire à la Couronne de Portugal après la mort du Roi Dom Henri, du Chef de Catherine de Portugal sa femme, fille du Prince Dom Edouard, 15. ne se met point en état de soutenir ses droits contre le Roi d'Espagne par la voye des armes. 18

**DOM JUAN** Duc de Bragance petit fils de Dom Jacques, son caractère, 22. le Roi d'Espagne pour le tirer du portugal lui offre le Gouvernement du Milanois, 26. le nomme Général des troupes de Portugal par Commission particuliere, 28. le veut faire arrêter 29. Le Duc de Bragance vient à Lisbonne, toute la Ville s'émeut à son arrivée, 44. sa réponse aux Députés de la Noblesse Confédérée, 48. proclamé Roi, 105. tente de faire soulever l'Andalousie, 110. Sa mort & son caractère. 157.

**BRA-**

## T A B L E

**BRAGANCE**, Louise de Gusman  
 Duchesse de Bragance, caractère  
 de cette Princesse, 51. sa réponse  
 au Duc son mari au sujet de la Cou-  
 ronne de Portugal, 54, 55. à  
 l'Archevêque de Lisbonne, 128  
 est nommée Régente, 157. la sa-  
 gesse de son gouvernement, 159.  
 marie l'Infante sa fille avec le Roi  
 d'Angleterre, 162. Chagrins do-  
 mestiques que lui causent les dérè-  
 glemens du Roi son fils, 165. Son  
 discours au Comte de Castel-Mel-  
 hor favori de ce Prince 167. au  
 Roi en lui remettant le gouverne-  
 ment de ses Etats, 169. se retire  
 dans un Couvent & y meurt au bout  
 d'un an. 170

## C.

**CATHERINE** d'Autriche Régente  
 de Portugal pendant la minorité  
 du Roi Dom Sebastien. 35

**CATHERINE** de Médicis préten-  
 dante à la Couronne de Portugal.  
 16.

**CATHERINE** de Portugal fille de  
 Dom Juan IV. Reine d'Angleter-  
 re. 144

CA-

## DES MATIERES.

CAMINE. Le Duc de Camine conjure contre le Roi de Portugal, 115  
est arrêté, 123. est exécuté. 126

CASTILLE. Louis de Castille confient du Duc de Medina-Sidonia, négocie avec le Marquis Daïamonté. 132

CASTEL-MELHOR Favori & Ministre d'Alphonse IV. Roi de Portugal, son caractère, 166. conseille au Roi de prendre le gouvernement de ses Etats, *ibid.* engage ce Prince à manquer de respect à la Reine sa mere, pour l'obliger à quitter la Cour, 170, gouverne le Roi & le Royaume avec une autorité absoluë, 173 met son frere auprès de l'Infant pour lui tenir lieu d'espion, 174. se broüille avec ce Prince, 175. & avec la Reine femme du Roi, 176. il rend à l'un & à l'autre de mauvais offices auprès du Roi, 178. conseille au Roi d'aller lui-même à la tête de ses Gardes arrêter l'Infant, 180. est obligé de sortir de la Cour & du Royaume. 181

CARDENAS Mestre de Camp Général arrêté dans la révolution. 91

CHÉRIFS, leur loi qui appelle à la Couronne les freres du Roi dernier mort préférablement à ses enfans. 16



## T A B L E

CIUDADREAL. Le Duc de Ciudadreal entre dans Cadix à la tête de cinq mille hommes. 146

CONTI, fils d'un Marchand de Lisbonne, premier favori d'Alphonse Roi de Portugal, 165. la Régente le fait arrêter & l'envoie au Bresil, *ibid.* le Roi le fait revenir, mais le Comte de Castel-Melhor le supplante & le fait exiler. 173

CORRE'E, premier Commis de Vasconcellos, reçoit quelques coups de poignard dans le tems de la révolution, 84. n'en meurt point & conjure depuis contre le Roi de Portugal, 116. est exécuté avec ses complices. 128

COUTIGNO, un des principaux Chefs de la Noblesse Confédérée délivre les prisonniers. 92

LA COURONNE de Portugal reconnue par un Traité solennel indépendante de celle d'Espagne. 184

### D.

DEL CAMPO, Gouverneur de la Citadelle de Lisbonne, la livre à la Noblesse Confédérée. 94  
Di-

DES MATIERES.

DIEGO Garcez-Palleja défend l'épée à  
la main l'entrée de l'appartement  
de Vasconcellos. 85

E.

ESPAGNE. Puissance de cette Mo-  
narchie sous l'Empire de Charles-  
Quint, & le regne de Philippe II. 47

LES ESPAGNOLS blâment la conduite  
que le Comte-Duc d'Olivarez tient  
à l'égard du Duc de Bragance. 31

UN ESPAGNOL dit que la Couronne de  
Portugal n'avoit coûté qu'un feu  
de joye au Duc de Bragance. 102

ESTRÉES. César d'Estrées oncle à la  
mode de Bretagne de la Reine de  
Portugal, Evêque & Duc de Laon,  
si connu sous le nom illustre du  
Cardinal d'Estrées. 176

ETATS Généraux de Portugal recon-  
noissent Philippe II. Roi d'Espa-  
gne, 18. d'autres Etats font depuis  
la même déclaration en faveur du  
Duc de Bragance. 109

Convocation des ETATS par le Roi  
Alphonse VI. 182. prêtent serment  
de fidélité au Régent. 183

EVORA. Le peuple de cette Ville se  
soulève contre les Espagnols. 26

# T A B L E

## F.

**F**ERNAND de la Cuéva rend la Citadelle de S. Juan au Roi de Portugal. 104

**FERREIRA.** Le Marquis de Ferreira, parent du Roi de Portugal, opine à faire exécuter tous ceux qui avoient conspiré contre ce Prince. 127, 128

## G.

**G**ARRAY Mestre de Camp Général des troupes Espagnoles sert de Parain au Duc de Medina-Sidonia. 154

**GOA** & tout ce qui relevoit de la Couronne de Portugal dans les Indes & dans l'Afrique reconnoissent le nouveau Roi. 111

**GOUVERNEURS** des Armes ou Généraux d'armées, chacun dans leur département. 143

## H.

**H**AMET Prince Arabe, frere du Roi de Maroc, commande la cavalerie à la bataille d'Alcacer. 11

**HENRI**

## DES MATIERES.

- HENRI Comte de Bourgogne issu de  
Robert Roi de France chasse les  
Maures d'une partie du Portugal. 4
- HENRI, Cardinal, Archevêque d'E-  
vora, & depuis Roi de Portugal, ne  
veut point déclarer son successeur. 17
- HYDE Chancelier d'Angleterre déter-  
mine Charles II. à épouser l'Infante  
de Portugal. 162

## I.

- I**NCHÉQUIN Général des troupes An-  
gloises en Portugal. 162
- Le Grand INQUISITEUR de Portugal  
conjure contre le Roi, 116. arrêté  
& condamné à une prison perpetuel-  
le. 129
- DOM JUAN Prince de Portugal, fils du  
Roi Juan III. mort avant le Roi son  
pere. 5
- DOM JUAN d'Autriche, fils naturel de  
Philippe IV. Roi d'Espagne, com-  
mande l'armée contre le Portugal. 172
- JUIFS, conspirent contre le Roi de  
Portugal. 117
- JUBIEN. Le Comte Julian appelle les  
Maures en Espagne. 3
- L.

# T A B L E

## L.

**L**EMOS & Corré chefs du peuple de  
Lisbonne, s'engagent à le faire  
déclarer contre les Espagnols. 64  
LOUIS de Camara de la Compagnie  
de JESUS, Precepteur du Roi Dom  
Sebastien. 5

## M.

**M**AHAMET Roi de Maroc dépouil-  
lé de ses Etats, cherche un a-  
zile à la Cour de Portugal, 7. se  
noye. 14  
MARGUERITE de Savoye Duchesse de  
Mantoue, Vice-reine de Portugal,  
21. ses plaintes de la conduite de  
Vasconcellos, 60. veut appaiser la  
Noblesse confédérée. 88  
MATTOS. Dom Sébastien Mattos de  
Noragnia, Archevêque de Brague,  
conjure contre le Roi, 102. meurt  
en prison. 129  
MELLO, Grand Veneur, un des chefs  
des Confédérez, 37. desarme la gar-  
de du Palais. 82  
MENDOZE, autre chef de la Noblesse,  
37. va trouver le Duc de Bragance,  
confere



## DES MATIERES.

confere avec lui à la chasse, 59.  
lui annonce le succès de la révolution. 100

MENEZE'S, Gouverneur du Roi Dom Sébastien. 5

Antoine de MENEZE'S, sa réponse à la Vice-reine. 89

MEDINA-SIDONIA. Gaspar-Perez de Gusman, Duc de Médina-Sidonia, beau-frere du Roi de Portugal, songe à son exemple & par ses conseils à se faire souverain de l'Andalousie, 110. il fait négocier cette affaire par le Marquis Daïamonté, *ibid.* Ses desseins découverts, 145.. est appelé à la Cour, 146. le Roi lui accorde sa grace, 147. il fait appeler en duel le Roi de Portugal. 149

MULEÏ-MOLUC Roi de Maroc, quoique à l'extrémité, se trouve à la bataille d'Alcacer, & meurt pendant le combat. 13

## N.

NOROGNA un des chefs de la Noblesse, sa réponse brusque à la Vice-reine, l'Archevêque de Brague le veut tuer. 90, 91

## O

# T A B L E

## O.

**O**LIVAREZ. Le Comte Duc d'Olivarez de la Maison de Guzman, premier Ministre de Philippe IV. Roi d'Espagne. Sa politique à l'égard des Portugais, 19, 20. son discours adroit pour déguiser au Roi d'Espagne la révolte du Portugal, 107. il se sert du pouvoir qu'il avoit sur l'esprit du Roi pour obtenir la grace du Duc de Medina son parent. 147

**OZORIO**, commandant une Escadre de Vaisseaux Espagnols, a un ordre secret d'enlever de Portugal le Duc de Bragance. 29

## P.

**P**ARME. Le Duc de Parme prétendant à la Couronne de Portugal. 15

**PELAGE** jette les fondemens du Royaume de Leon. 3

**DOM PEDRO** Infant de Portugal, frere du Roi Alphonse, s'unit d'intérêt avec la Reine sa belle-sœur, 179. il fait arrêter le Roi, 184. prend le gouver-

## DES MATIERES.

- gouvernement de l'Etat sous le titre de Régent, *ibid.* époute la Reine, 186. par la mort du Roi son frere est reconnu pour Roi de Portugal. 187
- PHILIPPE II. Roi d'Espagne un des prétendants à la Couronne de Portugal après la mort du Roi Cardinal. 15
- PHILIPPE IV. Roi d'Espagne, caractère de ce Prince, 143. ce qu'il dit au Comte-Duc d'Olivarez au sujet de la Maison de Gusman. il offre trois millions au Roi d'Angleterre s'il veut épouser une Princesse Protestante. 161
- PINTO-RIBEIRO Intendant du Duc de Bragance, sa différente conduite à l'égard des Portugais qu'il vouloit engager dans les intérêts de son Maître, 314, 315. son discours à un de ses amis au moment de la révolution. 34, 35, 36, 83, 84
- PORTUGAL. Sa situation. I
- PORTUGAIS. Caractère de cette nation. 2

### R.

**R**ELATION, Cour Souveraine en Portugal. 92

Ro-

## T A B L E

RODERIC, le dernier Roi des Gots en Espagne. 3

RUIGNI. Marquis de Ruigni, Ambassadeur extraordinaire de France en Portugal, accompagne la Princesse de Nemours mariée au Roi de Portugal. 176

### S.

SAA Grand Chambellan tue d'un coup de pistolet Vasconcellos Ministre d'Etat. 86

SALDAIGNE, un des principaux Chefs de la révolution. 92

SANCHE, Trésorier du Roi d'Espagne en Portugal, arrêté dans le tems de la révolution, découvre les desseins du Duc de Medina-Sidonia. 141

SANDE, Marquis de Sande Ambassadeur de Portugal en Angleterre y conclut le Mariage de l'Infante avec le Roi. 161

SAVOYE. Philibert Emanuel Duc de Savoye, un des prétendans à la Couronne de Portugal. 15

SECRET. La révolution de 1640. fut un miracle du secret. 106

SCHOMBERG. Frédéric Comte de Schomberg passe en Portugal, 160. remporte

## DES MATIERES.

remporte plusieurs victoires considérables sur les Espagnols, & affermit par sa valeur la Couronne dans la Maison de Bragance. 172

SOAREZ d'Albergaria Corregidor de Lisbonne est tué dans la révolution. 84

SOURE. Le Comte de Soure Ambassadeur de Portugal en France, négocie avec le Comte de Schomberg. 60

## T.

THEODOSE Duc de Bragance. Son caractère. 22, 23

TUBAL. Les Espagnols prétendent descendre de Tubal. 2

## V.

VASCONCELLOS, Ministre du Roi d'Espagne en Portugal, 21. la dureté de son gouvernement fait prendre résolution à la Noblesse de l'immoler à la haine publique; 67. Il est tué dans la révolution. Caractère singulier de ce Ministre. 86

VILLAREAL. Le Marquis de Villareal conjure contre le Roi de Portugal, 115.



E

T A B L E, &c.

115. est arrêté, 125. & exécuté.

126

VELASCO. Nicolas de Velasco Religieux de l'étroite Observance de S. François, Castillan, négocie en Portugal contre les intérêts de son Roi.

134

VILLENES. Discours généreux de Donna Philippes de Villenes à ses enfans au moment de la révolution

81

VILLAVICIOSA, séjour ordinaire des Ducs de Bragance.

25

X.

**X** ABREGAS, Maison Royale à l'extrémité de Lisbonne.

98



1841